

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol 1.

Montréal, 1er Octobre 1872.

No. 10.

POESIE.

OCTOBRE.

La nature est toute apaisée,
Ce n'est plus le torride Juin
Dont l'âme entière est embrasée;
Et l'hiver n'est qu'à mi-chemin.

Voici les jours de grise automne,
Atténués, humbles, discrets,
Voici les brises où résonne
Le chœur auguste des forêts.

Les feuilles encore vigoureuses
Se nuancent de reflets roux ;
Les molles brumes vaporeuses
Flottent fines autour de nous.

O mon cœur, s'il se peut, repose !
Avant l'hiver, après l'été !
Le repos est si douce chose !
Si douce est la tranquillité !

La saison torride est passée :
Pas à pas l'automne est venu,
Attiédissant ma pensée,
Jetant l'ombre sur mon front nu !

Fais une halte dans la vie !
Pleine d'orage encore, dis-toi bien,
Qu'ici-bas tout se pacifie,
Et prends le calme, s'il te vient !

MALVINA BLANCHECOTTE.

CODE SOCIAL.

Il faut dire en deux mots ce que l'on veut dire,
Les longs propos sont sots.
Il faut savoir lire
Avant que d'écrire ;
Et puis dire en deux mots ce que l'on veut dire.

Les longs propos sont sots,
Il ne faut pas toujours parler,
Citer,
Dater,
Mais écouter ;

Il faut savoir trancher l'emploi,
Du moi,
Du moi,
Voici pourquoi :

Il est tyrannique,
Trop académique.
L'ennui, l'ennui
Marche avec lui.

Il me conduit toujours ainsi
Ici,
Aussi
J'ai réussi.

MADAME BOUFLERS.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE X.



L'HIVER était passé depuis longtemps, et le soleil de juin avait ramené les feuilles et les fleurs.

Ernestine avait recommencé ses courses à travers les champs à la poursuite des fleurs et des papillons quelque fois Maximus et Giacomo l'accompagnaient ; mais le plus souvent elle se faisait suivre par Michel Chagru dont l'honnête figure lui plaisait, et par qui elle se faisait raconter, tout en herborisant, des histoires de naufrages célèbres ou d'aventures de mer dont la mémoire du vieux marin était remplie.

Il en était résulté une espèce d'amitié entre ce vieillard à l'extérieur grossier mais au cœur délicat et cette jeune fille initiée à tous les raffinements de l'élégance et du bon ton, tempérés par les caudeurs d'une âme simple et aimante.

Peu à peu le père Chagru avait laissé les travaux de la ferme et Maximus avait fini par l'attacher exclusivement au service d'Ernestine.

Un soir, vers sept heures, après le dîner, tous les principaux personnages de cette histoire étaient réunis sur l'immense vérenda, en arrière de l'habitation de Maximus.

Ce dernier fumait son cigare, écoutant les savantes dissertations de Gilles Peyron pendant que Ernestine et Céleste s'entretenaient avec Pétrini qui épousait toutes ses ressources pour captiver la jeune fille et gagner les bonnes grâces de la tante.

Gilles célébrait le bonheur de la campagne et les douceurs de la vie des champs.

O fortunatos nimium, sua si bona norint, agricolas, chantait-il une main sur le cœur. Vous avez lu cela dans Virgile n'est-ce pas, mon cher Monsieur

Crépin ; et pas plus tard qu'hier, je voyais avec bonheur ce volume dans votre bibliothèque.

—Oui ! Oui, dit Maximus, monsieur Virgile dit de bien belles choses à ce sujet ; c'est un maître homme ; il faudra que je le revoie.

—Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'aime bien à lire le texte même.

—Ah ! oui, le texte.....

—Mais il y a de bonnes traductions. J'ai encore vu dans votre bibliothèque un certain abbé Scarron.

—C'est cela ! c'est cela ! cria Maximus tout joyeux, je l'ai lu, du moins en partie ; c'est un savant homme que ce Scarron ! Et vous dites que ...

—C'est lui qui a traduit Virgile.

—Ah ! saperlotte, j'y suis ; oui, oui, c'est bien traduit, il faudra que nous repassions cela. Je suis un peu rouillé, voyez-vous.

—Eh ! mon Dieu, ces souvenirs classiques, cela se perd dans la vie ; mais il en reste toujours quelque chose. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas ! ...*

—Diable ! comme vous êtes savant, maître Gilles. Vous devez connaître Jean-Jacques ? Quel homme ! si je n'étais pas Maximus Crépin je voudrais...

A ce moment, le galop d'un cheval qui retentit dans l'avenue vint interrompre l'honnête châtelain.

Toutes les conversations furent suspendues, et quelques secondes après, un domestique vint remettre à Maximus une carte sur laquelle il lut à haute voix : *Monsieur Gustave Laurens.*

—Ernestine pâlit affreusement.

Tiens, dit Maximus, il me semble que je connais ce nom-là ; dans tous les cas, je vais aller recevoir le visiteur. Puis se tournant vers le domestique.

—Faites entrer ce Monsieur au salon je suis à lui dans un moment. Et il jeta son cigare pour se diriger vers l'intérieur de la maison. Arrivé au salon il se trouva en présence d'un beau jeune homme portant le costume militaire et qui le salua en disant :

—Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, je suis Gustave Laurens, enseigne au 3ème d'infanterie légère, et je vous demande pardon de me présenter chez vous à cette heure et sans plus de cérémonie,

—Je vous assure, monsieur, dit poliment Maximus, que chez nous autres campagnards, la cérémonie est

tout
heur
de la
—
conn
fait
cher
temp
—
dans
de q
étran
ne m
du p
—
vous
dista
Vou
mois
pagn
bec,
quel
enco
que
reco
Mou
ven
rend
une
du v
caste
des
vos g
qui r
d'adr
nom
Crép
taire,
belle
—
tenan
votre
dans
qu'ell
n'en
capit
frais
de ce
ma p
—
indis
—
mand
Ma
père
porte
—
dit-il,
derez
Le
—
tour
bonté
le caf
avec r
Gu

tout-à fait inconnue et d'ailleurs je suis toujours heureux de recevoir dans ma maison des défenseurs de la patrie.

— Vous êtes bien aimable assurément ; et je reconnais bien en vous le portrait qu'on m'avait déjà fait de l'excellent propriétaire de Mont-Rouge. Car, cher Monsieur, je vous connais depuis assez longtemps, de réputation au moins.

— Allons donc ! vous piquez ma curiosité. Je vis dans une telle retraite que ce que vous me dites a de quoi m'étonner, surtout venant d'une personne étrangère à notre bonne ville de Québec ; car, si je ne me trompe pas, vous n'êtes pas de cette partie du pays ?

— Il est vrai que je suis d'un peu loin ; mais vous allez comprendre de suite comment, de cette distance, j'ai eu le plaisir de connaître votre nom. Vous avez près de vous une de vos nièces, Mademoiselle Ernestine Moulins, ma sœur a été sa compagne de classe, au couvent des Ursulines, à Québec, où j'ai moi-même eu le plaisir de la rencontrer quelque fois. Les deux jeunes filles étaient et sont encore deux amies de cœur. Aussi, en apprenant que je venais à Québec, ma sœur m'a-t-elle fort recommandé de venir prendre des nouvelles de Mlle Moulins. Arrivé de ce matin, j'avais l'intention de venir dans le cours de la journée de demain vous rendre mes devoirs. Cet après-midi je suis allé faire une promenade à cheval pour me délasser un peu du voyage. J'ignorais encore le site exact de votre castel, quand tout à l'heure, en chevauchant le long des haies, l'idée me vint de demander, à l'un de vos gens sans doute, le nom de cette jolie demeure, qui m'avait frappé et dont je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'élégante et riche architecture. Votre nom fut prononcé. Alors, me suis-je dit, Monsieur Crépin excusera sans doute mon sans gêne militaire, mais je ne puis pas laisser échapper une aussi belle occasion de faire sa connaissance.

— Et vous avez bien fait, mon officier. Là, maintenant que je vous serre la main ; car le nom de votre charmante sœur revient en effet fort souvent dans les souvenirs de ma pupille ; mais j'ignorais qu'elle eût un frère si agréable et en chemin, je n'en doute pas, de conquérir bientôt son sabre de capitaine. Venez donc ; ces dames sont à prendre le frais : je vais vous présenter à ma sœur, la maîtresse de céans, et vous renouvellez connaissance avec ma pupille.

— Pardon, Monsieur, mais je craindrais d'être indiscret ; il est un peu tard.

— Allons, mon enseigne, ici c'est moi qui commande ; attendez un instant, je suis à vous.

Maximus s'avança sous le portique et héla le père Chagru qui tenait la monture de Gustave à la porte de l'avenue.

— Prenez bien soin du cheval de Monsieur, lui dit-il, et ne le rendez que quand je vous le demanderez.

Le père Chagru partit pour exécuter ces ordres.

— Maintenant, Monsieur, dit Maximus de retour vers Gustave, si vous voulez bien avoir la bonté de me suivre, nous allons justement prendre le café, vous nous ferez l'honneur de le prendre avec nous.

Gustave eut beau se défendre, il fallut bien, pour

ne pas aller jusqu'à un refus blessant, se plier aux volontés de l'obstiné vieillard.

Le jeune officier, d'ailleurs, n'était pas aussi fâché qu'on eût pu le croire de l'insistance de Maximus.

Ernestine rougit beaucoup quand Gustave lui donna la main. Gilles et Pétrini eurent comme un pressentiment de danger. Céleste, comme toujours, fut d'une politesse bouffonne.

Après le café, la conversation, un moment interrompue, reprit son cours.

Giacomo ne put s'empêcher d'être froid vis-à-vis de l'étranger, car il avait surpris la rougeur subite d'Ernestine.

Gilles, auquel cet incident n'avait pas échappé non plus, fut plus politique.

— S'il doit être notre ennemi et si nous avons à le combattre, se dit-il, tâchons d'être son ami, c'est le plus sûr moyen de le vaincre.

Ce coquin de Gilles avait, il faut bien l'avouer, des idées profondes en même temps que pratiques.

— Monsieur est donc de Montréal, dit-il, en s'approchant de Gustave avec un sourire mielleux ; il doit trouver une grande différence entre les deux pays.

— Mais ce n'est pas tout-à-fait la première fois que je viens à Québec, et j'avoue que je trouve ici la nature parfaitement belle.

— Oui ; ces côtes, ces promontoires. Ah ! c'est que notre ville n'a pas à se plaindre de son site : *oppidum alto monte repositum*. Eh ! nos braves jeunes militaires surtout comprennent le charme et l'avantage de cette position là.

— En effet, c'est surtout ce que j'admire le plus.

— Et comment aimez-vous ce petit castel ? Avouons que ce cher Monsieur Crépin est un homme de goût. Ce n'est pas ce brillant de mauvaise allure...

— C'est ma foi, bien joli, en effet, dit Gustave en promenant ses regards autour de lui.

— Ni cette sombre sévérité du moyen âge. C'est un heureux agencement, une alliance bien entendue de l'élégance moderne avec la noble simplicité des anciens. Notre châtelain est un maître homme, entre nous. Mais, j'y pense, vous fumez sans doute : un militaire.....

— Ma foi, merci, je fume rarement et, pour le moment, je vous suis bien obligé.

— Si Monsieur nous fait l'honneur de venir quelquefois, pendant son séjour à Québec, je me ferai un plaisir de lui faire voir les domaines. N'est-ce pas, Monsieur de Mont-Rouge, continua Gilles en s'adressant à Maximus qui s'était rapproché d'eux, n'est-ce pas ; il faudra que Monsieur visite vos fermes.

— Si Monsieur veut bien me faire cet honneur, j'en serai enchanté, appuya Maximus, avec un sourire engageant. J'espère Monsieur Florens, pour-suivit-il, que nous aurons le plaisir de vous posséder pendant quelques jours sous cet humble toit, si vos affaires vous le permettent. Le frère de l'amie de ma pupille sera toujours le bienvenu ici.

Maintenant ces dames vont prendre leurs châles pour aller faire une petite promenade au jardin ; pendant ce temps, nous irons allumer un cigare et nous les rejoindrons tout-à-l'heure.

—Je vous suis bien obligé, Monsieur, dit Gustave, de toutes vos politesses, et je suis vraiment peiné de ne pas pouvoir les accepter pour aujourd'hui; j'ai un rendez-vous, ce soir à neuf heures, auquel je ne puis pas manquer, et je vais être obligé de prendre congé de ces dames. Consigne militaire; vous savez que cela ne badine pas.

—Ah! par exemple, s'il en est ainsi, je n'insiste plus, malgré le déplaisir que j'aie de vous voir partir si tôt; seulement il faut me promettre de revenir le plus tôt possible.

—Bien volontiers; et vous verrez combien je fais cas de votre obligeance.

Gustave alla saluer les dames, pendant que Maximus fit amener la monture du jeune officier.

—Ernestine lui serra la main sans rien dire, troublée qu'elle était par le regard fixe de Giacomo qui ne la quittait pas d'un instant.

Céleste fut moins gênée :

—A bientôt j'espère, dit-elle à Gustave, en lui donnant une poignée de main capable de briser les muscles les plus solides.

Le jeune homme salua profondément, s'élança en selle et disparut rapidement au détour de l'avenue.

Pétrini parut soulagé d'un poids énorme.

Gilles clignota ses yeux d'une façon particulière et Maximus se dit à part lui :

—Hum! c'est un bien beau garçon. Et cette petite qui ne m'en avait jamais parlé! Il faudra que..... Oh! ces femmes, ces femmes! C'est toujours plein de mystère. Enfin, nous aviserons.

Ami Gilles!

—Monsieur...

—Rien... Diable comme tout le monde a l'air décontenancé. Est-ce que ce jeune militaire, aurait mis le froid à la maison!

En effet, Ernestine et Giacomo paraissaient tous deux plongés dans une profonde rêverie.

—Voyons, continua Maximus, il fait un temps splendide et la lune va se lever bientôt; il ne faut pas oublier notre petite promenade; et, surtout, je veux des visages souriants.

—Mais, mon oncle, je suis très-joyeuse, voyez donc? dit Ernestine. Tenez, je vais vous offrir mon bras; venez donc; mais venez donc!

Elle jeta un grand éclat de rire et frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

—Petit démon! va, murmura Maximus; et il prit le bras de sa pupille pour se diriger vers les jardins.

Pétrini s'offrit galamment à Mlle Céleste pendant que Gilles fermait la marche en traînant ses pas d'un air songeur.

—Si je ne prends pas garde à ce gaillard-là, se dit-il, il pourrait bien faire avorter tous nos plans.

Attention! Diable; et, comme dirait le père Chagru, la main aux écoutes!

La promenade ne dura pas longtemps; Maximus était devenu songeur à son tour. Ernestine s'était montrée trop joyeuse; elle avait dépassé le but.

—Il y a quelque chose là-dessous, se dit le brave oncle; il faut que je consulte mon intendant.

Quand tout le monde fut retiré, Maximus frappa à la porte de Gilles, et entra d'un air soucieux.

L'esprit infernal de l'intendant devina de suite ce qui troublait son maître et il se promit d'en profiter. Il eut l'air très étonné cependant.

—Mon Dieu! qu'avez-vous donc, dit-il à Maximus; votre figure est sérieuse comme une soirée d'hiver.

—Je ne sais pas précisément ce que j'ai; et je suis venu, mon ami, pour consulter vos lumières. Que pensez-vous de ce Monsieur Florens?

—Mais, il me semble que c'est un charmant garçon, du moins à première vue.

—Oui, oui; je comprends; vous êtes trop délicat pour dire votre pensée; mais un homme comme vous doit juger du premier coup d'œil. Vous comprenez que ce que je vous demande est sérieux. J'ai remarqué que sa présence a troublé ma pupille. Il y a quelque chose là-dessous. Je ne voudrais pas encourager une amitié qui pourrait m'être reprochée plus tard. Ainsi, vous voyez de quel poids peut être votre opinion. Je la veux donc sincère et telle qu'elle est, quoiqu'il puisse nous en coûter.

—Ces militaires, voyez-vous, dit Gilles d'un air songeur: *tanquam leo rugiens!*...

—Oui! ça n'est pas gêné vis-à-vis des femmes.

—C'est accoutumé à faire des conquêtes: *quereus quem devoret.*

—A la faveur du costume.

—Mais généralement ça n'a pas de principes.

—C'est dans leur état d'ailleurs; la gloire avant tout.

—Hum! hum! oui, la gloire avant tout!

—En somme ce jeune Florens, il serait peut-être dangereux de le tolérer.

—Du moins faudrait-il ne pas lui laisser prendre trop d'intimité. Les jeunes filles se laissent si facilement entraîner par un habit doré sur tranche.

—Oui, oui; décidément je vais être plus froid avec ce garçon là, et je surveillerai Ernestine.

—Tout ce que je vous en dit est seulement par amitié pour vous et par intérêt pour Mademoiselle votre nièce. Car je suis bien loin de lui en vouloir ce cher enseigne. Au contraire, il me semble que je me sens porté vers lui. Mais l'honneur et la vérité avant tout. *Etiam si.....*

—Je vous entends et vous remercie. Au revoir, ami Gilles, et dormez bien. J'ai pris ma résolution, maintenant, et j'ai des principes! Diable!

Le bonhomme sortit là-dessus en se frottant les mains.

—Je ne m'étais pas trompé, se dit-il en allant se coucher; cet officier menace notre repos; mais je suis là!

—Cela va bien, pensait Gilles de son côté; avec des intelligences dans les deux camps, je ne puis pas manquer de réussir. Notre officier a besoin de se tenir ferme.



UN EPISODE DE 1837

CHAPITRE XII.—(Suite.)



AUTE taille, belle prestance, charpente musculeuse, visage rude, bronzé, cheveux noirs, grisonnants, barbe longue, de même nuance que les cheveux, l'air d'un héros de légende, tel était ce dernier.

— Son âge eût été difficile à préciser ; il pouvait tout aussi bien avoir quarante-cinq ans que soixante. Mais la force et la santé rayonnaient sur sa personne. On devinait qu'il avait été créé pour le commandement, destiné aux choses grandes, bonnes ou mauvaises. Un costume mi-parti de voyage, mi-parti de ville, faisait ressortir les admirables proportions de ses membres.

C'était un chapeau de feutre brun foncé, une tunique en velours sombre, boutonnée jusqu'en haut, un pantalon de même étoffe, à demi enfoui dans une paire de grandes bottes de chasse, mais qu'on pouvait, en un tour de main, ramener et rabattre par-dessus les tiges.

Il avait débouché par une étroite issue, pratiquée entre les buissons qui bordent l'île au Diable, et se tenait appuyé à une carabine.

— Mon frère a-t-il perdu la raison ? dit-il d'une voix brève à Nar-go-tou-ké. L'heure est-elle propice pour avoir des querelles ? Est-ce au moment d'attaquer nos ennemis qu'il faut nous diviser ? Ce jeune homme n'est-il pas le fils de mon frère ? le dernier des descendants d'une famille qui compte tant de braves ? Que mon frère réfléchisse, et mon frère me remerciera d'avoir arrêté son bras ; car si mon frère est prompt comme la poudre, dont on lui a donné le nom, il a la sagesse d'un veillard, la bonté du père des hommes.

Ce discours était bien propre à apaiser l'irritation du sagamo. Il flattait sa vanité, le sentiment par excellence des Indiens, et lui donnait le temps d'en-

visager l'étendue du crime qu'il avait été sur le point de perpétrer.

— C'est juste, c'est juste, appuyèrent les assistants.

Cependant Co-lo-mo-o avait suivi les compagnons de son père dans l'éclaircie ouverte au milieu de l'île. Il était content de savoir sa libératrice en sûreté ; mais ne se préoccupait plus guère d'elle, croyant qu'elle retournerait sans encombre, à Caughnawaga.

Une fois dans la clairière, il remarqua que le nombre des insulaires augmentait.

Ils arrivaient de toutes les parties de l'îlot et semblaient, pour ainsi dire, sortir de dessous terre.

Bientôt on en put compter plus de deux cents.

Gens robustes, à la mine énergique, ils appartenaient aux classes ouvrières de la société.

Les trappeurs, les bateliers, les cageux, dominaient néanmoins dans la masse.

La clairière était couverte de monde. Poignet-d'Acier grimpa sur la gigantesque statue dont il a été question déjà, et, s'adressant à la multitude :

— Mes amis, dit-il, le but qui nous rassemble vous est connu. Quels que soient nos motifs, nous voulons tous briser le joug que l'Angleterre fait peser sur ce pays. Pour moi, ce n'est pas le désir d'une heure ; il y a plus de vingt ans qu'il me brûle, que j'en poursuis la réalisation. Ils le savent, ceux qui m'ont accompagné des déserts de la Colombie jusqu'ici. Deux fois, j'ai possédé des richesses si grandes que j'aurais pu acheter tout le Canada aux tyrans qui l'oppriment et qui le vendraient s'ils en trouvaient un prix capable de satisfaire leur cupidité ; mais, deux fois, mes trésors m'ont été enlevés au moment où je les rapportais pour vous délivrer de l'infame tyrannie sous laquelle Canadiens et Indiens, Irlandais et même Anglais, vous gémissiez. Cependant, quoique ruiné, je n'ai jamais perdu l'espoir. N'avais-je pas avec moi des hommes intrépides, dévoués jusqu'à la mort ?

— Oui, oui ! s'écrièrent divers individus dans la foule.

L'orateur poursuivit, en s'animant par degrés :

— Nous sommes entrés au Canada : on nous a proscrits ! Nous avons demandé justice : on a mis nos têtes à prix ! Nous avons protesté : on a tiré sur

nous ! Eh bien, mes amis, que fallait-il faire ? Profiter de l'exaspération publique, nous unir aux membres du parti libéral ; nous entendre avec les chefs de ce parti, les Papineau, les Neilson, les O'Callaghan, les Bédard, les Morin, les Viger, et prendre une heure pour déployer partout, dans le Haut comme dans le Bas-Canada, l'étendard de l'indépendance !

—Hourrah ! hourrah ! hip, hip, hip, hourrah ! vociféra l'auditoire enthousiasmé.

—Cette heure, reprit le tribun, elle va sonner. Approuvez-vous mon alliance avec les patriotes de la province ?

—Oui, oui, oui !

—Consentez-vous à leur obéir sous mes ordres ?

—Oui, oui, oui !

—Eh ! bien, je vous le dis, mes amis, le temps de se lever en masse est venu. Les correspondances que j'entretiens, comme vous le savez, au moyen de pigeons dressés à cet effet et qui partent à tout instant d'ici, mon quartier général, ces correspondances m'apprennent que le signal sera prochainement donné dans toute la colonie, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux Grands-Lacs ; tenez-vous donc pour avertis. Nous, nous ne sommes que des aventuriers qui avons des injures à venger. Nous nous réunissons aux partisans de l'émancipation ; mais que cette union ne nous fasse pas oublier notre devise : *Dent pour dent, œil pour œil, sang pour sang !* Pour l'Angleterre, nous devons être les vengeurs, les fléaux de Dieu ! Amis, encore un mot : Il faut nous disperser jusqu'au jour où je vous appellerai à moi, et jusqu'à ce jour, il faut courir les campagnes, raviver les blessures faites à l'orgueil national, remettre en mémoire les vieux griefs, distribuer des armes, des munitions, et partout souffler la haine contre l'administration anglaise, partout allumer l'incendie qui doit consumer jusqu'aux derniers vestiges de ce pouvoir exécrationnel !

Des bravos formidables accueillirent la péroraison de Poignet-d'Acier.

Il descendit de sa tribune improvisée, où plusieurs orateurs lui succédèrent et parlèrent, tour à tour, ce langage métaphorique, imagé, si propre à remuer les passions des masses.

Le crépuscule tombait lorsque le dernier discours fut fini.

—Maintenant, mes amis, reprit Poignet-d'Acier, que chacun de vous aille là où il a le plus d'influence, et qu'il y attende avec patience le mot d'ordre que je ne traderai pas d'envoyer à tous.

S'adressant ensuite à Nar-go-tou-ké :

—Mon frère, lui dit-il, tu resteras ici avec moi et vingt de nos trappeurs. Notre devoir, est de sur-

veiller Montréal et d'y frapper le premier coup. Quant à ton fils Co-lo-mo-o, il est valeureux, il est rusé ; il partira demain pour soulever les Hurons de Lorette, et les Indiens du Saguenay.

—Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi, dit le jeune homme, en saluant avec déférence Poignet-d'Acier.

—C'est bien ; nous vous déguiserons, jeune homme, afin que vous ne soyez pas reconnu. Il y a ici, dans ma tente, tout ce qui est nécessaire pour cela. Vous parlez sans accent le français et l'anglais. Avec une fausse barbe et un habillement de fin drap noir, vous pourrez facilement vous donner pour un planteur de la Louisiane.

Moins d'une heure après, une vingtaine d'hommes seulement demeuraient encore sur l'île au Diable.

Les autres, après avoir regagné le bord méridional du Saint-Laurent, s'étaient disséminés en petits groupes, par différents chemins, dans les campagnes environnantes.

Co-lo-mo-o, vêtu en colon des Etats de l'Amérique du Sud, coucha dans les bois de Saint-Lambert, hameau situé au bas de Laprairie, tout à fait vis à vis de Montréal.

Le lendemain, il déjeuna dans une ferme et traversa le fleuve sur le bateau à roues mues par des chevaux, qui faisait alors le service entre les deux rives.

Ce jour-là était un dimanche, il n'y avait point de départ pour Québec, Co-lo-mo-o resta enfermé dans une chambre de l'hôtel Rasco, où il était descendu.

Le lundi, à quatre heures de l'après-midi, il prit passage pour Québec, à bord du vapeur *Charlevoix*.

Nombreux étaient les voyageurs sur ce steamboat.

Co-lo-mo-o aperçut plusieurs personnes qu'il avait l'habitude de voir à Montréal ; mais aucune d'elles ne le reconnut.

Le Petit-Aigle se félicitait intérieurement d'en imposer aux passagers, lorsque ses yeux, errant sur le pont, rencontrèrent les regards scrutateurs de Léonie de Repentigny.

La jeune fille était accompagnée de sa mère et de sir William King, qui, lui aussi, examinait curieusement le faux planteur.

Co-lo-mo-o se sentit troublé ; mais il surmonta son émotion avec cette volonté puissante qui caractérise les Indiens, alluma nonchalamment un cigare, et, faisant un demi-tour sur lui-même, alla se cacher dans la foule, à l'autre extrémité du vapeur.

—Ah ! ravissant, très-ravissant, sur ma parole, disait alors sir William à Léonie ; un sauvage affu-

blé e
leux
L'
que s
tu en
M.
raien
visite
qui h
entre
de le
vé «
du n
coup
midi
La
O
L
la col
E
sauci
mes
L
L
ses d
moy
A
et si
soir.
reder
L
U
bine
L
page
puis
Co-l
D
serv
—
tran
L
M
et r
E
—
dit-
—
nou
me
—
Pro

blé en yankee ! spectacle merveilleux, très-merveilleux !

L'anglais était aussi calme, aussi humoristique que si, deux heures auparavant, il ne se fût pas battu en duel avec Xavier Cherrier.

Madame et mademoiselle de Repentigny ignoraient entièrement cet incident. Désirant faire une visite à l'une de leurs amies, madame Mougenot, qui habitait Trois-Rivières, jolie petite ville, placée entre Montréal et Québec, elles avaient prié l'officier de leur servir de cavalier, et sir William avait trouvé « original, très-original, » de blesser, à dix heures du matin, un cousin qu'elles affectionnaient beaucoup, et de leur faire sa cour à quatre de l'après-midi.

La cloche du bateau suspendit leur entretien.

On sonnait pour le thé.

Les voyageurs se réunirent dans l'entrepont, où la collation du soir était servie.

Elle se composait de l'invariable *thea or coffee*, saucisses, œufs frits, *cornbeef* (bœuf fumé) et pommes de terre cuites à l'eau.

Le faux colon ne parut pas à ce repas.

Léonie le vit se diriger vers un des cadres disposés de chaque côté de la salle, et qui se fermaient au moyen de rideaux.

Après le thé, la jeune fille remonta avec sa mère et sir William sur le pont pour jouir de la brise du soir. Mais prétextant bientôt d'une migraine, elle redescendit dans l'entrepont.

Les rideaux du cadre de Co-lo-mo-o étaient tirés.

Une lampe vacillante éclairait à peine la vaste cabine.

Léonie s'approcha de cette lampe, déchira une page de son agenda, y écrivit deux lignes au crayon ; puis s'armant de courage, elle alla droit au cadre de Co-lo-mo-o.

D'un coup d'œil elle s'assura que personne ne l'observait.

—Monsieur, dit-elle d'une voix basse et pénetrante.

L'Indien écarta le rideau et tendit la tête.

Mademoiselle de Repentigny lui jeta son papier et remonta tout affolé sur le pont.

Elle ne trouva que sa mère qui prenait le frais.

—Tiens, sir William t'a quittée, bonne maman ? dit-elle.

—Oui, il n'y a qu'un instant. Mais nous allons nous coucher, n'est ce pas, car il fait nuit et le froid me gagne ? Tu vas mieux, mon enfant ?

—Oh ! bien mieux. Ce mal de tête est passé. Promenons-nous encore un peu. Le veux tu ?

—Volontiers, si cela te fait plaisir.

—Comme tu es bonne, maman ! dit Léonie en serrant tendrement la main de sa mère.

—Et comme tu as chaud ! dit celle-ci. On dirait que tu as la fièvre.

—Moi ! répliqua la jeune fille, pas le moins du monde ; je me porte à ravir.

Elles causèrent ainsi durant une demi-heure, et elles allaient quitter le pont, l'air devenait glacial, lorsque sir William parut.

—Etrange ! très-étrange, s'écria-t-il, en offrant son bras à Léonie, votre homme du Sud a disparu, ma chère !

—Ah ! riposta la jeune fille, il vous intéresse fort, mon homme du Sud. Eh bien, sir William, je ne me serais jamais imaginé que vous remplissiez le rôle de mouchard du gouvernement britannique.

—Mouchard ! Qu'est-ce que cela veut dire, *my dear* ? grasseya l'officier.

—C'est un mot français ; un autre jour, je vous apprendrai ma signification. Bonsoir !

—Est-elle mauvaise ! fit gaiement madame de Repentigny, en saluant sir William qui les avait accompagnées jusqu'à l'escalier de l'entrepont.

Montréal était le foyer du libéralisme.

L'élection d'un député, en mai 1832, y fut signalée par une lutte affreuse entre les troupes et le peuple.

Plusieurs individus restèrent sur le théâtre du combat.

Les Bas-Canadiens n'étaient que courroucés, on les exaspéra.

Le 7 janvier 1834, le gouverneur informa les chambres que le roi avait nommé un sur-arbitre pour faire le partage des droits de douane entre les deux Canadas, et que le rapport accordait une plus grande part que de coutume au Haut.

Aussitôt les hommes avancés du corps législatif parlèrent de se séparer de l'exécutif.

La motion ne prévalut pas, et Papineau énuméra dans un acte devenu célèbre sous le titre de : *Les quatre-vingt douze résolutions*, les griefs de la colonie contre l'Angleterre.

Les Canadiens se préparèrent à une guerre civile. Des clubs, des associations secrètes furent formées par les Patriotes et par les Loyalistes. Si les premiers enfantèrent les *Fils de la Liberté*, les seconds donnèrent le jour à un corps de carabiniers au nom de *God save the king*.

Dans le même temps les journaux des deux partis se livraient continuellement à des sorties furibondes.

La chambre refuse de voter la liste civile : elle est prorogée.

Plus un coin de ciel bleu à l'horizon. Des grondements sinistres s'élèvent de toutes parts; la tempête est à la veille d'éclater.

La *Minerve* et le *Vindicator* embouchent la trompette de révolte :

« Des protestations nouvelles, énergiques et telles qu'on ne puisse les méprendre, nous semblent nécessaires. »

Papineau et ses amis parcourent le pays; ils soulèvent les masses par leurs discours incendiaires.

Papineau occupait un poste élevé dans la milice provinciale. Le gouverneur, furieux de ce qu'à une assemblée publique, à Saint-Laurent, on avait voté des résolutions blâmant sa conduite, lui fait écrire par son secrétaire d'Etat pour le sommer d'avoir à se justifier.

Papineau répond :

« Monsieur,

« La prétention du gouverneur à m'interroger touchant ma conduite à Saint-Laurent est une impertinence que je repousse avec mépris et silence.

« Toutefois, je prends ma plume pour dire au gouverneur simplement qu'il est faux qu'aucune des résolutions adoptées à la dernière assemblée du comté de Montréal recommande une violation des lois, comme son ignorance il peut le croire ou du moins il l'affirme.

« Votre obéissant serviteur,

« LOUIS-JOSEPH PAPINEAU.

L'épée était tirée. Hélas! elle ne devait rentrer au fourreau que teinte de sang.

CHAPITRE XIV

Le 23 octobre 1837, une animation inusitée régnait dès le matin à Saint-Charles, petit village dans le comté de Richelieu, et sur la rivière de ce nom.

De tous côtés arrivaient pêle-mêle, à pied, à cheval, en voiture, des nuées d'hommes, de femmes, d'enfants.

Comme une marée montante, ils affluaient dans une vaste prairie devant le village autour d'une colonne surmontée par le bonnet phrygien.

Sur cette colonne, on lisait l'inscription suivante :

A PAPINEAU, PAR SES FRÈRES PATRIOTES
RECONNAISSANTS, 1837.

Une estrade ornée de tapisseries tricolores et de fleurs s'élevait auprès.

Des drapeaux, des pavillons, des banderoles flottaient à l'entour.

C'étaient les couleurs de la France, des États-Unis, de l'Irlande, de l'Écosse; mais l'étendard britannique manquait.

Des devises chargeaient ces bannières :

Vive Papineau et le système électif;

Honneur à ceux qui ont renvoyé leurs commissions ou ont été destitués;

Honte à leurs successeurs;

Nos amis du Haut-Canada;

Honneur aux braves Canadiens de 1813; le pays attend encore leur secours.

Indépendance.

Sur une flamme noire, le conseil législatif était représenté par une tête de mort et des os en croix.

Dans la foule, qui se pressait évidemment autour de ces symboles du soulèvement populaire, on remarquait un grand nombre d'Indiens en costume national et une centaine de miliciens armés, revêtus de leur uniforme.

Commandés par des officiers démis de leurs grades, ces derniers avaient intrépidement bravé la loi martiale pour se rendre au meeting.

Une troupe de chasseurs nord-ouestiers s'y montrait aussi.

Reconnaissables à leurs proportions herculéennes, à leurs visages tannés, aux pelleteries dont ils étaient couverts, les nord-ouestiers parcouraient la multitude en tous sens. Ils la talonnaient, l'aiguillonnaient, enflammaient ses plus sauvages passions.

De temps en temps, l'un d'eux levait la tête vers un petit groupe, debout sur une éminence, qui dominait la plaine, recevait un signe et poursuivait son œuvre incendiaire vers un point de la réunion ou vers un autre.

Quatre individus composaient le groupe : Poinet-d'Acier ou Villefranche, comme on l'appelait à Montréal; Nar-go-tou-ké, Xavier Cherrier, et un jeune homme imberbe, à la figure rosée, élégamment vêtu, qui lui donnait le bras.

L'air timide, quelque peu craintif, de ce jeune homme contrastait singulièrement avec les mines hardies, rébarbatives de la plupart des assistants.

— Pour Dieu! ne tremblez pas comme cela, mon cher Léon; il n'y a rien à redouter, et vous allez vous trahir, lui disait Xavier à mi voix.

— Oh! mais c'est que tout ce monde-là semble terrible! répondit l'adolescent, en frémissant.

— Il fallait bien vous attendre à ne point trouver la société gracieuse et polie de votre salon.

— Dites donc, mon cousin; mais si on se bat-

— tait!

— Ah ! dame, je n'en répondrais pas, dit Cherrier en souriant. Quelle idée aussi d'avoir voulu venir à la réunion ?

— Enfin ! les voici qui arrivent ! s'écria tout à coup Poignet-d'Acier, en étendant son bras dans la direction de la rivière Richelieu.

— Oui, mon frère a l'œil sûr, ce sont eux, ajouta Nar-go-tou-ké qui, jusque-là, avait causé, sur un ton animé, avec le chef des trappeurs.

Interrompant leur conversation, les deux jeunes gens se tournèrent du côté indiqué et découvrirent une longue file d'hommes qui ondulaient vers la prairie.

— Qu'est-ce que cette nouvelle bande ? demanda Cherrier à Poignet-d'Acier.

— Les sauvages de Lorette, répondit celui-ci.

— Quoi ! les sauvages de Lorette ici !

— Pas tous, mais une bonne partie.

— Qui donc a pu les décider, car on assure que les Québécois ont viré leur capot ?

— Pas tous non plus, jeune homme, pas tous ; quelques trembleurs, quelques ambitieux au petit pied. Il y en a sous tous les drapeaux.

— Mais vous avez donc envoyé un agent aux Hurons ?

— Oui ; un vaillant Iroquois, le fils de ce sagamo.

Et son doigt se posa sur l'épaule de Nar-go-tou-ké.

— Co-lo-mo-o est brave ; il est habile ; il sera digne de ses glorieux ancêtres, dit majestueusement le sachem.

— Mon frère ne pouvait donner le jour à un lièvre, fit Poignet-d'Acier, pour flatter la vanité de Nar-go-tou-ké.

— Qu'avez-vous donc ? interrogea Cherrier sentant frissonner le bras qu'il avait sous le sien.

— Moi, dit l'adolescent, mais rien... rien, je vous assure !

— Vous pâlissez !

— Oh ! la bonne plaisanterie !

— Je vous jure que je ne plaisante pas. Et je voudrais avoir un miroir pour vous le prouver.

— Si nous marchions un peu !

— Il vaut mieux rester à cette place. Non-seulement nous serons aux premières loges pour voir et pour entendre, mais la présence de M. Villefranche et du chef indien vous assure une protection que nous ne trouverions certainement pas ailleurs. Regardez, je vous prie, ce beau jeune homme qui s'avance à la tête des Hurons de Lorette. Est-il possible d'avoir des dehors plus nobles, et plus mâles tout à la fois ? Dirait-on que c'est le fils d'un sauvage ?

En prononçant ces mots, Xavier désignait Co-lo-mo-o qui, débouchant avec une cinquantaine d'In-

diens d'un bouquet de peupliers, marchait vers l'estrade.

Le Petit-Aigle, en tenue de guerre, était vraiment superbe à contempler, avec sa chevelure ornée de plumes, sa couverture bleue, négligemment jetée sur ses épaules, les armes qui resplendissaient à sa ceinture rouge, ses mitas aux longues franges bigarrées, ses mocassins brodés, la fierté de son maintien et la haute distinction de sa physionomie.

Apercevant le sagamo sur l'éminence, il commanda aux Hurons de s'arrêter, et il s'approcha de Nar-go-tou-ké.

— Ton père, lui dit le sachem, est heureux de te rencontrer ici. Il s'enorgueillit d'avoir engendré un fils tel que toi.

Un éclair de satisfaction brilla sur le visage de Co-lo-mo-o.

— Si mon père est content de son fils, dit-il, ce que son fils a fait est bien fait et celui-ci en est réjoui.

Puis s'adressant à Poignet-d'Acier :

— Capitaine, lui dit-il, j'ai rempli ma mission. Je vous amène cinquante hommes de ma race ; j'attends de nouveaux ordres.

— Pour récompenser le jeune Aigle, je lui confie le commandement de ces cinquante hommes, répondit Villefranche en offrant cordialement sa main à Co-lo-mo-o.

Mais, au lieu de remercier avec la franchise qui lui était familière, celui-ci baissa les yeux et balbutia quelques paroles inintelligibles.

C'est qu'en pressant la main du capitaine, son regard avait croisé celui de l'adolescent qui accompagnait Cherrier, et qu'il avait aussitôt reconnu Léonie de Repentigny, aussi rouge qu'une pivoine, aussi tremblante que la feuille du bouleau.

Pour rapides qu'ils fussent, ces signes d'intelligence n'échappèrent pas à la pénétration de Poignet-d'Acier : il sourit amèrement.

— Ah ! s'écria Cherrier, Papineau monte sur le *Hustings*. Écoutons.

— Je vous reverrai après l'assemblée, dit le capitaine à Co-lo-mo-o.

Le jeune Iroquois rejoignit ses Hurons, et l'attention générale se porta vers l'estrade, où arrivaient, deux à deux, les chefs du parti libéral, habillés, comme la majorité des spectateurs, en étoffe grise, fabriquée dans la colonie (car il avait été décidé qu'on ne ferait plus usage des importations anglaises), et la feuille d'érable, emblème des Canadiens, passée à la boutonnière.

Des salves d'applaudissements passionnés retentirent dans tous les rangs.

Puis le Dr. Neilson fut appelé à la présidence et M. Papineau prit la parole, au milieu d'un silence devenu tout à coup solennel.

Il prononça contre l'Angleterre un long et énergique réquisitoire. Mais sa véhémence n'égalait pas la fièvre qui dévorait l'assistance ; et, comme il recommandait de procéder constitutionnellement pour obtenir le redressement des griefs, comme il conseillait d'éviter une levée de boucliers, le Dr. Neilson, quittant son fauteuil, déclare, dans un langage brûlant, que le moment d'agir est venu, qu'il faut à l'instant même prendre les armes.

Des hurrahs assourdissants et des décharges de mousquetterie accueillent sa harangue.

Aux chants de la *Marseillaise* et de la *Parisienne*, on passe aussitôt des résolutions insurrectionnelles.

Une procession se forme. Papineau, Neilson et plusieurs membres de la chambre législative qui prenaient part aux délibérations, sont enlevés de l'estrade, portés en triomphe autour de la colonne, et mille voix jurent, dans un enthousiasme délirant, de chasser les Anglais du Canada ou de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang sur l'autel de la patrie.

Attérée par le spectacle de cette scène, si grandement émouvante, Léonie de Repentigny avait, sans y songer, quitté le bras de Cherrier ; et celui-ci, enflammé par le réveil de ses compatriotes, oubliait ce qui l'entourait pour battre des mains et crier bravo de toute la force de ses poumons.

—Viens, jeune homme, viens ! lui dit Poignet-d'Acier d'un ton de Stentor qui couvrit un instant les clameurs de la foule, comme la voix du tonnerre couvre le rugissement des éléments déchaînés ; viens aussi jurer de venger les outrages faits à ta race ou de mourir en combattant !

Et il l'entraîna, sans que Cherrier, ivre d'excitation, se rendit compte de ce qu'il faisait.

Le voyant partir, mademoiselle de Repentigny sortit de sa torpeur. Elle voulut l'appeler, le retenir.

Le son expira sur ses lèvres : une main rude et tannée l'avait bâillonnée.

Eperdue, la jeune fille essaya de se retourner.

Tentative inutile. Elle se trouvait déjà encastée dans une cohue d'individus qui déferlaient bruyamment vers la colonne ; mais une voix étrange lui sifflait à l'oreille :

—Tu m'as enlevé mon amant, mon bel officier, à moi aussi les repréailles !

Et Léonie poussa un gémissement sourd ; on l'avait cruellement mordue à l'épaule.

—Pourquoi maltraites-tu cet enfant, ma sœur ? demanda-t-on derrière elle.

—C'est une femme, un espion, déguisée en homme répondit la voix aiguë qui l'avait apostrophée.

—Un espion ! Un espion ! Un espion !

Ce cri eut cent échos.

—Et maintenant tu te souviendras de la fille de Mu-us-lu-lu, la maîtresse de ton fiancé, sir William King, dit, en lâchant mademoiselle de Repentigny et en se montrant à elle, une jeune Indienne, qui s'enfonça aussitôt dans la foule tourbillonnante.

Un espion ! un espion ! où est-il ? Il faut faire un exemple ! il faut le lyncher, le pendre ! répétait-on avec des accents terribles autour de l'infortunée Léonie.

Un homme la saisit au collet :

—Qui es-tu, que fais-tu ? lui dit-il brusquement. Elle se mit à pleurer. Ses larmes furent interprétées comme un témoignage de culpabilité.

—Allons, dit l'homme, ton nom, et vite !

Folle de terreur, de confusion, elle se taisait.

—C'est un traître ! Qu'on l'accroche à un arbre ! vociféraient les patriotes.

—C'est une femme déguisée ! glapit l'Indienne à quelque distance.

Sachant combien son père avait d'ennemis, combien il était odieux au parti libéral, elle pressentait la fureur de cette plèbe exaltée, en apprenant qu'elle était la fille de M. de Repentigny.

Elle recueillit, pour un élan suprême, tout ce qui lui restait de vigueur, se releva d'un bond, tendit ses mains en l'air et s'exclama :

—A moi ! à moi ! à moi !

Ce cri fut entendu, car la foule, haletante, grondeuse, s'écarta presque aussitôt pour livrer passage à trois hommes qui, comme un torrent, accouraient, renversant tout ce qui voulait s'opposer à leur fougue :

Le premier, Co lo-mo-o, arriva près de Léonie.

—Retire-toi ou je t'assomme ! proféra-t-il, en repoussant le brutal qui avait questionné la jeune fille.

Dix poings fermés menacèrent à l'instant le Petit-Aigle ; quelques canons de pistolets furent même dirigés contre lui, et des imprécations l'assaillirent.

—A bas le sauvage ! mort au sauvage !

Mais alors parut Poignet-d'Acier suivi de Cherrier. Derrière eux venait un bataillon de chasseurs nord-ouestiers.

—Arrière ! ordonna-t-il. Cet enfant m'appartient. Malheur à qui le touche !

Son accent, son geste, étaient irrésistibles.

Les plus audacieux reculèrent intimidés.

CHAPITRE XV.

Saint Charles, coquettement assis au penchant d'une colline, à une douzaine de lieues de Montréal

est une des plus florissantes paroisses du Canada. Le site en est gracieux, les horizons variés à l'infini, les alentours pleins de poésie. Il y fait bon respirer les fraîches et fortifiantes senteurs de la campagne ; il y fait bon rêver, aimer doucement dans la paix et la solitude.

Dans ce plaisant village, M. de Repentigny possédait un cottage, au sein d'un parc délicieux que festonnaient des eaux vives, folâtrant avec un murmur argentin, soit dans les méandres d'un vaste jardin anglais, soit à travers des pelouses aussi unies qu'un drap de velours, soit sous des bosquets ombreux, animés par les concerts des gentils musiciens ailés.

Le Cottage, ainsi le désignait-on, à contre-sens toute-fois, n'était rien moins qu'une chaumière, mais bel et bien un beau manoir, miniature d'un château-fort, comme on en voit tant dans la Grande-Bretagne et même aux environs des grandes villes américaines.

En revenant de Trois-Rivières, où elle avait passé un mois avec sa fille, madame de Repentigny s'était arrêtée à sa campagne de Saint-Charles.

Elle avait l'attention d'y séjourner pendant l'été. Son mari avait approuvé ce projet, parce que les troubles qui éclataient continuellement à Montréal rendaient la ville dangereuse pour la femme d'un fonctionnaire aussi dévoué au gouvernement que l'était M. de Repentigny.

Mais, peu après son arrivée au village, madame de Repentigny tomba malade. Depuis longtemps elle était atteinte d'une hypertrophie du cœur, causée par ses chagrins domestiques. L'affection fit tout à coup des progrès si rapides, que la vie de la pauvre femme fut en danger. On manda M. de Repentigny. Il répondit que les affaires de la colonie le retenaient à son poste.

Léonie soignait sa mère avec une tendresse et une sollicitude sans bornes. Nuit et jour à son chevet, elle n'avait plus de pensées, plus de vœux que pour son rétablissement. Est-il nécessaire de dire qu'elle lui cacha cette réponse laconique et dure ?

Vers la fin de septembre, la santé de madame de Repentigny parut s'améliorer.

Au commencement d'octobre, elle alla positivement mieux, et, pour fêter sa résurrection, comme disait Léonie, on convia plusieurs amis de Montréal et de la campagne à un grand dîner. Cherrier, sa femme et sir William étaient naturellement au nombre des invités. Ce dernier, occupé par son service, envoya une lettre d'excuses, en ajoutant que, dès qu'il aurait un moment de liberté, il volerait « cer-

tainement, très-certainement, présenter ses respects à ces dames. »

Le 15 avait été choisi pour la partie.

Mais, dans l'intervalle, on apprit qu'une grande assemblée publique aurait lieu à Saint Charles, le 23, et le dîner fut remis au 22, afin que les hôtes étrangers profitassent de cette occasion pour jouir du spectacle,

Telle était cependant l'anxiété générale, que les Canadiens, si passionnés pour les distractions, négligeaient leurs plaisirs.

Tout le monde avait promis de venir ; à l'exception des époux Cherrier, personne ne vint de Montréal.

Pour avoir lieu tout à fait en famille, le dîner n'en fut pas moins gai.

Enchantée de voir sa mère souriante, et, en apparence, bien portante, Léonie témoigna sa joie par cent folies aimables.

Entre autres, elle se déguisa secrètement avec un costume d'homme que sa cousine Louise s'était fait faire pour accompagner Xavier dans ses excursions, et elle parut ainsi au dîner. Ce déguisement ne contribua pas peu à réjouir les assistants.

—Ma foi, chère espiègle, vous devriez prendre ce costume pour aller demain à l'assemblée, lui dit Cherrier on se promenant avec elle dans le parc, après le repas.

—Tiens, mais ce serait original !

—Est-ce convenu ?

—Oh ! maman ne le permettrait pas.

—Qui le lui dira ?

—Tous êtes charmant, mon cousin, vous avez réponse à tout.

—Et vous, vous faites le plus ravissant cavalier que je sache !

Oh ! un superlatif à la sir William ! s'écria la jeune fille en riant aux éclats.

Le front de Cherrier se rembrunit.

Léonie s'en aperçut aussitôt,

—Pardon, dit-elle, j'avais oublié.

—Quoi donc ? fit Cherrier reprenant à l'instant sa bonne humeur.

—Rien, mon cousin, rien... je sais ce que je sais..

Mais Louise ?

—Louise ne veut pas venir à l'assemblée. Elle restera près de votre bonne mère.

—Alors voilà qui est dit. Nous irons flâner à cette assemblée le stick à la main, le lorgnon à l'arcade sourcillière....

—Bravo !

—A une condition pourtant !

—Et laquelle ?

—C'est que le cigare et le grog nous sont interdits.

—Approuvé de grand cœur, dit Cherrier en souriant.

Voilà comment, le jour suivant, mademoiselle Léonie de Repentigny se trouvait, en élégant dandy, avec Xavier Cherrier au meeting des patriotes canadiens.

Composé des habitants des comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly et Verchères, meeting, qui devait secouer si violemment les bases du gouvernement anglais, sur les bords du Saint-Laurent, prenait le nom de *Confédération des six comtés*, au moment même où la jalousie de la fille de Mu-us-lu-lu menaçait de devenir fatale à Léonie de Répentigny.

—Allons, mon enfant, donnez-moi le bras, lui dit Poignet-d'Acier en faisant signe à ses trappeurs de former une haie pour leur permettre de passer.

En un clin d'œil le mouvement fut opéré.

La jeune fille et ses trois cavaliers sortirent de la foule, qui s'élança vers de nouvelles scènes de tumulte.

La maison de sa mère n'était pas fort éloignée du théâtre de la réunion.

Bientôt remise de son trouble, Léonie dit, en arrivant à la porte, à ses compagnons :

—J'espère, messieurs mes libérateurs, que vous daignerez entrer ; et je vous prie de ne point parler de ma mésaventure devant maman. Elle est malade et si elle apprenait.....

—Je vous remercie de votre invitation, mon enfant, dit Poignet-d'Acier. Mais ma présence est encore nécessaire sur la prairie.

La jeune fille se tourna en rougissant vers Co-lo-mo-o.

—Ce jeune homme accepte ! intervint le capitaine, remarquant qu'elle ne pouvait articuler une parole.

—Je vous demande pardon, monsieur, répondit Co-lo-mo-o, je ne puis accepter.

—Vous me refuseriez ! balbutia Léonie.

—Non, non, vous dînez avec nous, messieurs, dit Cherrier.

—Cela m'est impossible, mon ami. Mais je vous enverrai le jeune Aigle.

Co-lo-mo-o voulut protester.

—Allons, venez, lui dit Poignet-d'Acier ; j'ai à vous parler.

—Cependant, monsieur, je vous déclare.....

—Et moi je vous déclare que vous acceptez l'invitation de mademoiselle, reprit gaiement le capitaine.—Parbleu, ajouta-t-il, nous savons, monsieur le sagamo, que vous avez reçu une instruction aussi

brillante que la plupart de nos jeunes gens de bonne famille ; nous savons que vous pouvez prendre, quand il vous plaît, des manières aussi courtoises que pas un de nous, et nous certifions enfin que vous pouvez être un guerrier illustre chez les Iroquois, un général habile chez les blancs, et, partout un homme agréable en société.

Ayant dit, Poignet-d'Acier salua et entraîna le Petit-Aigle, moins touché peut-être par la flatterie adressée à sa vanité indienne que par les éloges donnés à ses mœurs policées.

—A présent, mon brave jeune homme, lui dit le capitaine, faites-moi votre rapport. Soyez bref, mais précis. Quel est l'esprit de la population à Québec ?

—Sur Québec, monsieur, répondit Co-lo-mo-o, il ne vous faudra pas trop compter. Corrompus par l'or de l'Angleterre ou éblouis par le faste de la cour vice-royale, les habitants n'ont ni l'idée de l'indépendance, ni la fermeté nécessaire pour agir. Quelques fleurs empoisonnées sur les chaînes dont ils sont chargés leur en cachent les meurtrissures.

—Mais dans les paroisses ? reprit impatientement Poignet-d'Acier.

—Dans les paroisses, c'est différent. Touchez la corde de l'émancipation, elle vibrera dans tous les cœurs. J'ai parcouru le pays jusqu'à Gaspé. Partout j'ai trouvé un peuple soupirant pour l'heure de la délivrance. Les indiens du Saguenay, du lac Saint-Jean ; les Montagnais, les Albénaquis, vous prêteront leur concours, comme les Hurons de Lorette, les Iroquois de Caughnawagha, si l'on nous garantit que les territoires de chasse qui s'étendent à l'ouest des Grands-Lacs nous seront rendus, et que nous y pourrions vivre et mourir sans être désormais inquiétés par les blancs.

—Vous avez ma parole et j'ai celle des chefs du mouvement populaire.

—Nous nous la rappellerons, monsieur.

Ainsi, à l'exception de la capitale, tout est préparé, dit Poignet-d'Acier, en s'arrêtant pour réfléchir.

—Je le crois. Il ne manque que des armes.

—Des armes ! Oui, nous en manquons.... Ah ! si j'avais les trésors que j'ai perdus.... Bah ! à quoi bon ces regrets ! Le plus fort est fait. Grâce à moi, les masses sont soulevées. J'ai rompu le pont derrière ces meneurs timides. Ils marcheront ! et, au défaut de fusils ou de sabres, ils prendront des fourches ou des fleaux ! Quand un peuple veut sa liberté, il trouve dans son cœur ses meilleures armes ! N'est-ce point votre avis ?

Et comme Co-lo-mo-o demeurait silencieux :

—A
mieux.
siasme
Une fo
partien
volupt
fermen
de tort
pant le
aussi,
un invi
pour c
fille, m
glais q
parriei
—M
pour fi
tou-ké
duque
—C
taine.
—N
l'épia
Poig
cette r
sur la
—J
engag
titude
Demai
rien ti
Et
aperce
—M
qu'ils
voulu
lâches
cette
sonné,
Nous
L'I
carabi
—I
répon
qu'il
amen
—V
Le
vers
Mais,
s'assit
Là,
esprit

—Allons, allons, continua-t-il, tout est pour le mieux. Il ne nous reste qu'à profiter de l'enthousiasme pour marcher immédiatement sur Montréal. Une fois cette métropole à nous, le Canada nous appartient. Maîtres du Canada ! Quel rêve ! et comme voluptueusement j'assouvrai ces vengeances qui fermentent là, depuis tant d'années..... des siècles de torture ! poursuivit-il, d'un ton creux, en se frappant le front de son poing crispé. C'est que, moi aussi, j'ai souffert, s'écria-t-il, comme s'il cédait à un invincible besoin d'expansion, souffert le martyr, pour ces Anglais qui m'ont enlevé ma femme, ma fille, mon unique enfant, mon Adèle chérie ; ces Anglais qui ont armé mon bras pour le meurtrier et le parricide..... Horreur !

—Mon frère trouvera un bras, un bras infatigable pour frapper à côté de lui, dit tout à coup Nar-go-tou-ké en paraissant au bout du mur du parc, près duquel Poignet-d'Acier se tenait avec Co-lo-mo-o.

—Que faisais-tu là, mon frère ? demanda le capitaine.

—Nar-go-tou-ké a vu le fils de son ennemi. Il l'épiait, répondit le sagamo.

Poignet-d'Acier n'accorda aucune attention à cette réponse. Une soudaine évolution de la foule sur la prairie l'occupait à ce moment tout entier.

—Je vous laisse, dit-il aux Iroquois. Je vais engager Neilson à profiter de l'ardeur de cette multitude pour la pousser, sans retard, sur Montréal. Demain, elle serait refroidie, nous n'en pourrions rien tirer.

Et il marcha, à grands pas, vers l'estrade qu'on apercevait à une faible distance.

—Mon fils, dit Nar-go-tou-ké à Co-lo-mo-o, dès qu'ils furent seuls, le rejeton de l'Anglais qui a voulu outrager ta mère, de celui qui l'a livrée aux lâches tribus de la Nouvelle-Calédonie, est là, dans cette maison. Puisque l'heure de la vengeance a sonné, commençons par nous venger de celui-là. Nous allons le guetter, et, quand il sortira...

L'Indien fit résonner, d'un air significatif, une carabine qu'il avait à la main.

—Dans un instant Co-lo-mo-o rejoindra son père, répondit le Petit-Aigle ; mais il faut, auparavant, qu'il aille délibérer avec les chefs des tribus qu'il a amenées.

—Va, Nar-go-tou-ké t'attendra, reprit le sachem.

Le Petit-Aigle partit, en feignant de se diriger vers la foule qu'un orateur haranguait de nouveau. Mais, bientôt, il se jeta à gauche dans une saulaie et s'assit au pied d'un arbre.

Là, il médita, durant quelques minutes. Son esprit paraissait flotter entre diverses résolutions,

car tantôt il tournait les yeux vers le cottage de madame de Repentigny, et tantôt sur le meeting.

S'arrêtant enfin à une détermination, il prit, dans la bourse de vison qui pendait sur sa poitrine, suivant l'usage indien, un crayon, une feuille de papier, et il écrivit sur son genou.

Ce travail terminé, il le relut avec soin, plia le papier en forme de lettre, le cacheta et y mit la suscription :

Mademoiselle,

Mademoiselle Léonie de Repentigny,

à

Saint-Charles.

Pour une petite pièce de monnaie, il fit ensuite porter le billet à son adresse.

Léonie venait de changer de costume, quand on le lui remit, en annonçant que sir William, arrivé depuis une demi-heure, était allé rendre ses devoirs à sa mère.

Surprise à la réception de ce billet, dont l'écriture ne lui semblait pas étrangère, la jeune fille le décacheta avec une certaine émotion.

Ses yeux volèrent aussitôt à la signature.

PAUL, disait cette signature.

—Paul ! Paul ! je ne connais point de Paul, murmura Léonie, en parcourant la missive.

Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« J'aime à vous remercier pour les lignes que vous m'avez remises à bord du *Charlevoix* ; ces lignes m'avertissaient qu'on m'avait découvert sous mon déguisement de planteur : par conséquent, je vous dois d'être libre, car aussitôt je sautai dans le fleuve et gagnai la rive à la nage. J'aurais voulu pouvoir vous témoigner plus tôt ma reconnaissance. Des causes majeures s'y sont opposées. Obligé aujourd'hui de vous écrire pour vous déclarer que je ne puis accepter votre invitation, je mets à profit cette circonstance et vous exprime la gratitude de votre tout dévoué

« PAUL. »

« P. S. Vous avez chez vous un jeune officier anglais qu'il ne sorte pas de la journée. Il y va de sa vie. »

Cette singulière épître troubla si fort Léonie, qu'elle n'entendit pas la cloche qui sonnait le dîner.

Madame de Repentigny l'envoya chercher par une domestique.

—Mon ange, lui dit-elle, en la baisant au front, tu feras les honneurs, car je suis un peu souffrante.

La jeune fille avait repris son assurance, remettant au soir le soin de relire et de commenter la lettre de l'Indien.

Sir William King, Xavier Cherrier, sa femme et un vieux parent de M. de Repentigny attendaient déjà, sans cérémonie, dans la salle à manger.

—Eh bien, notre Antinoüs sauvage ne vient donc pas ? questionna Cherrier.

—Je ne sais, mais ce n'est pas probable, répondit Léonie d'un ton quelque peu hypocrite.

Le repas fut assez triste, sir William et Cherrier n'ouvraient la bouche que pour s'adresser des épigrammes trop peu voilées.

Comme on causait politique au dessert, le parent de M. de Repentigny dit, en branlant la tête :

—Ça ne fait rien, le parti anglais a reçu aujourd'hui une fière blessure !

—Ah ! riposta, sir William, en décochant un regard ironique à Cherrier, si nous devons compter toutes celles que nous avons faites aux Canadiens-Français, nous ne trouverions pas assez de chiffres dans la table de multiplication. Demandez plutôt à monsieur !

Xavier se mordit les lèvres pour ne pas éclater. Mais il sut se contenir, se leva de table et remonta avec sa femme dans leur appartement.

Le vieux monsieur sortit aussi pour aller faire un tour de promenade.

L'officier, s'approchant alors de Léonie, lui prit la main comme s'il voulait la porter à ses lèvres.

La jeune fille recula d'un pas, en retirant sa main.

—Sir William, dit-elle gravement ; vous vous êtes battu avec mon cousin ; ne niez pas... ; j'en suis sûre ; je ne saurais aimer l'homme qui a versé le sang de l'un des miens. Ainsi donc tout est rompu entre nous. N'essayez point de me fléchir, vous perdriez votre temps. Mais je ne manquerai point pour cela aux devoirs de l'hospitalité ; vous pouvez rester ici tant qu'il vous plaira ; je vous engage même à ne pas quitter la maison aujourd'hui. On m'a prévenue que vos jours seraient en danger, si vous mettiez le pied dehors.

Laissant le jeune homme bouleversé par ces paroles, Léonie de Repentigny, regagna sa chambre à coucher.

CHAPITRE XVI.

Filles de l'enthousiasme, les révolutions populaires ont la même durée que cette fièvre de l'esprit.

Si, après l'assemblée de Saint-Charles, les patriotes canadiens se fussent instantanément portés sur Montréal, il est vraisemblable que la métropole serait

tombée en leur pouvoir, et qui peut dire qu'alors ils n'auraient pas été maîtres de la province !

Mais si Neilson et plusieurs autres étaient décidés à profiter de l'ardeur de leurs partisans, Papineau, chef réel du mouvement, balançait. Il paralysa par sa tiédeur tous ces braves qui ne demandaient qu'à voler au combat. Ne se croyait-il pas assez bien préparé, n'osait-il encore assumer la haute responsabilité qui incombe aux meneurs d'une insurrection ? ce n'est pas à nous de répondre. Nous sommes trop près encore de ces tristes événements. Leur appréciation appartient à la postérité (1).

Cependant, le lien entre l'exécutif et les Canadiens était brisé. Le renouer par des moyens pacifiques n'était plus au pouvoir de personne.

• A Montréal, et dans les comtés limitrophes, on arma ouvertement.

Des bandes hostiles sillonnèrent le pays.

Les occupations ordinaires de la ville et des champs furent abandonnées. Chacun prit fait et cause pour un parti ou pour un autre. La guerre civile alluma ses torches.

« Le 7 novembre, les Fils de la liberté et les Constitutionnels ou les membres du Club Doric, comme les nommèrent les Anglais, en vinrent aux mains, avec des succès divers. La maison de M. Papineau et celle du docteur Robertson et autres furent attaquées et les presses du *Vindicator* saccagées. On appela les troupes sous les armes : elles paradèrent dans les rues avec de l'artillerie. »

L'autorité mit sur pied toutes les forces militaires, et inonda la campagne de détachements chargés de faire exécuter les nombreux mandats d'arrestation lancés contre les fauteurs de la Confédération des six comtés.

Depuis l'assemblée, Papineau, Neilson et leurs principaux partisans étaient restés dans le comté de Richelieu.

Entourés d'une foule d'hommes dévoués, ils s'y disposaient à la résistance, commettant cette grande

(1) Dans la deuxième édition de l'*Histoire* de M. Garneau, on trouve la note suivante :

« Le docteur O'Callaghan m'écrivait d'Albany, le 19 juillet 1852 : Si vous devez blâmer le mouvement, blâmez ceux qui l'ont provoqué et qui doivent en répondre devant l'histoire. Quant à nous, mon ami, nous fûmes les victimes, non les conspirateurs ; et, fusé-je sur mon lit de mort, je ne pourrais que déclarer, en présence du ciel, que je n'avais pas plus l'idée d'un mouvement de résistance quand je quittai Montréal et me rendis à la rivière Richelieu avec M. Papineau, que je ne songe maintenant à être évêque de Québec. Je vous dirai aussi que M. Papineau et moi, nous nous cachâmes dans une ferme de la paroisse Saint-Marc, de peur que notre présence n'alarmât le pays, et ne servit de prétexte à la témérité !... Je voyais bien aussi que le pays n'était pas prêt. »

M. Garneau a publié cette note en anglais.

faute,—faute irréparable!— c'est d'attendre, c'est-à-dire de laisser dissiper l'ivresse de leurs gens, au lieu de marcher droit à l'ennemi.

Leur quartier général avait été établi entre Saint-Denis et Saint-Charles, villages éloignés de sept milles l'un de l'autre, sur le Richelieu.

Le premier est à seize milles de Sorel, le second à dix-huit de Chambly, localités où le gouvernement anglais avait caserné plusieurs régiments.

Ces régiments reçurent, en même temps, l'ordre d'aller attaquer les rebelles, et de les prendre ainsi en avant et en arrière,—Saint-Denis et Saint-Charles se trouvent entre Chambly et Sorel.

Comme ils avaient à peu près la même distance à parcourir, ils devaient vraisemblablement se joindre à peu près à la même heure sur le théâtre des opérations.

Le 21 novembre au soir, le colonel Gore partit de Sorel avec cinq compagnies d'infanterie, une pièce d'artillerie de six et un piquet de police à cheval.

Le temps était mauvais; il faisait froid et pleuvait à torrents. Tous les chemins avaient été défoncés et les ponts rompus par les paysans.

Néanmoins, le lendemain, le colonel Gore et ses troupes arrivèrent devant Saint-Denis, après une rude marche d'environ douze heures.

Il pouvait être dix heures du matin.

Aussitôt le tocsin laissa tomber dans l'espace ses notes funèbres.

Des barricades défendaient toutes les avenues du village, et un puissant rempart, construit avec des troncs d'arbres, interceptait la route.

Retiré dans une grosse maison de pierre qu'il avait fait fortifier et créneler, le docteur Neilson avait résolu de vaincre ou de mourir. M. Papineau, le docteur O'Callaghan et quelques officiers de milice s'y trouvaient avec lui.

Huit cents hommes, dont un quart à peine munis de fusils, le reste portant qui une lance, qui un épéu, qui une fourche, qui une faux, ou de vieux sabres rouillés, faisaient retentir le village des chants de la *Marseillaise* et de la *Parisienne*.

Malgré leur nombre et leur détermination, Neilson doutait de la victoire.

—Monsieur, dit-il à Papineau, vous devriez vous retirer à Saint-Charles; ce n'est pas ici que vous serez le plus utile: nous aurons besoin de vous plus tard.

—Que penserait-on de moi, si je m'éloignais à cette heure? répliqua celui-ci.

—Vous êtes notre chef à tous; à tous, vous devez compte de votre vie, reprit Neilson (1).

A ce moment le canon gronda.

—A nos postes, messieurs! s'écria Neilson et souvenez-vous que la patrie a les yeux sur vous.

Le feu des canadiens répondit aussitôt à l'artillerie des troupes royales.

Mais que pouvait un seul canon contre des amas de pins hauts comme des maisons?

Les insurgés se montraient à peine, lâchaient leurs coups de fusil et disparaissaient derrière les barricades.

La mousqueterie des Anglais ne leur faisait pas plus de mal que leur canonade.

Cependant un boulet, passant à travers les souches, tua un membre de la Chambre Législative M. Ovide Perrault, blessa plus ou moins grièvement cinq hommes, et jeta quelque confusion dans les rangs des Canadiens.

Mais, vers deux heures, et après que le colonel Gore eut fait de vaines tentatives pour emporter les retranchements à l'assaut, les patriotes reçurent du renfort, et Neilson commanda une sortie.

Elle réussit complètement. Les royalistes, épuisés de fatigue, à court de munitions, lâchèrent pied et s'enfuirent vers les bois, en abandonnant leur canon, leurs fourgons et leurs blessés.

Fiers de ce triomphe, les canadiens rentrèrent chez eux en chantant des hymnes d'allégresse. Mais ce n'était pas l'heure de s'endormir sur les premiers lauriers; car, s'étant emparés d'un officier anglais, ils avaient appris que le colonel Wetherall s'avancait de Chambly sur Saint-Charles, à la tête de cinq compagnies, d'une troupe de police à cheval et de deux pièces de canon.

Après avoir réparé leurs fortifications, ils coururent prêter assistance à leurs amis de Saint-Charles.

Bon nombre d'habitants avaient quitté le village avec les femmes et les enfants. Mais madame de Repentigny et sa fille y résidaient encore; la première ayant fait une rechute, et les médecin ayant déclaré qu'il était impossible de la transférer à la ville sans compromettre son existence.

Le 25 novembre, au matin, la pauvre femme sommeillait dans son lit, et Léonie, assise à son chevet, parcourait des yeux plutôt qu'elle ne suivait avec l'esprit un livre de piété.

C'était un touchant tableau.

La mère, immobile, les joues amaigries, le teint jaune comme l'ivoire du crucifix qui pendait dans la ruelle, déjà marquée au sceau de la mort, était l'image de la douleur profonde, mais résignée.

(1) Textuel.

Pâle, les yeux cernés par l'insomnie et les angoisses, sa fille offrait une navrante personnification de l'Inquiétude.

Tout à coup les roulements du tambour résonnent, déchirés par les notes perçantes du clairon.

Madame de Repentigny s'agite sur sa couche, Léonie tressaille.

—Qu'y a-t-il, mon enfant ? demande la première d'une voix affaiblie.

—Ah ! maman, maman ! ils vont se battre ! ils vont se battre ! répond la jeune fille en se levant et se jetant sur l'oreiller qu'elle baigne de ses larmes.

—Heureusement que ni ton père, ni sir William, ne sont là, dit la tendre mère en faisant un effort pour baiser sa fille. Ton père est à Québec, sir William à Montréal, prions Dieu pour eux !

—Et pour mon cousin, dit Léonie en tombant à genoux.

—Ah ! oui, il est à Saint-Eustache. Mais il ne court aucun danger, n'est-ce pas ?

—Je l'espère, maman.

Après ces mots, toutes deux joignirent les mains, et confondirent leurs cœurs dans un élan vers l'Éternel.

Le canon détona, accompagné d'une fusillade nourrie, alors qu'elles achevaient cette ardente oraison.

—Sonne donc pour savoir ce qui se passe au dehors, mon enfant, dit madame de Repentigny.

A cet appel, un domestique arriva ; mais il ne put rien dire, sinon que les troupes du roi étaient aux prises avec les rebelles.

Léonie se précipita vers la fenêtre.

—Prends garde ! ah ! prends garde, ma fille ! lui cria madame de Repentigny avec terreur.

—Il n'y a rien à craindre, bonne maman ; je vois parfaitement, mais on ne peut m'apercevoir ; et, d'ailleurs, on ne tire pas de ce côté, répondit Léonie en collant son visage contre les carreaux de la croisée. Ah ! voici les militaires qui chargent ; les insurgés plient ; le ciel est tout noir de fumée.

Le colonel Wetherall venait en effet de fondre sur les Canadiens avec une impétuosité irrésistible.

Quoique sorti de Chambly dans la nuit même où le colonel Gore sortait de Sorel, il n'avait pu arriver avant le 25 en vue de Saint-Charles, tant les habitants avaient semé d'obstacles sur sa route.

A midi, il prit position sur une colline qui domine la rivière, et braqua son artillerie contre le camp des patriotes.

Ce camp, fortifié par des ouvrages en terre et en bois, formait un parallélogramme, appuyé d'un côté sur la rivière, de l'autre sur la maison de M. Debartzch, un des instigateurs de l'insurrection.

Trouée par une centaine de meurtrières, cette maison renfermait une foule de tirailleurs.

Deux petites pièces de campagne ajoutaient encore à la force des Canadiens.

Leurs dispositions, leur bravoure, leur permettaient d'espérer la victoire.

Malheureusement, ils étaient commandés par un Anglais mécontent, un certain T. Brown, — qui ne put tenir.

Le signal de l'attaque donné, le colonel Wetherall canonne les retranchements, et lance ses troupes autour du camp pour l'envelopper.

Les Canadiens se défendent avec une incroyable énergie ; ils se montrent dignes de cette poignée de héros leurs pères qui, semblables aux trois cents Spartiates, culbutèrent sept mille Américains, le 26 octobre 1813, sur les bords de la rivière Châteauguay.

Ah ! si un Salaberry était à leur tête !

Mais, ils n'ont point de chef ; ils ne savent à qui obéir ; la confusion se met dans leurs rangs. Leurs faibles barrières sont enfoncées.

Les ennemis se précipitent sur eux, la baïonnette en avant. Ils les cernent ; ils les acculent ; ils frappent impitoyablement ces malheureux, qui, manquant d'armes, pour la plupart, se défendent avec leurs mains, avec leurs pieds, avec leurs dents.

C'est une atroce boucherie !

De sa fenêtre, Léonie voit tout. Elle tremble, elle palpète ; elle sent son cœur défaillir ; elle ne respire plus, et elle ne peut, la pauvre enfant, s'arracher au plus effroyable des spectacles.

C'est que, dans la foule des combattants, elle a distingué le Petit-Aigle qui, brandissant un sabre de cavalerie, enlevé à un officier de police, l'assène, à droite, à gauche, en avant, partout, et, aidé de son père, tient encore bon, alors que tout fuit autour d'eux.

Mais il tombe, accablé par le nombre. Les yeux de Léonie se ferment ; elle chancelle et tâche de se cramponner à l'espagnolette pour ne pas tomber aussi.

—Ma fille ! mon enfant ! au secours ! s'écrie madame de Repentigny, oubliant sa faiblesse, et se jetant à bas du lit pour recevoir Léonie dans ses bras.

Et elle s'affaisse à côté d'elle.

On les relève.

—Ah ! j'ai eu bien peur ! merci, ô mon Dieu ! murmure la tendre mère, en embrassant Léonie, qui

un peu remise de son émotion, s'occupe à border le lit.

Le crépuscule se faisait. Un éclair illumina soudain l'appartement.

—Le feu ! exclama la jeune fille en retournant malgré elle, à la croisée.

Une scène nouvelle l'attendait.

Incendiant le village, les Anglais dansaient et proféraient des hurlements forcenés.

Et, à la lueur des flammes, Léonie vit une troupe de soldats qui se dirigeaient vers leur maison, en chassant à coups de plat de sabre et de crosses de fusil une longue file de prisonniers, parmi lesquels, à son costume pittoresque, quoique noirci par la poudre, maculé de sang et réduit en lambeaux, on remarquait Co-lo-mo-o.

Le jeune homme marchait d'un pas ferme, sa contenance était digne.

En l'apercevant, Léonie, qui l'avait cru mort, ne put retenir un cri de joie.

—Ma fille, lui dit madame de Repentigny en essayant de sourire, je voudrais être seule quelques instants. Va te reposer !

Après un long baiser, Léonie sortit.

—Marthe, dit alors la malade à sa femme de chambre, je sens que je me meurs ; cours chercher M. le curé, mais que l'enfant l'ignore.

Pendant ce temps, un domestique annonçait à mademoiselle de Repentigny qu'un officier anglais désirait l'entretenir dans le parloir.

Elle y descendit.

—Je vous demande mille pardons de vous déranger, mademoiselle, lui dit cet officier ; j'ai appris le triste état de madame votre mère et je voudrais pour tout au monde ne vous causer aucun trouble. Mais les lois de la guerre sont inflexibles. On m'a commandé de renfermer, pour jusqu'à demain, dans votre maison, plusieurs prisonniers, et quoi qu'il m'en coûte, j'obéis à ma consigne. Veuillez être assurée, du reste, qu'on ne fera aucun bruit.

—Je crains, dit Léonie, que nous n'ayons pas de chambres assez vastes.

—Qu'à cela ne tienne, mademoiselle. Il y a près de votre parc une basse-cour dont les murs sont élevés ; c'est assez bon pour des misérables dont le bourreau fera bientôt justice....

Un frisson glacial figea le sang de la jeune fille dans ses veines.

—Disposez-en comme il vous plaira, monsieur, balbutia-t-elle ; mais excusez-moi.... la maladie de ma mère....

Des larmes lui coupèrent la parole.

Elle sortit du parloir. Cependant, au lieu de remonter à sa chambre, elle entra dans une petite serre attenante à la salle à manger, et appela :

—Antoine !

Un jeune homme parut :

—Écoute, lui dit-elle d'une voix brève et palpitante, tu es mon frère de lait ; j'ai confiance en toi. Tu ne me tromperas pas, n'est-il pas vrai, car tu m'aimes ? Un Indien m'a sauvé la vie, dans la catastrophe du *Montréalais*, tu le sais. Cet Indien est prisonnier parmi ceux qu'on nous amène. Il faut le délivrer. Tu le délivreras, n'est-ce pas ?

—Je ferai tout ce que vous voudrez ma chère sœur, mais le moyen ?

—Le moyen ? Il y en a un. On renfermera les captifs dans la basse-cour. Ils n'y sont pas encore. Glisse toi parmi eux. Dis un mot à l'Indien. Passe-lui un couteau. Il fait presque nuit. La chose n'est pas impossible. Tu porteras la clef de la basse-cour au commandant de détachement qui conduit ces pauvres gens. On ne se défera pas de toi. Puis tu offriras du vin aux soldats, et, dans la nuit, quand ils seront ivres, tu ouvriras la porte de la basse-cour, qui donne sur la parc : m'as-tu comprise ?

—Oui, oui, oui, soyez tranquille, votre protégé s'évadera ou je perds mon nom.

—Dépêche-toi, j'attendrai le résultat dans ma chambre.

Antoine partit.

Nous renonçons à peindre l'anxiété dont Léonie fut dévorée pendant les cinq heures qui s'écoulèrent jusqu'à son retour.

—C'est fait, dit-il ; il est échappé.

La jeune fille se prosterna pour rendre grâces à Dieu ; puis, se relevant, elle alla, sur la pointe du pied, souhaiter le bonsoir à sa mère, avant de se coucher.

Un silence sépulcral régnait dans la chambre, faiblement éclairée par une veilleuse.

Léonie crut que Madame de Repentigny dormait.

Elle se pencha sur son lit pour effleurer son front.

Ce front était froid comme un marbre.

—Ah ! je suis maudite ! s'écria la jeune fille en se redressant tout d'un coup, comme si elle eût été mue par un ressort ; je suis maudite ; j'ai un instant oublié ma mère, et ma mère est morte sans me donner sa bénédiction !

Et elle tomba à la renverse.

(A continuer.)

ESQUISES CANADIENNES.

SOUS LES BOIS.

PAR CHARLES AMEAU.

Qui pour Cacouna, qui pour Kamouraska, qui pour Rimouski, qui pour Ristigouche..... le lecteur va croire que je parle sauvage..... tout le monde, c'est-à-dire *tout* Montréal, *tout* Québec et *tout* Ottawa, s'en vont « aux eaux, » comme si les aqueducs étaient rares dans les villes avantagées d'un tarif de taxes.

Chacun son goût. Moi j'aime mieux la nature primitive qui n'est pas à la mode du jour, mais que le caprice des hommes..... et des femmes..... ne pourra jamais démoder. Vous ne comprenez peut-être pas le plaisir que j'éprouve à prendre des quartiers d'été inconnus des touristes, mais fréquentés par de belles rivières, des milliers d'oiseaux chanteurs et perdus au fin fond des forêts séculaires. Que voulez-vous ? le goût n'est point à discuter ; j'aime ce que j'aime, et vous, vous aimez autre chose. Grand bien vous fasse — je vous admire, monsieur Tout-le-Monde.

* * *

« Les bluets sont bleus, les roses sont roses ! » a dit un poète grand amateur de la vérité et de la couleur locale.

Les arbres verts, les ruisseaux si clairs, la molle fougère s'étalent à perte de vue autour de moi, toutes choses que l'on pourrait peindre avec plus d'art que je n'en mets ici à les énumérer.

Je vous écris donc de la campagne, au bord des bois, dans une retraite charmante où les bruits de la ville ne pénètrent jamais et où l'on ne parle en mal du prochain que sur les gazettes dont, en venant ici, j'avais doublé l'intérieur d'un grand panier aux provisions.

Maintenant que la belle saison étale les splendeurs de sa robe et que l'atmosphère tiède des journées d'août nous invite à mettre habit bas, il fait bon aller s'asseoir au pied d'un pin, dans une clairière de la vieille forêt, et de se croire seul au monde, en écoutant le frémissement des cascades, les chants

des oiseaux et les récits qui tombent de la bouche d'un forestier. Une douce quiétude s'empare de l'âme, un sentiment d'indépendance ignoré jusque là se fait jour dans votre rêverie, et, mêlant à toute chose l'oubli des maux passés, vous sentez renaître ce que je ne sais quoi de poétique et de tendre au-delà de toute expression, qui composait la vie intérieure de nos premières années.

Ce n'est pas ailleurs, c'est ici qu'il faut s'arrêter pour reprendre courage, ressaisir le calme de nos esprits et placer une barrière rustique entre la ville et nous. C'est ici que sont la retraite et la nouveauté.

Figurez-vous mon bonheur : pas de visites à faire sous l'ardeur du soleil, pas de poussière à avaler tout le long du jour et surtout pas d'article à écrire !

Si j'écrivais, ce serait pour rimer des phrases mesurées, cadencées, limées, — peut-être une idylle, peut-être une chanson.

L'air est plein d'inspirations qui s'accrocheraient à la première plume venue.

Fort heureusement, je n'ai pas de plume..... mais j'ai un crayon qui vaut bien une plume, sauf le respect que j'ai voué aux compositeurs de l'*Album* de la *Minerve*.

Ce crayon monte en croupe et galoppe toujours avec moi. Voilà comment il n'est point ailleurs que dans ma main et pourquoi je ne puis m'empêcher d'aligner des mots sur du papier.

Il a son histoire, il me rappelle assez de souvenirs pour m'occuper tout un jour et davantage.

Tel que vous ne me voyez pas, lecteurs, je suis en train de décider s'il ne vaudrait pas mieux vous raconter l'histoire de mon crayon pour l'édification des jeunes et l'étonnement des vieux.

Ce serait un chapitre triste. Il y aurait quelques larmes et nombre de soupirs, et le tout finirait par un mariage qui ne serait pas le mien. Veuillez donc permettre, de grâce, que je ne vous raconte rien du

passé dont le souvenir s'est emparé de moi à la vue de mon crayon.

Vous n'êtes pas assez impitoyables pour exiger des révélations qui manquent absolument de gaité. J'aurai la force de garder en portefeuille les vingt-deux colonnes et deux tiers de prose que j'écrirai un jour plus tard pour la postérité.

Non, vous ne saurez pas pourquoi j'ai fui jusque dans ces lieux cachés, pourquoi je veux y rester seul, et à quoi je pense...

Parlons plutôt de ce qui se présente en ce moment sous mes yeux, savoir : mon sac de voyage et mon compagnon de voyage.

* *

Mon sac de voyage n'est point un sac, c'est un panier aux provisions, il loge très bien entre les varangues de mon canot d'écorce et, Dieu merci, nous ne sommes pas dyspeptique.

S'il m'arrive de manquer un coup de fusil, le guide ne manque pas le sien — de cette manière, le gibier qui nous visite nous trouve toujours à domicile et n'y laisse jamais sa carte.

Mon guide n'est point un vulgaire *engagé*, c'est un ami, un garçon qui passe sa vie dans les bois si vous voulez, mais spirituel, habile, brave en fou, assez instruit et comme feu Molière, observateur. Personne ne voit mieux les travers du peuple civilisé ; personne ne s'en moque à meilleur titre. Avec cela, heureux comme un roi de l'ancien temps, ayant une pente à la poésie, la poésie des voyageurs, la joyeuse, la mélancolique, la bonne, la vraie. Si vous l'entendiez chanter en maniant son aviron :

Dans la forêt et sur la cage,
Nous étions trente voyageurs !

ou bien encore :

Dans les prisons de Nantes
Y a-t-un prisonnier !

vous « donneriez Sorel, Machiche et St. Denis » pour vivre à ses côtés !

Par la tradition, il descend en ligne droite de cette vaillante et noble race de voyageurs canadiens, dont Fenimore Cooper nous a si adroitement esca-moté le type en littérature. Il se nomme Gonzagues.

La première fois que nous nous sommes rencontrés, je ne l'ai pas pris pour un homme, il me semble qu'il participait de la nature des êtres fantastiques — bien des gens le croyaient aussi.

C'était, il y a eu six ans au mois de juin, sur le bord de la rivière Vermillon. La bande des floteurs de bois était arrêtée dans un endroit périlleux, leur chef ne savait plus à quel saint se vouer pour passer outre avec les honneurs de la lutte.

Expliquons-nous :

Quinze, vingt, trente hommes sont établis en automne aux abords d'une rivière ou d'un d'eau quelconque.

Pendant l'hiver ils abattent des arbres, les coupent en billots et les charroient sur la rive.

Il n'est pas rare que cette rive soit un escarpement, une falaise, enfin quelque endroit moins praticable que le carré Viger ou les calembourgs de Charles Ouimet.

Le printemps venu, l'on ferme le chantier et les hommes destinés à l'opération difficile du flottage descendent les rivières en chassant devant eux les pièces de bois échouées au rivage, accrochées sur les pointes de rochers ou empilées par le mouvement des eaux à la tête des cascades et des rapides.

C'est une rude corvée dans laquelle il est bon d'apporter un poignet solide, un coup d'œil prompt et sûr, de grandes qualités de nageur, de rameur et d'équilibriste et pardessus tout, une conscience en paix avec Dieu, car là mort se dresse à chaque pas de ces vigoureux exercices.

* *

Ce printemps-là, une escouade de floteurs arrivait par la rivière Vermillon en face de l'obstacle que je vais vous décrire : près de quatre cents billots déposés sur la croupe d'une rive très escarpée s'étaient mis en mouvement lorsque le soleil avait fondu la neige au flanc de la falaise. D'après le calcul des bucherons, cela devait arriver et précipiter les billots tous ensemble dans la rivière, en simplifiant les travaux du flottage.

Le plan était trop beau pour réussir. Il se présenta une barrière naturelle. Deux souches placées à mi-côte et que la neige avait rendues imperceptibles pendant l'hiver, reçurent les premiers billots échappés du sommet, les arrêtaient, et bientôt l'énorme charge se trouva à peser tout entière sur ces deux piliers.

En dessous, une vingtaine de pieds restaient libres entre le niveau de la rivière et la masse de billots accrochés.

Au dessus, il y avait accès pour les travailleurs — mais repêcher quatre cents billots, les tirer à la côte et les faire rouler plus loin vers la rivière, cela coûte beaucoup d'argent. Comment s'y prendre ?

Sur ces entrefaites, arriva Gonzagues.

Buchers, chasseurs, voyageurs, guides de cages, etc., saluez, c'est votre maître à tous.

— Voyons donc, dit-il, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de passer ici comme des messieurs ?

Et sans perdre plus de temps, il prit une hache et monta la côte, droit sous l'amas de billots.

Cette manière de monter à l'assaut était tout-à-fait dans le caractère de Gonzagues. On le connaissait et personne n'aurait osé l'interroger sur ses intentions, avant qu'il en eût parlé lui-même.

Chacun se rappelait que l'année précédente il était monté sans souffler mot, sur une *jam* ou empilement de pièces de bois formée à la tête d'une cascade dangereuse et que là, tout seul, un pic à la main, il était parvenu à décoller la *clef* ou pièce principale qui retenait l'avalanche de billots au dessus du gouffre. Au moment où tout cela s'ébranlait pour bondir en avant, Gonzagues s'était précipité de côté dans un endroit de la chute un peu moins roide, vers lequel les billots ne pouvaient se diriger, et ses hommes l'avaient perdu de vue dans les bouillons blancs de la rivière.

Pendant ce temps, les billots avaient également sauté la chute et se dandinaient au bas sur ces mêmes bouillons blancs.

Les hommes partis à la recherche du corps de Gonzagues furent stupéfaits en l'apercevant qui se chauffait au soleil sur un petit rocher à fleur d'eau, d'où il leur fit signe d'aller le chercher.

Sur le reproche de témérité qu'on lui adressa quelques minutes après, il répondit, en bourrant sa pipe et hochant les épaules :

—Bah ! est-ce que vous croyez qu'il y a assez d'eau dans le Saint-Maurice pour me noyer !...

* * *

Je viens de dire qu'il venait de monter la côte, droit sous l'amas de billots.

Nous étions à le regarder, immobiles dans nos grandes berges de *drave* (*drave*, ou *drive*, ; en français : flottage des bois) ne nous rendant pas compte de son idée.

Tout-à-coup chacun poussa un cri d'angoisse en mêlant le nom du téméraire. Gonzagues entama à tour de bras l'une des deux souches. Sa hache s'abattait, rapide et ferme, sur les attaches du barrage, les grosses racines de la souche.

Mais les cris, les supplications s'élevèrent avec une telle énergie qu'il s'arrêta.

—Qu'est-ce qu'il vous faut ? dit-il.

—Il faut que tu descendes, lui criâmes-nous, ne vois-tu pas que tu vas attirer sur toi les billots suspendus sur ta tête, c'est la mort inévitable !

—Rangez vos berges, et ne craignez rien pour moi, mais rangez-vous, sinon vous serez écrasés comme des mouches.

Ce fut tout son raisonnement. Je ne réussirai jamais à décrire ce qui se passa ensuite. Nous étions

spectateur d'un drame dont le dénouement paraissait fatal ; chaque coup de hache avait un écho dans nos poitrines, chaque seconde amenait une nouvelle épouvante. Un condamné sur l'échafaud n'est pas plus près du sacrifice que ne l'était Gonzagues. Cris, menaces, supplications, il n'écoutait rien et buchait toujours. La rivière, très-profonde en cet endroit, coulait sous lui à vingt pieds, presque à pic. Il avait devant lui et bien haut par dessus les épaules, la pile de billots retenue par l'obstacle qu'il brisait.

Soudain, il s'arrêta brusquement. La souche avait craqué.

L'on aurait entendu voler une abeille. Les respirations des hommes qui étaient là se pouvaient compter.

Gonzagues, l'œil au guet, avait encore la main sur la hache, il attendait.

Comme la débâcle ne se faisait pas, il se remit à pratiquer des entailles.

Au bout d'une minute, la masse écrasa les derniers liens, mais avant de se ruer au bas de la pente, elle chancela pendant trois secondes et l'intrépide bûcheur en profita pour plonger comme une anguille dans le courant placé sous lui. Il avait à peine atteint le fond, que la rivière était couverte de billots flottants pêle-mêle, —les uns qui avaient piqué une pointe en bas revenaient à la surface et dansaient comme des marionnettes avant de se coucher mollement sur la lame ; les autres, entraînés par l'élan formidable qu'ils avaient reçu, se pourchassaient au loin et heurtaient les premiers ; c'était une scène d'éléments déchaînés dont de tableau pourrait se faire sur la toile, mais difficile à traiter la plume à la main.

Lorsque nos yeux découvrirent l'auteur de cet exploit, il se tenait de bout sur l'un des billots les plus éloignés et reprenait haleine. Sa course entre deux eaux, en ligne droite vers la rive opposée, l'avait mis hors de danger, car en somme la charge des pièces de bois s'était plutôt abattue près du rivage, et la résistance de l'eau avait contribué à l'amortir considérablement.

Parvenu à terre, Gonzagues reçut nos éloges avec un grand sang-froid. Quand nous lui dîmes que sans son courage il aurait fallu renoncer à flotter ces quatre cents billots, il répondit simplement : « Vous auriez bien pu faire éclater l'une des souches avec de la poudre, sans y mettre tant de cérémonies ! »

Personne n'avait songé à cela !

LE BUISSON.

PAR A. N. MONTPETIT.

Une longue pointe s'avance dans le fleuve St. Laurent, entre les paroisses de St. Timothée et de St. Clément de Beauharnois, c'est la *Pointe-du-Buisson*. Egalement resserré du côté des Cèdres, par la *Pointe-à-Coulonges*, le fleuve ne mesure, ici, qu'un mille de largeur. Il faudra se rendre ensuite à Québec pour retrouver ses rives aussi rapprochées.

Il y a quelque dix ans, le Buisson était à la fois trois choses, savoir : une *forêt*, une *pointe* et un *rapide*. En hiver, les *pauvres gens* marandaient la ramée dans le *Buisson*, c'est-à-dire dans la *forêt*, les heureux, dans les jours d'*été*, allaient faire des piques-niques au *Buisson*, c'est-à-dire sur la *pointe*, et les pêcheurs approvisionnaient le marché de Montréal d'éturgeons, de dorés, d'achigans, de barbues, etc., etc., pris au *Buisson*, c'est-à-dire dans le *rapide* de ce nom.

La *forêt*, comprise entre le canal de Beauharnois et le fleuve, couvrait une superficie irrégulière d'environ cent cinquante acres. Comme elle appartenait au *seigneur*, l'hon. Edouard Ellice, les habitants des environs la désignaient indistinctement par les noms du *domaine* ou du *Buisson*. Le chemin du Roi la traversait de part en part, en droite ligne, de manière à isoler la pointe proprement dite de la partie intérieure. L'érable, le plane, le merisier, le hêtre, le chêne largement espacés, formaient le dôme de la forêt, tandis qu'audessous se groupaient en taillis, en fourrés épais, les vignes, les cerisiers, les poiriers, les noisetiers, les mûriers et les framboisiers sauvages, table toujours servie où les oiseaux de passage, les musiciens du bon Dieu, faisaient les plus gais repas.

Maintenant, le couvert est enlevé, la charrue creuse le sol qui portait les chênes, l'homme ramasse son pain sous la table du festin des tourtes, des piverts, des étourneaux, des récollets qui n'y apparaissent plus qu'en passant. Seule, la *Pointe* a gardé quelques-uns de ses grands arbres, mais la hache ou la serpe ont abattu leurs basses branches et ravagé les buissons embaumés qu'ils couvraient de leur ombre. Plus de ronces, d'orties, de fougères, plus

d'herbes folles semées de pâquerettes, qui, à l'heure de la rosée collaient leurs fleurs ou leur pollen à vos habits : ce petit étang bordé de glaïeuls, où est-il ? la vieille haie tombante, affaissée, sous laquelle le cresson sauvage se nourrissait d'humus, je la cherche en vain : les souches pourries où le chasseur ramassait l'amadou, arrachées, enlevées : ces deux petits tertres qui couvraient les restes de deux guerriers indiens ?... nivelés. Il y avait ici un ravin au fonds duquel coulait un ruisseau, et j'y trouve une allée ombreuse. Ces sentiers, ces terrasses, ces formes régulières prêtées aux halliers, ces berceaux de verdure préparés à la main je ne les reconnais pas. Le beau *Buisson* d'autrefois, défiguré par l'art, a fait place à un petit parc anglais. L'oiseau même, l'oiseau familier de ces lieux prend l'éveil au moindre bruit ; lorsqu'il va becqueter les fruits murs dont les grappes pendent au-dessus de son nid ; il s'inquiète, il se croit un voleur, il ne se trouve plus chez lui.

* * *

Là n'est pas le Buisson du touriste, du rêveur, de l'homme qui cherche des émotions dans le spectacle d'une nature pleine de force et de grandeur. Laissons aux amoureux l'ombre des bosquets d'où ils défilent le regard vigilant des mères, avançons quelque peu. L'air devient plus vif, la voix du fleuve s'élève bourdonnant et remplit toute l'atmosphère ; il faut parler à toute force pour se faire entendre. Soudain, le rideau de verdure s'efface, une vaste prairie étend son tapis de gazon sous vos pas, l'horizon s'ouvre comme par enchantement pour offrir à vos regards une perspective immense. En face, la côte des Cèdres, en amont, le clocher de l'église de St. Timothée, qui domine la *Chute aux Bouleaux*, phare au-dessus de l'écueil ; en aval, les clochers de St. Clément, la *butte des Sœurs*, à Châteauguay, le lac St. Louis, les *Cascades* qui font au lac une bordure d'argent, l'île *Perrot*, l'île *aux Chevaux*, et l'île *Ronde* si rapprochée qu'on la dirait sous la main. De haut en bas l'œil mesure à peu près sept

lieues du cours du fleuve. On le voit surgir bondissant, couvert d'écume à travers les flots de St. Timothée qui le gênent dans sa course précipitée. Un de ses bonds creuse un abîme, la *Chute aux Bouleaux*. Sur son passage, les deux rives sont rongées à pic jusqu'aux rochers qui leur servent d'assise. Il accourt rugissant, il vient droit sur vous. Depuis St. Timothée, la Pointe du Buisson est le premier obstacle qu'il rencontre. Si vous ne saviez que pendant des siècles il a tenté vainement l'assaut de la falaise d'où vous le contemplez, d'une hauteur de près de cinquante pieds, vous frémiriez involontairement en le voyant s'avancer si terrible, si menaçant. Mais il passe ! penchez-vous du haut de la rive escarpée pour le mieux voir. Regardez à vos pieds ces vagues longues, d'un noir sombre, à peine frangées d'une légère écume, semblables à un troupeau de cavales noires qui bondissent sous le frein, c'est lui, c'est le grand fleuve dompté. S'il bouillonne encore par endroits c'est qu'il rencontre quelque gros cailloux qu'il mord en passant.

Une chaussée naturelle de granit se projette très avant dans le fleuve au-dessus de la Pointe; en y tombant d'une hauteur de plusieurs pieds les vagues se brisent avec fracas et perdent leur premier élan. Au-delà de cette chaussée, le fleuve garde sa rapidité première. C'est par là qu'il court vers les *Cascades*, dernier bond par lequel il se précipite dans le lac St. Louis.

* *

La *Pointe-du-Buisson* a la forme d'une corne d'abondance tournée vers le sud : les bosquets que j'ai décrits pourraient représenter les fruits et les fleurs qui s'en échappent. Surface plane, interrompue seulement çà et là par des chênes séculaires, des ormes tombant en parasols, des noyers et des hêtres de haute futaie, elle occupe une superficie d'environ sept ou huit arpents : côtes escarpées vers l'ouest, pentes adoucies vers l'est ; tout autour, au bas, et incessamment roulés ou baignés par les ondes, des cailloux de toute grosseur. Jusqu'à dix arpents au large par un beau soleil, le lit du fleuve, au pied des rapides ne cache rien à l'œil exercé du pêcheur. C'est ainsi qu'il pourra vous dire, presque sans jamais se tromper, si la pêche du soir sera bonne, médiocre ou nulle.

* *

Le *Buisson* est avant tout un endroit de pêche extraordinaire, et c'est particulièrement à ce titre que je tiens à en parler. Mes amis de Québec m'ont tant et si souvent leurré par des projets de pêches

miraculeuses, qu'une fois pour toutes, je veux leur indiquer un lieu où il y a du poisson et où l'on en pêche à grand vouloir, non par tel temps, telle date, telle marée, tel je ne sais quoi encore, mais en tout temps, depuis les *glaces parties* jusqu'aux fortes gelées, d'automne.

* *

Chasseur,
Pêcheur,
Amateur,
Grand menteur :

—Combien de *bars* avez-vous pris à St. Thomas ?

—“ J'en ai pris trente-et-un et Ménéippe L... en a pris vingt-deux.”

La question venait de moi, la réponse de M. V... père, l'ami de pipe de Ménéippe dont il n'est séparé que par *la rue*.

Nous étions au mois d'août 1869.

—C'est une belle pêche M. V... et je vous avoue que j'aimerais bien en voir une pareille de plus près.

—Il ne tient qu'à vous, *Mon petit*, j'y retourne lundi prochain ; si vous voulez venir avec moi, vous verrez que nous en prendrons davantage, car les grandes mers commencent lundi et c'est dans les grandes mers que se font les meilleures pêches. C'est le temps des *sileux*, vous savez ce que c'est que les *sileux* ?

—Pardon monsieur, j'ignore même ce que c'est qu'un *bar*.

—Oh ! oh ! eh bien, les *sileux* sont des bars de trente pouces, de trois pieds de longueur, qui vous avalent l'hameçon comme une pilule, puis se sentant piqués, qui vous promènent la ligne à cinquante pieds en remontant le courant avec une rapidité telle, que la mer siffle en se déchirant sous la ligne, de là le nom de *sileux* ou de *siffieux* qu'on leur donne. Il n'y a rien de tel, *Mon petit*, que la pêche à la batture de St. Thomas.

M. V... parlait avec enthousiasme ; le *bar* le grisait visiblement, il me gagna.

Le lundi suivant, j'étais à St. Thomas et le mercredi soir, de retour à Québec avec mon aimable compagnon, j'arrivais au cercle.

J'y avais à peine mis le pied que mes amis me viennent serrer la main en me félicitant.

—Tu as pris trente-cinq bars ? me dit Jules.

—Vous avez pris quatre-vingt-huit bars, M. V... et toi ? reprit *Ben*.

On se moquait de moi ; je le croyais, vous le croyez vous-même.

Eh bien, non.

M. V... avait télégraphié de St. Thomas :

—J'ai pris cinquante-trois bars et Montpetit trente-cinq.

Et la vérité ?

La vérité, c'est que j'en avais pris cinq et lui, huit.....

* *

Cependant je ne me le tins pas pour dit ; je savais, de source certaine, que parfois il se fait de très bonnes pêches à St. Thomas. M. V... du reste est si bon causeur, si bon compagnon que je considérais comme bien employés les deux jours de mes vacances que j'avais passés avec lui.

Je fus repris au piège l'année suivante. Je me rends de rechef à St. Thomas, avec MM. Le Moine, Jodoin et Prévost. Nous y passons deux jours, nous essayons deux tempêtes et nous capturons.... quoi ?

Deux anguilles, à quatre.

* *

Mais cette fois, la tempête a rompu les filets, il ne faut pas en tenir compte. Non plus en ai-je tenu compte, puisque l'année dernière, vers la même date, je me rembarquais, à St. Michel de Bellechasse, à bord de la chaloupe du père Dugal, avec deux amis, M. Suzor, avocat, et M. Tremblay, notaire.

Qu'avons-nous pris cette fois ?

Moi, une anguille et un bar.

Suzor,.....un verre de brandy, pour les coliques....

Tremblay faillit prendre.....le père Dugal au collet.

Et voilà, oui voilà comment on parle tant et si haut des pêches au bar de St. Thomas.

* *

La carpe fait son apparition, la première, autour des grèves du Buisson, à peu près quinze jours ou trois semaines après la débâcle. Elle arrive d'abord, par troupes, précédées de rares éclaireurs, mais bientôt une procession régulière et continue s'établit tout le long des rives, sur une largeur de dix, de quinze et parfois de vingt pieds. Le lit du fleuve en est tout grouillant.

Lorsqu'un rayon de soleil passe sur ces bataillons serrés, aux écailles brillantes, on dirait que les vagues sombres roulent sur un fonds d'or. Avec la carpe se mêlent des meuniers qui vont frayer aux abords des moulins et quelques dorés, élégants chevaliers revêtus d'armures d'argent.

Cependant le pêcheur dédaigne ce menu fretin. S'il plonge parfois sa gaffe dans les rangs des voyageurs effarés c'est pour en retirer une barbe ou quelque

grosse carpe de France, dont il veut mesurer la grosseur de plus près. Il fera l'honneur à la barbe ou à la barbe blessée à mort pourrira sur les grèves.

* *

Sur la batture, qui se projette en forme de chaussée, coupant presque transversalement le cours du fleuve, l'eau semble une couche de cristal : elle coule pourtant rapide et cependant on la croirait immobile tant la surface en est unie ; elle reflète les rayons du soleil comme une lame polie, sa transparence est telle que l'œil y distingue toutes les formes du rocher aussi bien que ses couleurs brune, jaune ou rouge. Mais soudain ce cristal se brise sur la batture qui le coupe à net comme avec un couteau. Ici, le fleuve ressemble à deux tronçons d'un gigantesque serpent dont l'un reste immobile tandis que l'autre s'agite dans les convulsions de l'agonie.—Une frange d'argent borde la chaussée dans toute sa longueur : au bas, les vagues brisées, se creusent en entonnoirs ou se forment en rosaces vertes qu'une main invisible effeuille à mesure qu'elles apparaissent : des vagues montonnantes semblent guetter et engloutir tous ces débris au passage. Lorsque le vent passe sur ces vagues il leur met une crinière poudreuse qui les fait ressembler à des monstres marins. Et toutes ces vagues, et tous ces entonnoirs, et ces rosaces ont chacun leur voix, leur bourdonnement, leur cri, qui portent au loin le bruit d'un concert assourdissant. Qu'un rayon de soleil tombe sur ces masses tournoyantes, que la poussière des vagues irrise et vous aurez sous les yeux l'un des plus beaux spectacles qu'il nous soit donné de contempler.

Tout auprès du rivage, au bas de la chaussée et creusé dans le roc s'ouvre un bassin bien ombragé, long d'environ quinze pieds et large de douze,—c'est le parc. Il forme comme un marche-pied à mi-hauteur de la batture. Le fleuve y tombe sans fracas et s'y calme. Une crevasse du rocher reçoit le trop plein de ses eaux et le porte au bas de la batture. Le rocher uni s'étend en plateforme tout le long de la crevasse. C'est là que le pêcheur vient de quart d'heure en quart d'heure saisir une proie facile et toujours abondante.

Dans sa longue et fatigante ascension des rapides, le poisson cherche naturellement les endroits où le courant offre le moins de résistance. Il se détourne des eaux violentes du large pour se rapprocher du rivage dans les ondes brisées par la batture où l'attendent d'implacables et souvent de nombreux ennemis. Car les habitants des rangs, surtout les

écossais qui n'ont guère dans l'année que cette occasion de goûter du poisson frais accourent à la curée par dizaines, montés sur autant de lourds chariots chargés de quarts et de barils vides. Or, vous pouvez m'en croire, quarts et barils sont bientôt remplis de carpes, meuniers, etc....

Les premiers arrivés se rendent amont la batture, abattent quatre ou cinq gros arbres dont ils livrent les troncs au fil de l'eau et viennent les arrêter en travers au dessus du bassin et de la crevasse que j'ai décrits. De forts étais fixés dans les fentes des rochers ou sous de gros cailloux les maintiennent contre le courant. On y ajoute des faisceaux de branchages retenus par de lourdes pierres et cette digue improvisée qui coûte à peine trois heures de travail durera tout l'été.

Dès qu'elle atteint le bas des rapides, qu'elle a reçu quatre ou cinq douches audessous de la chute, la carpe se détourne et gagne vers le rivage. Trouvant le goulot de la crevasse, d'un accès relativement facile, elle s'y aventure, s'y glisse et tombe dans le bassin dont elle a promptement fait le tour sans trouver d'issue. Elle va retourner en toute hâte en arrière mais déjà, il est trop tard. Mille carpes, meuniers, carpons, achigans, barbues, dorés, ses compagnons de route l'ont suivie et lui barrent le passage. Le poisson s'entasse, s'entasse, au point qu'on le voit rouler sur l'onde. Une demi-heure a suffi pour en combler le bassin.

C'est le moment de la surprise.

Le signal est donné sur la côte ; deux hommes, l'un armé d'une puise qui ferme presque hermétiquement le goulot, l'autre d'une forte gaule en partie garnie de ses branches se précipitent vers la batture. En un clin d'œil, la puise est plongée dans l'eau et la gaule se promène rudement dans le bassin.

« A moi ! à moi ! » ! crie celui qui tient la puise.

L'homme à la gaule dépose son arme et va donner de l'aide à son compagnon qui n'en peut mais.

D'un seul coup de puise, soixante, quatre-vingts, cent beaux poissons sont retirés. On ne prend que le temps de les jeter sur le rocher et la puise replonge aussitôt. Le même manège se répète par trois fois—avant que le bassin soit épuisé.

Nos deux hommes en ont pour deux heures à dépêcher et saler le poisson qu'ils ont pris en moins de cinq minutes ; mais pendant qu'ils sont occupés à cette tâche, d'autres les ont remplacés, et incessamment, du matin au soir, le bassin se remplit et se vide ainsi. Cette pêche dure au delà d'un mois,— jugez par là du nombre des victimes !

* *

J'avoue que c'est là une tuerie plutôt qu'une

pêche, qu'on y trouve plus de profit que de plaisir, mais tout le monde ne voit pas du même œil. Croyez bien que les gens pauvres ne demandent pas mieux que de recueillir cette manne providentielle à pleines mains. Dans une pêche heureuse, nous ne cherchons qu'une satisfaction de vanité, d'amour propre, d'autres y trouvent la vie d'une famille qui a faim. Il faut en tenir compte.

* *

Mais nous sommes au temps des vacances. Cinq ou six voitures bien remplies de bonnes mamans, de jolies jeunes filles, de deux ou trois écoliers de quinze à dix-huit ans, de deux commis-marchands, d'un étudiant en droit, d'un étudiant en médecine, d'un avocat en *far niente*, comme il n'en manque guère, ont quitté la ville de Beauharnois, dès huit heures du matin, se rendant en pique-nique au Buisson. Les papas ont promis d'aller les rejoindre à la tombée du jour et ils vont tenir parole.

Il fait un des plus beaux soleils de la fin de Juillet ; brises, oiseaux, arbres, fleurs se croient de la partie. A qui d'eux, apporterait ses parfums les plus suaves, ses chants les plus gais, ses murmures les plus doux, ses ombres les plus fraîches. La troupe joyeuse fait le tour de la pointe en commençant par le *parc*. Comme on est au mercredi, les réservoirs sont remplis d'éturgeons, d'escargots, (*mâillés*) qui demain seront portés au marché de Montréal.

Ces réservoirs, au nombre de six ou sept émarquent de la rive dans le courant du fleuve. Un demi cercle de cailloux roulants presque à fleur d'eau les protège contre le courant toujours rapide. On s'étonne qu'une barrière aussi fragile puisse servir de prison à ces éturgeons énormes, long quelquefois de plus de six pieds et pesant près de cent livres. Presque tous ont le nez tourné vers le courant qui se glisse à travers les cailloux disjoints. A les voir ainsi rangés sur une même ligne, ayant chacun une large blessure au dos, on dirait des malades dans les lits d'un hôpital.

Déjà, trois des plus jeunes excursionnistes ont découvert un petit chaland caché sous une touffe de coudriers, au fond de la première anse, sous le Buisson et les voilà qui filent au large. Ils s'en vont à la pêche à l'achigan ou au mulet. Pour peu qu'ils connaissent les bons endroits ils sont bien sûrs de ne pas revenir les mains vides.

D'autres, deux par deux, cherchent de frais ombrages, quelques-uns se mettent en quête de fruits sauvages, l'avocat reste seul au milieu des mamans qui préparent le goûter ; il se promet bien toutefois d'aller bientôt rejoindre une jeune beauté solitaire qui.

feuill
au m
l'Ouv
En
amus
d'elle
Cori
cousi
fants
veni
fram
la bo
que
pas l
gron
gran
par d
U
Poin
—
A
rivag
U
vanc
deux
du r
quel
sa p
pied
poin
Cep
Aur
sene
E
Bui
V
l'en
viol
s'en
T
se p
geon
vig
sur
deu
rèsc
san
I
peu
mie
d'u

feuillette l'*Album de la Minerve*. Elle tient à lire au milieu des bois le charmant récit "*Une Chasse à l'Ours*," de Charles Aneau.

En somme, tout le jour, les enfants se sont fort amusés et les mères ont été trop négligées : l'une d'elles a pris le rhume, à force d'appeler sa petite Corine, espiègle de quinze ans qui a provoqué son cousin Alphonse D à la course. Les deux enfants sont disparus, au détour d'un sentier, pour revenir un quart d'heure après, les mains pleines de framboises qu'ils ont jetées dans le tablier tendu de la bonne mère. Comme elle est aussi gourmande que bonne et qu'après tout les framboises ne sont pas le fruit défendu, elle n'a pas le courage de les gronder. Pendant qu'elle savoure les petits fruits granuleux, Corine joue de l'œil avec son cousin par dessus la haie de la tendresse maternelle.

Un cri retentit soudain, à l'extrémité de la Pointe.

—Un éturgeon ! Farliche (1) a vu un éturgeon !

A cette voix, tout le monde accourt vers le rivage.

Un homme en chemise, tête et jambes nues s'avance dans le courant qu'il refoule, tenant de ses deux mains une longue et lourde gaffe et plongeant du regard dans les vagues sombres. Son œil erre quelques instants, comme s'il tâtonnait pour trouver sa proie, mais bientôt il se fixe. Alors, il assure son pied, se raffermir sur ses jarrets et l'œil toujours pointé il allonge sa terrible gaffe au dessus des flots. Cependant, il hésite encore... Aurait-il fait erreur ? Aurait-il pris un mirage ou l'ombre vacillante du senellier qui surplombe pour un éturgeon ?

Est-ce à croire ? Farliche, le meilleur pêcheur du Buisson ! oh non, c'est impossible !

Voyez donc plutôt. La gaffe déchire la vague qui l'entraîne à dix pieds plus bas, le pêcheur d'un coup violent la ramène à lui, mais elle résiste... Une lutte s'engage...

Tiens bon Farliche ! crie un autre pêcheur qui se précipite au bas de la côte. Il n'est pas d'éturgeons qui puissent résister à ces quatre bras vigoureux. En moins d'une minute l'animal épuisé surgit au dessus de l'eau rougie de son sang. Les deux pêcheurs haletants le repoussent dans un des réservoirs et reviennent s'étendre sous leur abri, sans mot dire comme si rien n'eût été.

La gaffe est un instrument de pêche dont on fait peu d'usage ailleurs qu'au Buisson. On connaît mieux le dard, le harpon, le *nigog*. Elle se compose d'une tige de fer rond d'un demi pouce, mesurant à

peu près quatre pieds de longueur, recourbée en forme d'anse à son extrémité, se repliant sur elle-même, à une longueur de douze pouces pour se terminer par une pointe finement aiguisée, et d'une perche de noyer dur (ichory) ou d'orme, longue de quatorze à seize pieds à laquelle s'adapte la tige par un accroc dans le fer et une rainure dans le bois. Une étroite écorce d'orme enroulée consolide les deux parties de l'instrument.

* *

Au pied du Buisson s'élève une seconde batture formée de cailloux roulants. C'est là, que durant le jour, l'éturgeon et l'escargot, sortant des eaux profondes de l'anse viennent flairer les rapides avant de s'y aventurer. Du haut de la côte, le pêcheur suit leurs mouvements. Dès qu'un imprudent se détache de la troupe noire, insouciant et paresseuse pour se rapprocher du rivage, vite il saisit sa gaffe et la fait passer dans ses réservoirs.

Les bonnes journées sont de trente, quarante éturgeons et maillés ainsi capturés.

* *

Beau chasseur de lièvre,
Toi qui coures si bien,
Courre après ton lièvre
Et tu l'attrapperas ;
La belle en vous aimant,
Ah perdrai-je mes peines
La belle en vous aimant,
Ah perdrai-je mon temps ?

* *

Pas celle-là, crie une voix, du milieu du cercle tournoyant qui va danser des danses rondes.

Bonhomme, bonhomme !

Que sais-tu donc faire ?

Sais-tu bien jouer de la bistenflute ?

De la bist.....

Une autre ! une autre ! reprennent quelques voix.

A qui m'marierons-nous ? (bis)

Lors, la ronde s'élançait, rapide, joyeuse, chantante, délirante, entraînée et criant à tue-tête :

Oui ! oui ! celle-là !

Et pourquoi celle-là plutôt que les autres ?

Parce qu'on peut y faire choix de celui ou de celle qu'on aime, et qu'au bout du ruban bleu ou rose, par lequel on s'enlace, quatre lèvres se rencontrent dans un doux baiser.

Voulez-vous en savoir davantage ? adressez-vous à d'autres. Je n'ai déjà plus l'âge d'en parler avec ferveur et je suis encore trop jeune pour révéler....

(1) C'est le nom d'un pêcheur.

ou plutôt, pour ne pas laisser faire aux autres ce qu'on m'a laissé faire, sans rien dire.

C'est si bon d'être jeune. Allez-y gaîment, enfants !

LA RONDE.

Les papas sont venus comme ils l'avaient promis, à la tombée du jour. Sur la pointe, brille un feu de bois sec, autour duquel se tiennent debout, deux ou trois pêcheurs, l'un d'eux aiguise sa gaffe avec un caillou, un autre prépare un flambeau de lattes de cèdres.

Il est déjà neuf heures : la première *Ronde* va commencer.

Au Buisson, les amateurs attendent l'heure de la *Ronde*, avec la même impatience que dans les villes, on attend l'heure du spectacle. Lorsque j'étais enfant, je comptais comme une grande faveur qu'on me permit d'y assister.

Le flambeau de cèdre, long de sept à huit pieds, s'allume en pétillant. Jeunes filles et jeunes garçons accourent comme des papillons autour de cette lumière. Le porteur du flambeau descend la côte, vers la batture d'en bas.—deux autres pêcheurs le suivent, l'un armé d'une gaffe—premier rôle de la soirée, l'autre, rôle muet, doit décrocher le poisson gaffé et le porter dans les réservoirs.

Déjà le flambeau s'agite au-dessus des vagues sombres : à dix ou quinze pieds au-dessous, le *gaffeur* s'avance dans le courant. Cet homme est fier de son habileté, il a son orgueil, son ambition, sa renommée à maintenir. Croyez que le cœur lui bat, comme l'acteur arrivant sur la scène, comme l'orateur montant à la tribune. Toute son âme a passé dans son regard qui scrute avidement le lit du fleuve. On le prendrait pour un mineur cherchant un trésor. Il ne sent plus le heurt des rudes cailloux contre ses pieds. Insoucieux du courant qui terrasserait tout autre homme, il n'a pas l'air de faire d'efforts pour rester ferme sur ses jarrets, on le croirait plutôt fixé dans les vagues. Mais le voilà qui se cambre, qui roidit ses bras ; il plonge sa gaffe dans l'onde, puis faisant un pas ou deux en arrière, il amène à ses pieds sa proie pantelante.

La *Ronde* consiste à faire ainsi le tour de la Pointe entre les deux battures. Les bonnes rondes rapportent de vingt-cinq à quarante éturgeons et escargots ; on ne compte ni les barbués, ni les carpes que l'on accroche en passant. Il se fait trois rondes dans la nuit, la première à neuf heures, la seconde, à minuit et la troisième, vers quatre heures du matin.

Les spectateurs marchent sur un moelleux gazon,

suivant le spectacle du haut de la côte escarpée.— Quel théâtre eût jamais de pareilles loges ! Sous les pieds, un immense tapis de verdure, pour draperies, le feuillage touffu des chênes et des ormes, à travers lequel ruisselle la lumière du flambeau. Pas un seul mouvement des acteurs ne peut vous échapper.

C'est la lumière du flambeau qui taille la scène dans l'espace ; elle s'agrandit ou se rétrécit suivant que cette lumière est plus forte ou plus faible. Au fond, dans les coulisses, vous voyez passer, rapides, tournoyantes, des formes blanches ou noires, des vagues qui vont, qui vont sans cesse, danse macabre qui rappelle le sabbat, ou une sombre procession d'âmes de la *Divine Comédie*.

Pour orchestre, le roulement des vagues, le vent qui souffle dans la tête des arbres et le cri du hibou ébloui par la lumière.

On ne revient jamais de là qu'avec de bonnes pensées. C'est la recette du Bon Dieu, le Maître et le décorateur de ce beau théâtre. Car les bonnes pensées des hommes sont les fleurs des parterres du Ciel. Les anges les cultivent et Dieu lui-même daigne les cueillir.

* *

Dans ces mêmes eaux, au bas de la grande batture d'en haut, et sous la batture d'en bas, fourmillent le doré, l'achigan, le brochet. En moins de deux heures, un pêcheur expérimenté, avec une ligne appâté d'un gougeon ou d'une grenouille y capturera de quinze à vingt pièces de forte taille.

Entre le Buisson et les Cascades s'ouvre une grande anse où sont les plus beaux endroits de pêche que l'on puisse désirer. Toutefois, pour y réussir, il faut bien connaître les remous, les battures, les gros cailloux qui jonchent le lit du fleuve et surtout les mœurs du poisson. Il faut également avoir des amarrages sûres, en eau profonde, ou bien se placer des bouées, ce qui vaut mieux encore.

On sait que chaque poisson a ses habitudes, ses mœurs si vous voulez, que le brochet, par exemple toujours armé *jusqu'aux dents* erre ça et là comme un bandit. Il n'a nul souci d'abri ni de demeure, il guette sa proie, poisson blanc, mullet, carpe, gougeon, près d'un remous, au pied d'un rapide ; quelquefois il la poursuit en eau morte et jusque dans l'eau trouble des marais. Là si le gougeon lui échappe, il ne manquera pas de faire abondante ripaille de grenouilles. Après un copieux repas, il s'endort souvent le ventre au soleil et alors on le tue à coups de fusil.

L'achigan, au contraire, élit domicile sous un cailloux ou un corps d'arbre chu au fond de l'eau. Des familles nombreuses s'y groupent et y vivent en paix.

Le d
eaux d
gan.
C'es
doré, l
habiter
voir du
le gou
mulet
qui ret
guille
de cen
appâte
de cui
oiseau
vous r
La
est de
de cin
et d'u
laison
Aut
l'alose
On n'
l'ouve
Voi
s'est f
épais
il y a
fait d
a flot
gan, l
pour g
je me
à quin
J'a
Bross
sée p
cinq
Je
vingt
la des
fois le
sable,
pouce
dure
—la
gon.
ou de
perch
s'élan
teur ;
nouve

Le *crapet vert* dit *mon doux*, le sanglier de nos eaux douces partage souvent le domicile de l'achigan.

C'est dans les eaux profondes et courantes que le doré, le plus beau de nos poissons de rivières préfère habiter. Il voyage d'un lieu à un autre, il aime à voir du Pays. Près d'une touffe d'herbes marines où le gougeon s'abrite et que fréquente la perche et le mullet il passera parfois de longs jours. Dans la vase qui retient le pied de ces algues se complaisent l'anguille et la barbue. Tendez ici une ligne dormante de cent à cent cinquante brasses; au soleil couchant, appâtez-là de morceaux de fressure, de mullet haché, de cuisses de grenouilles, ou de quartiers de petits oiseaux, et allez faire la levée, au soleil levant et vous m'en direz des nouvelles.

La barbue, quoique congénère de la barbotte est de beaucoup plus grasse. J'en ai vu qui pesaient de cinquante à soixante livres. Sa chair est ferme et d'un goût délicieux, elle est d'une excellente salaison.

Autrefois très abondante sur la rive sud du fleuve, l'aloise ne fréquente plus maintenant que la rive nord. On n'en a pas vu une seule, au Buisson, depuis l'ouverture du Canal de Beauharnois.

Voilà l'automne venu et à moitié passé; la brise s'est faite bise, les arbres sont depouillés, l'onde épaissie par le froid rend les vagues plus lourdes, il y a des *bordages* tout le long des grèves. Il me faut dégager mon canot des glaces pour le mettre à flot. Je ne m'arrête plus aux battures d'où l'achigan, la perche, le brochet, le crapet ont déguerpi pour gagner les eaux profondes. L'aviron à la main, je me dirige vers l'extrémité de cette talle d'ajoncs, à quinze arpents au large.

J'ai pour amarques, d'un côté la maison de M. Brossoit et dans l'île Ronde une grande érable brisée par la foudre. Je jette l'ancre; environ vingt-cinq pieds d'eau, fonds de sable uni, bien battu.

Je fixe un morceau de liège à une longueur de vingt-cinq pieds de ligne, un plomb de quatre onces la descend perpendiculairement au fond sans toutefois le toucher. L'hameçon même n'atteint pas le sable, il faut qu'il en reste éloigné de un à quatre pouces. J'ai pour appât des morceaux de pâté très dure à laquelle j'ai mêlé de la laine blanche ou rouge—la rouge est préférable—afin de la retenir à l'hameçon. Ma ligne est tendue, j'attends. Une minute ou deux s'écoulent, je sens s'agiter fortement ma perche de ligne, je tire..... Un beau poisson blanc s'élançait hors de l'eau à deux ou trois pieds de hauteur; je l'attire à moi sans efforts. Je laisse de nouveau couler ma ligne, mais déjà le poisson est

atroupé; deux ou trois secondes m'ont suffi pour donner un compagnon au premier poisson qui fretille dans mon canot.

Pour peu qu'on ait de bons hameçons, on n'en manque presque jamais. La gueule du poisson blanc, sans être armée de dents est cependant fort résistante et ne se déchire que rarement.

J'en ai pris, de cette façon, jusqu'à deux cents pièces dans une seule après-midi, les plus petites d'un pied et les plus fortes de vingt à vingt-deux pouces de longueur.

Ce poisson blanc, que nous nommons *mulet* est d'un goût extrêmement délicat à cette époque de l'année, on en peut faire d'excellentes salaisons.

* *

Cet endroit de pêche au *mulet* m'a été enseigné par un vieux pêcheur, M. Michel Brossoit, mort maintenant. Je ne sache pas qu'aucun autre la connaisse exactement, hormis toutefois mon cousin Zéphirin Boyer, notaire à Ste. Cécile, qui m'y accompagnait quelquefois.

Tous les bons pêcheurs des Cascades, que j'ai connus dans mon enfance, les Brossoit, les Marois, les Bougie, les Courvil, les Mercier, les Boyer sont disparus. Je reste seul dépositaire de leurs secrets.

Mon Dieu! mon Dieu! que tout passe vite! Me voilà à peine à trente-trois ans et à mesure que je me remémore le passé, je me trouve partout entouré de morts. L'arbre de la vie pousse ses racines à travers les tombeaux, quoi d'étonnant que les gouttes de rosée qui tombent de ses feuilles ou de ses fleurs portent le nom de larmes, que les brises qui caressent le plus doucement son feuillage prennent l'accent de sanglots?

Mais si des amis de Québec, en lisant cette longue description se prenaient du désir d'aller faire la pêche au *mulet*, si le temps et les circonstances me le permettaient, je serais heureux de les y accompagner et de leur servir de guide. Je leur réponds bien qu'ils n'auraient pas lieu de s'en repentir.

Et puis, moi, j'y trouverais deux plaisirs au lieu d'un, celui de la pêche d'abord, et ensuite, celui de revoir les lieux où j'ai passé mon enfance. Car c'est là que fut mon nid, là que je retrouve la branche d'où j'aperçus l'aurore de la vie et sur laquelle je pris mon essor: essor funeste! car le tourbillon plus puissant que mon aile m'entraîna loin de ces rives chéries et pour les revoir maintenant, il me faut rentrer dans mon cœur.

A. N. MONTPETIT.

Québec, ce 30 Août 1872.

LES FEUX FOLLETS DE LA SORCIERE.

(LÉGENDE RHÉNANE.)

Au flanc d'une verte colline, les ruines noircies d'une vieille abbaye ; à ses pieds, un tout petit village, dont les humbles et sombres maisons se pressaient à l'ombre de la forêt profonde, puis la montagne s'abaissait brusquement vers le fleuve, d'abruptes rochers, découpant dans le ciel bleu leurs cimes arides et bizarrement profilées, un château lourd, massif et trapu, pesant comme une couronne de plomb, sur un roc à peu près inaccessible, des eaux rapides, profondes, étincelantes, dont les flots se heurtaient en grondant avec colère, tel était le coup d'œil qu'offrait, vers la fin du XII^e siècle, non loin de Bingen, ce fleuve, tour à tour gracieux et sauvage, terrible ou pittoresque, le plus merveilleusement chanté peut-être qui soit au monde : le Rhin.

A droite, toujours au bord du fleuve, mais un peu en avant du village, quelques pierres tombales, mal protégées par un mur à demi-écroulé, dormaient, ébréchés, noires ou moussues, sur des ossements oubliés.

Tout auprès, à l'angle de cet enclos ravagé, s'accroupissait, dans l'ombre, comme un vampire caché dans les ruines, une maison plus triste et plus délabrée que toutes les autres.

Les regards que laissaient tomber sur elle les voyageurs attardés, exprimaient l'effroi ; hommes et femmes se signaient en tremblant et passaient, en hâtant le pas, devant la maison de la sorcière.

Car c'était bien une sorcière, cette vieille femme au profil de chauve-souris, qu'on voyait tout le jour filant sa quenouille dans l'embrasement de sa fenêtre, et le soir errer dans l'enclos funèbre, remuant la terre avec ses doigts osseux et crochus, tandis que, pas à pas, la suivait un gros chat noir, à l'œil phosphorescent et au poil hérissé.

Avant elle, une autre sorcière avait habité le même taudis et, plusieurs années, y avait demeuré en compagnie d'un corbeau borgne et d'un énorme crapaud qui ne la quittaient pas.

C'était du moins ce que disaient les vieillards et

ce que les aïeules, accroupies sous le manteau de la cheminée, racontaient tout bas, le soir, à la veillée, frissonnant chaque fois qu'à travers les huis de la porte, le vent de la forêt gémissait comme une âme du purgatoire ou que de son aile il heurtait à la fenêtre branlante.

A cette époque, à l'endroit où, sur la croupe de la colline, gisent les ruines à demi-enfouies dans la mousse, s'élevait, à l'ombre des vieux hêtres, une blanche et riche abbaye, autour de laquelle s'éparpillaient sur le gazon vert, comme des brebis sous la garde de leur berger, des fermes, propres et coquettes, dont les toits brillaient au soleil, et de la porte desquelles descendait, vers le Rhin, un petit sentier qui courait sur le tapis de mousse, comme un galon d'or sur un manteau de velours,

Grâce à la libéralité des seigneurs du voisinage, à la piété des fidèles, au travail des moines et à la fertilité du sol, l'abbaye et le village prospéraient, quand un soir, dans la chaumière maudite se glissa, comme un fantôme, la première sorcière.

Plusieurs années se passèrent sans que nul ne la revit ; elle ne sortait que de nuit, pour aller arracher, dans la clairière, les plantes vénéneuses dont elle se nourrissait et surprendre les branches, dans la forêt, les petits oiseaux endormis, qu'elle donnait vivants en pâture à son immonde crapaud.

On craignait ses maléfices, personne ne la troubla.

Un jour, cependant, à la tombée de la nuit, une troupe d'enfants, qui revenaient de l'école du couvent, la surprirent au moment où, dans le crâne d'un vieux loup, elle puisait de l'eau au fleuve. Les imprudents la huèrent et lui jetèrent des pierres, mais elle, se retournant, proféra contre eux d'horribles imprécations et regagna, en boitant, sa tanière, car, paraît-il, sa puissance ne commençait qu'après le soleil couché.

Pendant longtemps on entendit ses cris de fureur, auxquels le crapaud mêlait ses sifflements et le corbeau ses croassements lugubres.

Q
cessa
nait
point
mûr
Se
gazon
pron
A
un c
tions
gant
pore
infer
B
frère
L
de s
une
sant
U
bère
roug
sain
ture
mûr
L
fern
leur
raiss
roul
flam
laier
d'un
du c
gur
L
pron
mes
ceau
plac
et le
S
L
men
reco
une
où l
I
odie
com
tra
son

Quand la nuit fut venue, ce vacarme infernal cessa tout à coup, et un frère du couvent, qui revenait de la quête, aperçut la mégère, portant sur son poing son oiseau maudit, se glisser à travers les blés mûrs, vers le monastère.

Ses cheveux gris flottaient en longues mèches, le gazon jaunissait sous ses pas, et les paroles qu'elle prononçait faisaient frissonner les buissons.

Arrivée à quelque distance du couvent, elle traça un cercle sur la poussière et commença ses incantations. A chaque parole magique, des formes menaçantes sortaient de terre et, enlaçant leurs bras vaporeux, tourbillonnaient autour du cercle, en ronde infernale.

Blotti derrière une touffe de genêts, le pauvre frère, pâle comme un linceul, retenait sa respiration.

La vieille continuait toujours. Soudain elle saisit, de sa main osseuse, le noir corbeau et lui arracha une poignée de plumes, qu'elle jeta en l'air, en poussant des sifflements de vipère.

Un instant les plumes voltigèrent, puis, retombèrent sur le sol, pour s'y changer en flammes vertes, rouges et jaunes, qui, se dispersant comme un essaim d'oiseaux de feu, allèrent se poser sur la toiture du couvent, sur les fermes et dans les blés mûrs.

La sorcière avait disparu, mais les serviteurs infernaux de la vieille maudite accomplissaient déjà leur œuvre de destruction ; les champs de blé disparaissaient sous une mer de flammes, dont les vagues roulaient avec de sinistres mugissements. L'abbaye flamboyait comme une torche et les maisons croulaient, avec un bruit lugubre, au milieu des nuages d'une fumée rougeâtre, d'où s'échappaient, comme du cratère d'un volcan, des gerbes d'étincelles fulgurantes.

Le lendemain, de ces moissons d'or qui, la veille, promettaient l'abondance, il ne restait que des chaumes noirs sur un sol calciné où, çà et là, des monceaux de décombres fumants indiquaient seuls la place qu'avaient occupée les bâtiments du monastère et les maisons qui l'entouraient.

Seul, le village avait été épargné.

Les terres furent de nouveau labourées et semencées, mais ni l'église, ni le monastère ne furent reconstruits, les moines s'étant aussitôt retirés dans une abbaye voisine, du même ordre que le leur, et où l'abbé leur offrit une fraternelle hospitalité.

La sorcière ne survécut pas longtemps à cette odieuse vengeance, la mesure de ses crimes était comblée ; comme elle avait traité la contrée, elle fut traitée elle-même : Lucifer, auquel elle avait vendu son âme, l'étrangla dans une nuit d'orage.

Elle se défendit avec acharnement, et l'on entendit longtemps ses hurlements ; enfin ses volets, toujours hermétiquement fermés jusque-là, volèrent en éclats, un globe de feu, environné d'une multitude de chauve-souris et de hiboux, s'élança hors du taudis et disparut dans les profondeurs de la forêt.

Le matin, les personnes assez courageuses pour s'approcher de ce lieu maudit aperçurent par la fenêtre, demeurée ouverte, un cadavre racorni et calciné, étendu sur le sol, jonché de plumes ensanglantées ; le visage de la sorcière était aussi noir que son âme ; une longue mèche de cheveux serrait son cou, le corbeau, piétinant son odieux visage, dans lequel il enfonçait ses serres d'acier, se repaissait de ses yeux arrachés de leur orbite, et le crapaud achevait de dévorer sa langue, percée comme par l'application d'un fer rouge.

Quelques heures plus tard, plumes, cadavre et animaux immondes avaient disparu.

Le Conseil du village décida alors de faire raser cette abominable maison, afin qu'aucune autre sorcière ne vint désormais y habiter, mais quand les ouvriers envoyés pour la renverser arrivèrent, munis de pics et de haches, ils reculèrent avec effroi.

A l'angle de la fenêtre et accroupie sur un escabeau, une sorcière, plus hideuse encore que celle qu'elle remplaçait, filait sa quenouille, chargée de laine noire, et les regardait d'un œil vitreux comme celui d'un mort, avec un effroyable sourire.

A l'époque dont nous parlons, il y avait plus de trente ans que la remplaçante de la première sorcière s'était établi à l'angle du cimetière et déjà, plusieurs fois, elle avait signalé sa méchanceté, soit en jetant des sorts sur les troupeaux, soit en envoyant des maladies à ceux dont elle croyait avoir à se plaindre.

Personne pourtant n'osait même songer à l'expulser du pays, car par sa puissance magique elle pouvait changer en langue de feu chaque poil de son chat noir, et la nuit on voyait voltiger autour de sa demeure des feux follets de toute couleur, auxquels elle commandait comme une souveraine à ses esclaves.

D'où venait cette femme, quel était son âge, jusques à quand resterait-elle dans le pays ? Autant de questions, autant de mystères. Elle pouvait avoir cent cinquante ans aussi bien que soixante, tant il était difficile de mettre un âge quelconque sur ce visage fauve et ridé comme les feuilles que balaie le vent d'automne, et sur toute cette personne osseuse et flasque à la fois, aux membres grêles et tremblotants, à la voix chevrottante, au front par-

cheminé, au nez crochu, et aux lèvres sèches et décolorées.

Tous ces symptômes étaient bien assurément ceux de la plus extrême vieillesse, mais ses yeux roux et vitreux d'ordinaire avaient parfois, comme ceux des oiseaux de proie, une fixité et un éclat qui ne se rencontre que dans la jeunesse, et de faible et cassée sa voix prenait par instant un timbre sec et métallique, comme celui d'un clairon.

On disait, et cela était certain, quoique difficile à se représenter, qu'elle avait été jeune, et l'on ajoutait, chose beaucoup plus difficile à croire, qu'à la jeunesse elle avait joint la beauté.

Les partisans de cette opinion peu vraisemblable ne s'arrêtaient pas en si beau chemin, ils contaient que la belle jeune fille, furieuse de se voir préférer une rivale par un jeune homme du pays qu'elle habitait alors, s'était, dans l'excès de sa colère et de sa jalousie, vendue, corps et âme, à l'esprit des ténèbres, pour qu'il lui fournît les moyens de se venger, non pas seulement de celui qui l'avait abandonnée pour épouser la blonde Gretchen, mais de tout le genre humain qu'elle enveloppait dans sa haine implacable : A l'appui de leur dire, ils citaient ce fait, que des témoins dignes de foi avaient vu mettre entre ses mains, au moment où elle lançait ses maléfices, un parchemin flamboyant sur lequel se détachait, en caractères sanglants, la signature bien connue apposée par Satan sur les actes de cette nature.

Ces récits qui faisaient frissonner d'épouvante les plus braves du village, signer les femmes et trembler les enfants, étaient-ils vrais ? Nul que la sorcière n'eût pu le dire.

Mais, ce que personne n'ignorait, c'est que depuis l'arrivée de ce monstre dans le pays, la grêle détruisait chaque année les moissons, les vignes mouraient séchées en une seule nuit, la foudre frappait les plus beaux arbres et que d'inexplicables contagions décimaient les troupeaux.

Aussi les pauvres villageois tremblaient-ils toujours pour les froments verts qui ondoyaient, chargés d'épis, dans la fraîche vallée, et pour les plantureux vignobles, dont les bourgeons gonflés par la sève s'entr'ouvraient sous les rayons du soleil, pour donner passage aux grappes naissantes du raisin.

S'ils n'avaient eu à se débarrasser que d'une bande de brigands, eussent-ils été armés jusqu'aux dents, les braves villageois auraient vaillamment marché au combat.

Mais, contre une sorcière dont le regard seul faisait périr les troupeaux et dont les mains pouvaient se faire un tonnerre docile, de chaque poi-

noir de ce chat gigantesque et féroce sans cesse attaché à ses pas, que pouvaient-ils faire ?

D'ailleurs elle n'était pas seule, un pacte d'alliance diabolique l'unissait à sa farouche devancière.

Souvent au crépuscule on les voyait passer, se glissant comme deux fantômes le long des buissons, l'une affublée d'une mante noire en haillons, l'autre drapée dans son suaire ou voltigeant sous la forme d'une flamme aux reflets bleuâtre et à l'odeur du soufre.

Parfois même, les jours de sabat, dans le silence de la nuit, on entendait d'aigres miaulements, et alors les voisins, assez courageux pour regarder à travers les fentes de leurs volets barricadés, voyaient du tuyau de la cheminée maudite, sortir et s'élever en l'air la sorcière, à cheval sur son chat maigre et suivie de millier de langues de feu, prêtes à obéir à ses ordres.

En pareille rencontre, force de bras, bâtons noueux, faux bien affilées, les pierres et couteaux, haches et fourches étaient armes inutiles, le mieux était de réciter tout bas des prières et d'attendre patiemment le secours de cet inconnu que nous attendons toujours : l'avenir.

C'est ce que faisaient les habitants du village.

D'autres eussent perdu courage, mais eux avaient confiance dans deux puissants protecteurs, l'un au ciel, saint Wilfrid, patron du cercle rhénan, l'autre sur terre, le vaillant comte Conrad fon Kaufungen, leur suzerain.

Le jeune seigneur était aussi loyal, aussi riche et aussi beau que la comtesse était pieuse, charitable, pleine de grâce et de distinction ; les paysans le regardaient comme leur père et leur appui ; les pauvres la chérissaient comme un ange consolateur.

Descendant tous les deux d'illustres aïeux, dont le blason n'avait jamais été terni par un acte de félonie, ils vivaient unis par les liens d'une affection que le ciel venait de resserrer plus étroitement encore en leur donnant un fils, blond chérubin de cinq ans, aux yeux bleus et purs comme le ciel, au visage plein de douceur et d'intelligence précoce, nimbé d'une auréole de cheveux d'or.

Rien n'irrite les méchants comme la vue du bonheur des bons, la sorcière haïssait donc le comte et sa famille.

L'indulgence du seigneur pour ses méfaits, l'impénétrable bonté de la comtesse et les abondantes aumônes dont ils la comblaient quand elle venait mendier à la porte du château, en lui ôtant tout prétexte d'animosité, n'avaient fait que redoubler cette haine. Ne pouvant trouver dans le charitable accueil qu'ils lui faisaient un motif à sa haine, elle résolut

de se venger de leurs bienfaits, et désespérant d'enlever furtivement l'enfant à sa mère, qui ne le perdait pas de vue, elle essaya sur lui de ses plus puissants maléfices.

Pendant plusieurs mois ils demeurèrent sans effets ; une relique suspendue au cou de l'enfant empêchait les charmes d'agir. La sorcière avait beau accabler de reproches et d'injures atroces les feux follets que le pacte signé par Satan mettait sous le pouvoir de cette abominable mégère, elle avait beau menacer ces esprits infernaux de les enfermer pendant cent ans au fond d'un puits ou de les emprisonner dans une tombe, la relique, comme un bouclier invisible, continuait à arrêter leur fureur.

La vieille opposa la ruse à la force.

Un jour que, sous les yeux de sa mère et en compagnie de Jehan son frère de lait, le petit comte jouait sur la pelouse du manoir, avec deux grands chiens lévriers, la sorcière s'approcha de lui et lui donna une pomme.

Si attentive que fût la châtelaine, elle ne s'aperçut pas qu'en même temps, avec ses ongles crochus, la mendicante venait de briser un des anneaux de la chaîne auquel était suspendu le précieux talisman.

Elle se contenta de donner une pièce de monnaie à la pauvre et d'ôter le fruit à l'enfant, qui continua à jouer,

Il y avait dix minutes à peine que la repoussante vieille s'était retirée, quand une hideuse chauve-souris vint en trébuchant dans son vol, que la lumière rendait incertain, s'accrocher par la patte sous la saillie la plus obscure des machicoulis du château.

Les chiens bondissaient en folâtrant dans l'herbe verte, s'arrêtant parfois, la tête appuyée sur leurs pattes nerveuses, aplaties sur le sol, l'œil fixe, le corps tendu, regardant leurs jeunes maîtres, comme pour les provoquer, puis à leur premier mouvement se relevant soudain comme un ressort qui se détend.

Les enfants poussaient alors des cris de joie en les poursuivant, et l'heureuse mère souriait.

Tout-à-coup, sur le vert tapis, elle aperçut la chaîne d'or qui venait de tomber du cou de son fils et courut pour la lui remettre.

Mais un autre œil surveillait, avec l'attention implacable de la haine, chaque mouvement de l'innocente créature, et la relique avait à peine touché le sol que la chauve-souris, se détachant de la poutre, comme un fruit gâté de la branche, vint effleurer de son aile flasque et crochue la joue rose du petit Georges.

Quand la mère se releva, l'oiseau funèbre avait

disparu. L'enfant était un peu pâle et une gouttelette de sang perlait sur son épiderme.

A partir de ce moment, sans aucune maladie apparente, il commença à dépérir ; le sourire disparut de ses lèvres flétries, son regard s'éteignit, ses yeux se cercèrent, les couleurs s'effacèrent sur ses joues creusées, et lentement, comme une plante dont un ennemi caché a coupé la racine, il se courba en se flétrissant.

Pour combattre ce mal secret et inconnu, médecins et physiciens accoururent de toutes parts : leur art fut impuissant. Ses parents, au désespoir, essayèrent de le faire voyager, dans l'espoir qu'un changement d'air pourrait lui être favorable. Le mal continua ses progrès. Dans le village on fit des prières publiques. Son père et sa mère distribuèrent d'abondantes aumônes, visitèrent les pèlerinages en renom et répandirent larmes et prières devant les autels : l'enfant s'affaiblissait toujours. Au bout de quelques mois, la vue de cet être malingre et souffreteux eût ému le cœur le plus insensible. Un miracle seul pouvait le sauver, et ce miracle le ciel le refusait à la piété et à l'amour de ses parents.

Enfin sa nourrice se souvint qu'au centre de la forêt Noire habitait un ermite d'une haute sainteté. Sans rien dire de son projet, elle partit un soir, seule, un bâton à la main.

Huit jours elle fut absente ; quand elle revint, la comtesse se jeta en pleurant dans ses bras : son fils allait mourir.

Mourir à cinq ans, c'est ouvrir ses blanches ailes et, du sein de sa mère, s'envoler dans le sein de Dieu, c'est avoir effleuré des lèvres le miel de cette coupe qu'on appelle la vie, sans avoir senti l'amertume du breuvage qui la remplit ; c'est passer du bonheur de la terre au bonheur infini du ciel, c'est échanger sa robe baptismale contre la tunique immaculée des anges ; mourir, c'est retourner à la céleste patrie avant d'avoir connu les douleurs de l'exil.

Mais voir mourir le fils auquel on a donné la vie, dont les lèvres bégayaient votre nom de mère, le voir mourir et rester là assise auprès de ce berceau vide, d'où il vous tendait ses petits bras, et dans cette chambre qu'il égayait de sa joie, où chaque meuble est un souvenir de lui ; le voir s'envoler sans pouvoir le suivre et reprendre sur ses épaules la croix qu'il vous aidait à porter, qu'il vous rendait douce et légère, continuer lentement sa route dans cette vie désormais sans soleil et sans but autre qu'un tombeau trop lointain, oh ! cela est affreux !

Georges allait donc mourir, et sa mère passait ses nuits et ses jours près du petit malade, et son père,

le front plissé par le chagrin, le regard morne, les épaules courbées sous le poids de son immense douleur, se promenait à pas lents dans cette chambre funèbre, regardant sans voir, écoutant sans entendre, n'ayant qu'une seule pensée : son fils.

— Chère dame, murmura la nourrice à l'oreille de la châtelaine, ne désespérez pas ; j'ai vu l'ermite de la forêt Noire : la guérison de votre fils Georges est assurée si, pour l'obtenir, vous et monseigneur consentez à faire un immense sacrifice.

— Faut-il ma vie seulement ? s'écria le comte.

— Ou la mienne plutôt ? demanda la jeune femme.

— Il faut, répondit la nourrice, que vous vous sépariez, pour la première fois et peut-être pour ne plus vous revoir. Il faut qu'entre son fils et lui le seigneur comte mette la mer ; il faut que, bravant mille périls, il parte pour la Terre-Sainte.

— Par le salut de mon âme ! je jure, si mon Georges guérit d'ici à huit jours, de porter en Palestine cette croix, s'écria le comte, en déchirant un lembeau d'étoffe, qu'il se plaça sur l'épaule, et d'y guerroyer un an entier contre les infidèles, avec cinquante hommes d'armes.

— Et moi, durant ce temps, ajouta la comtesse, je promets de ne porter que noirs habits de veuve, de distribuer en aumônes le prix de mes bijoux et de jeûner le vendredi de chaque semaine, au pain et à l'eau.

Depuis plusieurs heures, l'enfant avait perdu la parole et était entré en agonie.

Soudain, de l'endroit même où l'aile de la chauve-souris avait frappé sa joue, sortit une pustule hideuse qui, éclatant avec bruit, donna passage à une petite flamme verdâtre, aussitôt évanouie.

— Mère ! fit Georges, en se soulevant, lève-moi ; je ne veux plus dormir.

Elle poussa un cri de joie délirant, en se précipitant vers lui et, l'enlevant dans ses bras, le présenta à son père.

Une petite brûlure à la joue droite était la seule trace qui restât de sa longue maladie.

Le même soir, le comte partait pour la forêt Noire, où il allait confesser tous ses péchés et faire bénir sa croix. Et la comtesse revêtait les habits de veuve.

Le jeudi suivant, au sommet du donjon, flottait au vent la bannière des Raufungen, portant de gueule à trois lions d'or armés, lampassés de sable. Au milieu de la foule, réunie dans la cour d'honneur, cinquante hommes d'armes, au valeureux maintien, formaient un bataillon, au front duquel deux pages, toque en tête, oliphant d'ivoire à l'épaule,

maintenaient par la bride un noir coursier, à l'œil de feu et caparaçonné de drap écarlate.

Tout-à coup, au haut du perron, apparut le comte, armé de toutes pièces, visière haute et panache flottant ; près de lui s'avancait la châtelaine, en deuil, portant entre ses bras son fils miraculeusement guéri, et suivie par la bonne nourrice, son enfant, du même âge que Georges, et les deux grands lévriers gris, portant des colliers armoriés, à chacun desquels, dans une bulle d'or, retenue par de fortes chaînettes, pendait une relique destinée à les préserver des maléfices, car c'était après sa mère, à la garde de ces fidèles et vaillants animaux que le croisé confiait, en partant, son fils bien aimé.

— Noël ! Noël ! cria la foule, en se découvrant, pendant que les hommes d'armes agitaient leurs lances, et que les deux pages soufflaient dans les trompes d'ivoire.

Le comte étendit la main, et il se fit silence.

Alors, prenant son fils dans ses gantelets de fer, il l'éleva au-dessus de sa tête, en criant :

— Bons et fidèles vassaux, je mets cet enfant sous la protection de votre loyauté et de votre courage ; jurez-moi d'être pour sa mère et pour lui ce que vous avez été pour moi, de le défendre dans les périls, de lui conserver intact l'héritage de ses pères, et si je meurs sous les coups des Sarrazins, de le reconnaître pour votre légitime suzerain.

— Oui, oui, nous le jurons ! répondirent les vassaux, avec enthousiasme.

Alors, le comte, après avoir embrassé son fils, le remit à sa mère, à laquelle il fit aussi ses adieux ; puis, descendant le perron, il s'approcha du coursier frémissant, d'un bond s'élança en selle et, brandissant son épée :

— En avant ! cria-t-il ; Dieu le veut !

— Dieu le veut ! répétèrent les hommes d'armes et les manants.

Et le cortège, franchissant le pont-levis, descendit fièrement vers le Rhin, pendant que se repliait la bannière féodale arborée à la haute tour.

Entre les roseaux du fleuve, accroupie sur la vase crovassée par la chaleur, la sorcière, aux yeux fauves, épiait le passage du cortège. Quand il se fût éloigné, elle étendit vers le château son bras décharné et gronda d'une voix haineuse :

— A présent que te voilà parti, ton Georges est à moi !

Pour atteindre à son but infâme, l'implacable ennemie du comte et de la comtesse essaya d'abord ses maléfices les plus puissants.

Contre les reliques suspendues au cou de l'enfant, ils ne purent rien.

préc
tach
pour
an d
de
pieu
E
haut
S
le m
gea
dien
C
nou
lait,
L
pou
chos
U
paré
joie,
du l
chev
cess
l'att
et f
' I
son
dép
hum
mar
rose
au s
rant
aux
K
fum
I
dow
I
les
A
nou
I
pag
à la
I
les
bro
son
eau
nim

vieille essaya de lui ravir subrepticement ces précieux bijoux, mais ils étaient trop solidement attachés, et le petit Georges surveillé de trop près pour qu'elle pût en venir à bout. Et au bout d'un an de tentatives infructueuses la sorcière fut obligée de se reconnaître vaincue par la prudence de la pieuse mère.

Elle ne se rebuta pas pour cela, elle avait au plus haut degré la patience de la haine.

Sans cesser de déguiser ses mauvais desseins sous le masque d'une reconnaissance hypocrite, elle changea ses plans et résolut d'agir contre les fidèles gardiens du jeune comte.

Ces gardiens c'était la mère d'abord, puis la nourrice, puis encore le petit Jehan, son frère de lait, et les deux grands lévriers à la robe gris de fer.

L'abominable mégère dédaigna les chiens qu'elle pouvait empoisonner quand bon lui semblerait et choisit Jehan pour sa première victime.

Un matin que dans l'air embaumé et sur la terre parée par le printemps nouveau tout était paix et joie, clarté et enchantement, sur la berge veloutée du Rhin aux flots harmonieux, pieds nus, ses blonds cheveux au vent et ses yeux bleus se reportant sans cesse sur les hautes murailles derrière lesquelles l'attendait le compagnon de ses jeux, Jehan sautait et folâtrait en revenant de l'école.

D'une main faisant danser le panier dans lequel son livre d'études avait remplacé le frugal déjeuner déposé par sa mère, de l'autre il cueillait dans l'herbe humide les myosotis bleus comme ses yeux et les marguerites blanches comme son front. Ses lèvres roses riaient aux flots brillants fuyant à ses pieds, au soleil caressant ses cheveux d'or, à la brise effleurant sa joue, aux oiseaux chantant dans les bois, aux papillons voltigeant parmi les fleurs.

Fatigué de sa course, il s'assit, sa moisson parfumée sur ses genoux et grignétant son gâteau.

Dans le fleuve éblouissant de lumière glissaient doucement de petits poissons.

Ils étaient jolis, l'enfant se pencha pour mieux les voir, ils disparurent.

Alors ramassant les miettes tombées sur ses genoux, l'innocent les jeta dans le Rhin.

De nouveau les petits poissons reparurent accompagnés cette fois d'un poisson aux yeux de rubis et à la flexible cuirasse d'or,

Il s'approcha si près du bord que l'enfant dont les doigts roses effleuraient presque ses nageoires brodées de pierreries crut pouvoir le saisir, mais son pied glissa sur la terre inclinée, le fleuve aux eaux profondes se referma tournoyant sur sa tête nimbée d'or, et les fleurs échappées de sa main

furent, avec les étoiles d'or qui scintillaient dans le courant, cortège aux flots qui emportaient le blond chérubin.

Quant au poisson à la cuirasse d'or, redevenu un hideux crapaud gonflé de venin, il avait regagné la rive et se dirigeait en se glissant sous les herbes vers le taudis de la sorcière.

La vieille et rancuneuse femme avait remporté une première victoire, sa vengeance était commencée.

Tout le jour la mère du petit Jehan parcourut bois et prairies à la recherche de son fils; serviteurs et vassaux du comte fouillèrent les herbes épaisses et les haies profondes; la comtesse pria à son oratoire et Georges pleurait en appelant son frère de lait.

Ni à son appel ni à celui de sa mère, Jehan ne répondit.

Le lendemain des pêcheurs, en levant leurs filets, découvrirent le corps de l'enfant arrêté par les racines d'un saule, sous un voile de fleurs retenues par les longs rameaux penchés sur le courant.

Hélas! fraîches corolles et visage rose s'étaient flétris, cheveux blonds et blancs pétales ruisselaient d'eau, myosotis et regard bleu avaient perdu leurs célestes reflets.

Sur la rive où, debout, elle était noyée dans ses larmes, la malheureuse mère reçut dans ses bras le précieux dépôt, le corps inanimé de son fils et, accompagnée d'un long cortège de femmes gémissantes, d'hommes qui accusaient la sorcière, elle le rapporta au château sans vouloir se laisser persuader que cette jeune âme se fût envolée pour toujours.

Le soir, autour de la cabane, accroupie près du cimetière, les feu follets aux sinistres lueurs dansèrent une danse infernale, accompagnée des croassements des crapauds, des miaulements lugubres du chat fantôme, et des cris lugubres d'une noire volée de corbeaux, de chouettes et de hiboux.

Personne dans le village ne douta que la main sacrilège de la sorcière n'eût accompli le crime, mais en l'absence de preuves, personne aussi n'osa se hasarder à l'accuser devant le tribunal ecclésiastique.

Quelques mois se passèrent encore, à l'été avait succédé l'automne, cet enfant prodigue du nord qui, menacé par les prochaines rigueurs de l'hiver, se hâta de jeter sa livrée de pourpre aux vignobles des côtes, son or aux genets et son corail aux buissons.

Au lieu de se retirer pour pleurer dans la solitude ainsi que l'avait espéré la sorcière, la nourrice ne quittait plus son second enfant, le petit Georges, sur lequel elle avait concentré son double amour de mère et de nourrice.

Tous les matins, à l'heure où la cloche de l'église chantait l'hymne de la prière, les laboureurs arrêtaient dans la plaine leurs attelages fumants pour saluer la noble comtesse qui, en costume de veuve, l'escarcelle à la ceinture et son enfant au bras, descendait vers l'église pour ouïr la messe célébrée par son chapelain, et aller ensuite, de chaumière en chaumière, apporter à toute douleur le doux trésor de ses pieuses consolations et soulager toutes les misères. Puis cette œuvre de miséricorde accomplie, elle s'enfonçait avec la nourrice et précédée des deux lévriers, dans le chemin creux de la verte colline ou dans les mystérieux sentiers de la forêt, dont la plainte mélancoliquement harmonieuse berçait délicieusement ses tristes pensées.

Or, un jour, il arriva que la cloche eût beau jeter au vent son gai carillon, la comtesse ne parut pas ; ce jour-là, pauvres et malades attendirent en vain leur ange consolateur, l'ange ne les visita pas, les laboureurs étonnés ne virent point passer leur noble maîtresse et les chiens ne s'élançèrent pas joyeux dans la forêt profonde.

Cependant la brise était douce et parfumée, le Rhin miroitait au soleil comme une immense écharpe de moire d'argent, de petits nuages roses glissaient paresseusement dans le ciel bleu, les oiseaux babilloient dans les buissons et les blancs fils de la vierge flottaient capricieusement dans l'air pur et embaumé.

Le jour s'écoula ainsi tout entier, l'inquiétude commença à se répandre dans la vallée.

Le soir arriva.

Le soleil couchant, presque immergé dans les éclatantes profondeurs de l'horizon, ne laissait plus tomber sur la verte vallée qu'une fine poussière d'or ; la base du rocher, au-dessus duquel se détachait sur l'azur la couronne crénelée du château, était déjà plongée dans la pénombre, lorsque les lourdes portes s'ouvrirent pour laisser passer une femme vêtue de noir qui, rapidement, descendit vers le village où bientôt se répandit la triste nouvelle que la bonne châtelaine était mourante.

Un homme sauta à cheval pour aller à Bingen chercher un physicien renommé dans l'art de la médecine, et partit au galop. Un autre courut prévenir le chapelain qui, en ce moment, se trouvait dans une ferme assez éloignée du village, où il était allé porter les secours de la religion.

Les femmes entouraient la nourrice, l'interrogeant sur la maladie subite de la bonne comtesse.

— Hier encore elle se portait très-bien, répondit la veuve, lorsqu'en rentrant elle trouva à la porte du château une magnifique rose qui semblait n'avoir été détachée de sa tige que depuis quelques instants.

Elle la ramassa pour en savourer le parfum, et l'emporta dans la chambre où elle couche avec son fils.

— Ce matin, à l'heure ordinaire, quand je suis entrée, j'ai trouvé ma bonne maîtresse évanouie sur son lit ; près d'elle, sur une table, était posée la rose, noireie, décolorée, et répandant une odeur sulfureuse et infecte capable d'étouffer.

— Et l'enfant ? s'écrièrent les femmes.

— Il était pâle et semblait dormir. Quand les fenêtres ont été ouvertes, le nuage empoisonné s'est dissipé, les couleurs sont revenues aux joues du petit Georges, et maintenant il dort paisiblement, près de laquelle ma pauvre maîtresse est au plus mal.

— C'est encore l'œuvre de la sorcière maudite, s'écrièrent plusieurs voix. Il faut la brûler vive !

— Vite ! vite ! au château, s'écria un homme en se précipitant au milieu du groupe. Il y a quelques instants que j'ai vu la vieille se diriger avec son chat de ce côté. A présent les chiens hurlent, et des feux follets dansent sur le toit et sur les créneaux.

— Malheur ! malheur ! s'écria la nourrice ; les chiens étaient seuls avec l'enfant, au secours ! tous au château !

— Au château ! au château ! rugirent les hommes en s'armant à la hâte de fourches, de haches et de bâtons, pendant que les femmes et les enfants ramassaient des pierres dans leurs vêtements, et tous, coururent vers la montagne, qu'ils commencèrent à gravir.

Les lévriers, enfermés traîtreusement dans une salle, continuaient à hurler d'une manière désespérée.

Plus vite ! plus vite ! mes amis, criait la nourrice.

La nuit était venue, et, sur le ciel scintillant d'étoiles d'or, le château de Kaufungen apparaissait comme une large tache noire.

Tout-à-coup, sa silhouette anguleuse se détacha fortement sur un fond de lumière pourpre et sanglant comme un reflet des flammes de l'enfer, les fenêtres s'ouvrirent avec un bruit de tonnerre, laissant passage à des torrents d'une fumée épaisse et nauséabonde, et, sur l'appui d'une de ses fenêtres, se montra la hideuse sorcière, tenant entre ses griffes le petit Georges, qui poussait des cris de terreur.

D'un bond elle sauta sur le rocher et s'enfuit vers le bois, sans lâcher sa proie.

Parmi tous les villageois, il n'en fut pas un seul qui osât s'élançer à sa poursuite, alors, comme pour les braver, elle s'accroupit au sommet d'un bloc de pierre, ricanant d'une manière convulsive et essayant sans pouvoir y réussir, d'arracher du cou de sa vic-

time
l'em
De
bless
form
d'effi
venir
Se
que
U
petit
pelan
—
Ce
inesp
La
tout-
mena
—
nom
maît
De
sèren
vers
L'
pouv
collie
fant
sur la
la ple
pouv
son o
Co
rasan
lui e
elle,
dont
les y
verdâ
avec
de si
s'en f
Re
tesse,
des a
vites
imme
à dé
avaie
sèche
Ap
chien
et do

time la relique sainte qui paralysait sa puissance en l'empêchant d'étouffer l'enfant.

Dans l'impossibilité d'atteindre la mégère sans blesser le fils de leur cher seigneur, les villageois formaient le cercle à une grande distance, essayant d'effrayer leur terrible ennemie, mais sans y parvenir.

Seule, puisant dans son amour un courage plus que naturel, la nourrice s'élança vers elle.

Une force irrésistible l'empêcha d'approcher; le petit Georges ne put que lui tendre ses bras en appelant :

— Ma mère ! ma mère !

Ce cri suppliant de l'innocent trouva un écho inespéré.

La seule fenêtre qui fût restée fermée s'ouvrit tout-à-coup, et la comtesse apparut, pâle, échevelée, menaçante comme l'ange de la vengeance.

— A moi ! mes vaillants chiens, s'écria-t-elle ; au nom du seigneur et de saint Wilfrid, sauvez votre maître.

Délivrés de leur prison, les deux lévriers traversèrent l'espace comme des flèches et se précipitèrent vers le rocher.

L'affreuse vieille savait que ses incantations ne pouvaient rien contre les reliques suspendues au collier des nobles animaux. D'une main tenant l'enfant suspendu par une épaule, de l'autre s'appuyant sur la maigre échine de son chat, elle s'élança vers la plaine, essayant de gagner son repaire, d'où elle pouvait braver la fureur des assaillants, et achever son œuvre d'iniquité.

Comme s'ils eussent deviné cette ruse, les lévriers, rasant le sol en le touchant à peine, s'efforçaient de lui couper la retraite et de la saisir au passage, mais elle, toujours appuyée sur son terrible auxiliaire, dont les griffes d'acier broyaient les cailloux, et dont les yeux phosphorescents projetaient une lumière verdâtre, bondissait par-dessus les haies et les fossés avec son même ricanement sauvage, et, en proférant de si épouvantables blasphèmes que l'herbe même s'en flétrissait sur son passage.

Revenus de leur terreur et conduits par la comtesse, à laquelle l'amour maternel semblait donner des ailes, les paysans, au lieu d'essayer de lutter de vitesse avec la sorcière et de la suivre dans les cercles immenses que la poursuite des lévriers l'obligeaient à décrire, avaient couru à la maison maudite, en avaient enfoncé les portes et mis le feu aux feuilles sèches et aux bois mort dont elle était jonchée.

Après avoir échappé à l'ardente poursuite des chiens, dont elle sentait parfois l'haleine brûlante, et dont les crocs avaient plus d'une fois effleuré ses

haillons, la vieille allait enfin atteindre son repaire, quand elle aperçut, s'échappant à travers les fissures, une fumée ardente, et des langues de feu courant sur le toi d'où s'envolaient, en tourbillonnant, chauve-souris et oiseaux de nuit, pendant qu'à travers les herbes fuyaient en sifflant des légions de vipères.

Eperdue de terreur, elle poussa un cri terrible, et, arrachant à son chat cinq ou six poils qui, se changeant aussitôt en feux follets, arrêtrèrent un instant la poursuite acharnée des chiens, elle s'élança vers le Rhin, espérant le traverser, ou tout au moins y précipiter le petit Georges et l'y noyer.

Déjà elle en touchait la rive, quand au-devant d'elle, du milieu des herbes humides, s'éleva une légère colonne de fumée, un brouillard transparent et lumineux qui, en se condensant, prit l'apparence d'un ange lumineux aux yeux bleus, au visage rose et aux cheveux d'or, tenant une épée flamboyante.

La sorcière avait reconnu le petit Jehan, sa première victime : elle tressaillit de terreur et voulut fuir.

Mais chaque fois qu'elle approchait du rivage l'ange était là, l'épée haute et le visage menaçant.

Déjà, dans le lointain, on entendait de nouveau les aboiements des chiens qui, un moment arrêtés par les feux follets, avaient retrouvé la trace maudite.

Toujours cramponnée à son chat fantastique la vieille, se voyant le passage du Rhin interdit, enfonça ses griffes dans l'épaule de sa victime évanouie et s'élança de nouveau vers la forêt.

Mais l'ange déployant ses ailes d'or, s'attacha à ses pas et, abaissant la pointe de son épée, il lui toucha le bras.

La sorcière rugit de douleur, laisser échapper sa proie qui, mollement, tomba sur une touffe de fleurs tandis que débarrassée de la poursuite de l'ange, demeuré près du petit Georges, la vieille gravit la côte escarpée et atteignit enfin la forêt, dans laquelle elle espérait trouver un asile.

Mais déjà les chiens, toujours plus furieux et plus ardents, y entraient après elle.

Dès ce moment, la chasse recommença, fantastique et vertigineuse. Sous les sombres arceaux, des flammes volaient, prenant des formes étranges ; entre les rameaux, des figures sinistres riaient d'un rire méchant ; de grises chauve-souris décrivaient, autour de la sorcière, des cercles silencieux et la frappait au visage, du bout de leurs ailes froides et gluantes : de hideux reptiles sifflaient entre les pierres, et les loups, troublés dans leurs chasses nocturnes, remplissaient la forêt de leurs hurlements,

Affolée par la terreur, la mégère, toujours poursuivie par les chiens, fuyait, essouffée et haletante ;

ses pieds nus, déchirés par les pierres aiguës, dégoutaient de sang, ses haillons, déchiquetés par les buissons, tombaient pièce par pièce, sa respiration était sifflante, son repoussant visage inondé d'une sueur gluante et fétide. De temps en temps, quand elle se sentait trop vivement pressée, elle arrachait un poil à son chat et le lançait sur le sol, où brillait aussitôt un feu follet, dont l'odeur sulfureuse forçait un instant ses agresseurs à reculer.

Mais ce n'était qu'une trêve d'un instant, les vaillants lévriers, courbant leurs têtes nerveuses et pointues sur le sol, y retrouvaient rapidement la piste et, avec des coups de voix formidables, bondissaient en avant, regagnant en quelques minutes l'avant qu'ils avaient perdue.

Une partie de la nuit s'écoula dans cette fuite insensée, dans cette course furibonde. Epuisés par leurs efforts, les chiens commençaient à perdre de leur ardeur, mais les heures s'écoulaient et le pouvoir de la sorcière ne durait que jusqu'au premier chant du coq.

Soudain elle entendit, dans le lointain, le son de la cloche d'un pieux ermite : ce son annonçait l'approche de l'aurore. Quelques minutes encore et elle était perdue, mais le Rhin était là, à cent pas à peine, coulant, en grondant, entre des rochers, la rive était déserte, et loin, bien loin de là, au milieu de la prairie, la blanche et lumineuse figure était agenouillée auprès du petit Georges, délivré par son intervention.

— En avant ! rugit la vieille, en se cramponnant des deux mains à son chat, en avant !

Et, oubliant qu'elle avait arraché tous les poils que, par son contrat avec son infernale monture, elle eût le droit de changer en feux follets, elle en arracha une poignée, qu'elle lança derrière elle, avec un cri de triomphe.

Mais, avant qu'ils eussent touché la terre, le chant du coq s'était fait entendre et une voix terrible avait crié :

« A présent, tu es à moi ! »

Que se passa-t-il alors ? Nul n'en fut témoin ; mais, de la plaine comme de la montagne, bergers, laboureurs, hommes d'armes et serviteurs du château, entendirent des cris affreux et virent une colonne de flammes qui s'élevait pas-dessus les plus grands arbres de la forêt, et au milieu de laquelle s'agitaient des ombres gigantesques.

Le lendemain, les vassaux de la comtesse retrouvèrent l'enfant de leur seigneur endormi parmi les fleurs, entre les deux lévriers couchés à ses pieds qu'ils léchaient doucement.

Sa mère, qui avait pleuré sa mort, versa de douces larmes en le revoyant, et la joie de la bonne comtesse fut partagée par toute la population du pays.

Une semaine plus tard, un messager arriva, annonçant le retour du comte, qui avait accompli son vœu et s'était couvert de gloire sous les murs de Jérusalem.

En même temps que l'heureux retour du père, fut célébré, en grande pompe, celui du fils, enlevé par la méchante sorcière, et le rétablissement de la santé de la comtesse.

Quant à l'abominable vieille, on ne la revit pas dans le pays, qui ne conserve aujourd'hui d'autre trace de son passage, qu'une sorte de cratère noirci, dans la forêt, à quelques pas du Rhin, cratère que l'on nomme le Trou-de-la-Sorcière, les ruines de la maison du cimetière, et une gracieuse chapelle gothique, où l'on voit une vieille peinture représentant un ange protégeant de son épée un enfant endormi dans une prairie.

Cette chapelle porte le nom de Notre-Dame-des-Feux-Follets.

L'enfant endormi est Georges de Kaufungen, qui mourut à quatre-vingt-dix-huit ans, évêque de Bingen.

MARIE-MARGUERITE.



APRÈS LE CRIME.

C'était à l'extrémité du village : une fenêtre s'ouvrit brusquement, et un homme y parut, les traits livides, l'œil hagard, la lèvre agitée d'un frisson convulsif ; sa main était armée d'un couteau d'où le sang tombait goutte à goutte. Il jeta un regard sur la campagne silencieuse, puis il sauta à terre et se mit à courir à travers les champs.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta, brisé, hors d'haleine, sur la lisière d'un bois, à vingt pas d'un grand chemin ; il chercha l'endroit le plus touffu, le plus impénétrable, s'y glissa sans s'inquiéter des ronces qui le déchiraient, puis il se mit à fouiller la terre avec son couteau. Quand il eut fait un trou d'un pied de profondeur, il y plaça l'arme sanglante, le combla ensuite avec la terre qu'il avait enlevée, le recouvrit de gazon qu'il piétina fortement ; après quoi il s'assit dans l'herbe humide.

Il écouta et parut effrayé du silence qui planait sur la campagne.

C'était l'heure où les ténèbres sont remplacées par cette teinte grise et uniforme qui n'est ni le jour ni la nuit, et à travers laquelle les objets flottent comme des ombres.

Il lui semblait qu'il était seul dans cette immensité funèbre, au milieu de cette nature muette et terne.

Tout à coup, un bruit le fit tressaillir : c'était l'essieu d'une charrette qui criait sur la route, à une lieue de là peut-être ; mais, dans le silence, ce son bizarre et discordant se percevait avec une singulière netteté.

Puis, la nature s'éveilla peu à peu. L'alouette s'élança du sol vers le ciel bleu en faisant entendre ces notes à la fois effarées et charmantes, où débordent tant de vie et de bonheur, une tribu ailée se mit à chanter et à palper dans les feuilles ruisselantes de rosée ; de toutes parts enfin, depuis la mousse, où rôde l'insecte d'or, jusqu'à la plus haute branche de chêne, où l'oiseau frissonne voluptueusement dans l'éther, s'éleva ce concert matinal si harmonieux dans sa confusion, si puissant dans son délire, qui jaillit aux premiers rayons partis d'Orient et qu'on pourrait appeler l'hymne au soleil.

La nature s'épanouissait radieuse et virginale ; tout était grâce, fraîcheur, étincellement dans la fo-

rêt où flottait une brume bleuâtre ; tout était calme et recueillement dans la plaine, dont les grandes lignes ondulaient à l'infini, dont les tons gris s'illuminaient sous les scintillements du ciel bleu.

Le meurtrier se leva ; ses membres tremblaient et ses dents claquaient l'une contre l'autre.

Il jeta autour de lui des regards craintifs, écarta les branches avec précaution, s'arrêtant, tressaillant, retournant brusquement la tête au moindre bruit, puis enfin il sortit de l'épais massif au milieu duquel il venait d'enfourer son couteau.

Il s'enfonça plus avant dans la forêt, cherchant toujours les endroits les plus sombres, évitant les clairières et les sentiers, faisant des haltes fréquentes pour écouter et pour sonder de l'œil le bois avant de s'y engager.

Il marcha ainsi tout le jour, sans s'apercevoir de la fatigue, tant était grande l'angoisse qui le dominait.

Il s'arrêta à l'entrée d'une futaie de hêtres dont les troncs imposants s'élançaient, blancs et lisses, comme des milliers de colonnes au chapiteau de feuillage. Un jour calme, un silence harmonieux ajoutaient encore à l'impression de grandeur et de recueillement qui se dégageait de cette belle nature. Quelque chose d'animé semblait palpiter dans l'ombre lumineuse que tamisait le feuillage immobile et sombre ; c'était comme une âme qui planait dans ces demi-ténèbres et y murmurait de mystérieuses syllabes.

Le fugitif se sentit mal à l'aise, et, rampant comme un reptile, il alla se tapir sous un fouillis de ronces dont l'épaisseur le cachait complètement.

Quand il se vit en sûreté, il porta la main à sa tête d'abord, puis à sa poitrine, et il murmura : J'ai faim !

Le son de sa voix le fit frissonner : c'était la première fois qu'il l'entendait depuis le meurtre, et elle résonnait comme un glas à son oreille. Il resta quelques instants immobile, et, retenant son souffle, comme s'il eût craint d'avoir été entendu.

Quand il eut recouvré un peu de calme, il se mit à fouiller ses poches l'une après l'autre : elles con-

tenaient quelques sous.—C'est assez, dit-il à voix basse : dans six heures, j'aurai passé la frontière ; alors je pourrai me montrer, travailler ; je serai sauvé.

Au bout d'une heure, il sentit que le froid engourdissait ses membres, car, avec la nuit, la rosée tombait. Pour tout vêtement, il avait une blouse et un pantalon de toile ; il se leva, sortit avec précaution de son buisson de ronces et reprit sa marche.

Il ne s'arrêta qu'aux premières lueurs du jour. Il venait d'atteindre la limite de la forêt ; il lui fallait maintenant s'engager dans la campagne, marcher en pleine lumière, et, frappé de terreur à cette pensée, il n'osait plus faire un pas en avant,

Tandis qu'il se tenait caché dans un taillis, des pas de chevaux se firent entendre.

Il pâlit.

—La police ! balbutia-t-il en se couchant à terre.

C'était un cultivateur qui se rendait aux champs avec deux chevaux attelés à une charrue ; il sifflait un air du pays, tout en effilant la mèche de son fouet.

—Jacques ! lui cria une voix.

—Tiens ! c'est vous, Françoise ? Comme vous v'la du matin aujourd'hui !

—Dame ! je vas laver ce paquet de linge à la fontaine, c'est pas tout près.

—Je vas à deux pas de là, mettez donc ça sur une de mes bêtes.

—C'est pas de refus tout de même. Ah ça ! la femme et les petits, comment que ça va, tout ça ?

—Je suis le plus malade de la famille, dit Jacques avec un gros rire ; tout va bien, le travail, la joie et la santé.

Et il essaya la mèche de son fouet, dont le claquement sonore se répéta d'échos en échos.

Le meurtrier le suivit longtemps des yeux, puis un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et son regard se porta sur la campagne qui s'étendait devant lui.

—Allons, murmura-t-il, il faut marcher ; il y a vingt-quatre heures que j'ai... Tout est découvert, on me cherche ; une heure de retard peut me perdre.

Et, prenant résolument son parti, il sortit de la forêt.

Au bout de dix minutes, il vit poindre un clocher. Alors il ralentit le pas, en proie à mille sentiments contraires, attiré vers le village par la faim qui lui donnait le vertige, arrêté par la peur qui lui conseillait de fuir les habitations.

Cependant, après un long combat, pendant lequel avait toujours avancé en se glissant derrière les

mesures et les bouquets d'arbres, il allait pénétrer dans le village quand il vit quelque chose briller à deux cents pas de là.

C'étaient la bandaulière d'un chasseur.

—Il a peut-être mon signalement, murmura-t-il en frissonnant.

Et, reculant brusquement, il courut se jeter dans un petit bois qui s'étendait sur sa gauche.

Il s'y enfonça à grands pas, oubliant la faim, ne songeant plus qu'à fuir le village et le chasseur.

Mais il eut bientôt gagné la limite du bois, qui n'avait que quelques arpents. Au delà recommençait la plaine.

En passant sa tête à travers les branches pour reconnaître le pays, il aperçut un homme qui déjeunait, assis sur l'herbe. C'était Jacques, le laboureur.

Rien de plus gracieux que le petit coin dont il avait fait sa salle à manger. C'était une espèce de ravin effondré, rocailleux, traversé par deux profondes ornières, mais dont les gerçures et les aspérités, tapissées d'herbe et de mousse, étaient toutes brodées de plantes grimpantes aux feuilles vertes, jaunes ou pourpres, suivant le caprice de ce puissant coloriste qu'on appelle l'automne.

Les ornières étaient pleines d'une eau limpide, au fond de laquelle brillaient des petits cailloux blancs, polis et transparents comme de l'onix. Enfin, ce joli nid était délicieusement ombragé par un bouquet de bouleaux au tronc rugueux et argenté, au feuillage mince et tremblant.

Au delà de cette oasis, se déroulaient les champs labourés, sur lesquels la trame blanche et serrée des fils de la Vierge flottait et scintillait, comme un immense filet d'argent.

Les dents blanches du robuste paysan s'enfonçaient dans le pain bis avec un appétit qui eût donné envie à un financier de partager son frugal repas, et il ne s'interrompait, de loin en loin, que pour jeter un mot d'amitié à ses deux bêtes qui, à quelques pas de lui, mangeaient à la même botte de foin.

— Il est heureux, celui-là, murmura le meurtrier. Puis il ajouta, mais au fond de sa conscience :

—Oui, le travail ! l'amour de la famille !... la paix et le bonheur sont là.

Il fut tenté d'aborder Jacques et de lui demander un peu de pain ; mais un coup d'œil jeté sur ses habits en lambeaux l'empêcha de se montrer, et puis il lui sembla que ses traits portaient l'empreinte de son crime et devaient le dénoncer à tous les regards.

Un bruit de pas lui fit tourner la tête, et, à travers les branches, il vit passer un vieillard couvert de haillons. Il marchait courbé, un bâton à la main et un sac de toile pendu au côté par une ficelle.

C'était un mendiant.

Le meurtrier le suivit d'un œil d'envie, et sa conscience lui murmura encore ces paroles :

—Que ne donnerais-tu pas pour être à sa place ? Il mendie, mais il est libre ; mais il va et vient au grand air et au grand soleil, le cœur calme, la conscience tranquille, mangeant sans crainte et sans angoisse le pain dont on lui a fait l'aumône ; pouvant regarder derrière lui sans y voir un cadavre, à côté de lui sans y redouter un gendarme, devant lui sans y rencontrer le fantôme d'un échafaud. Oui, il est heureux, le vieux mendiant, et tu as raison d'envier son sort.

Tout à coup il pâlit, un tremblement nerveux agita tous ses membres et ses traits se crispèrent comme ceux d'un épileptique.

—Ce sont eux ! balbutia-t-il le regard fixé sur un point de la route.

Et l'œil hagard, éperdu, fou de terreur, il se mit à courir de tous côtés, cherchant un endroit où se cacher, mais si étrangement bouleversé par la peur que ses yeux ne voyaient rien et que son esprit était incapable de concevoir une pensée.

Pendant ce temps, la police approchait rapidement.

Le galop des chevaux et le cliquetis des armes lui rendirent subitement sa présence d'esprit, et, avisant un orme dont l'épais feuillage devait être impénétrable à la vue, il y grimpa avec l'agilité d'un écureuil.

Il était en sûreté au moment où les deux gendarmes s'arrêtèrent sur la route, à quelques pas de lui.

Il écouta, immobile, effaré, en proie à une émotion si violente qu'il entendait les battements de son cœur dans sa poitrine.

—Si nous visitons ce bois, dit un des gendarmes.

—Oh ! répondit l'autre, il est trop petit ; ce n'est pas là que notre homme se sera réfugié, c'est plutôt dans la forêt.

—C'est égal, il serait prudent d'y faire une battue.

—Non, répliqua l'autre gendarme ; ce serait du temps perdu et l'assassin à déjà dix heures d'avance sur nous.

Et ils partirent au trot.

Le meurtrier respira ; il se sentait renaître à la vie. Mais, cette angoisse passée, une souffrance un moment oubliée se fit de nouveau sentir, et il s'écria :

—Mon Dieu ! que j'ai faim !

Il y avait quarante-huit heures qu'il n'avait mangé-

Ses jambes fléchissaient sous lui ; il avait des éblouissements devant les yeux et des bourdonnements dans les oreilles.

Et pourtant il ne songeait plus à aller demander du pain au village. Le gendarme ! l'échafaud ! ces deux fantômes se dressaient sans cesse devant lui et dominaient jusqu'à la faim.

Comme son oreille inquiète écoutait les bruits de la campagne, un tintement lugubre le fit tressaillir.

C'était la cloche du village qui sonnait le glas funèbre.

Le meurtrier écoutait pâle, ému, frissonnant à chaque coup, comme si le battant de la cloche eût frappé sur son cœur.

Puis de grosses larmes jaillirent lentement de ses yeux et coulèrent le long de ses joues sans qu'il s'en aperçût, mais sans qu'il songeât à les essuyer.

C'est que ces tintements funèbres évoquaient dans son imagination un tableau à la fois terrible et navrant. A cette même heure, la cloche d'un autre village sonnait aux morts comme celle-ci ; une pauvre jeune femme, portant sur ses traits amaigris toute sa vie de larmes, de souffrances et de résignation, était mise dans la bière, la gorge traversée d'un coup de couteau, puis conduite à l'église et au cimetière ensuite.

Et trois petits enfants blonds suivaient le cercueil, se demandant pourquoi on avait mis là leur mère endormie, et pourquoi leur père n'était pas près d'eux.

—Oh ! malheureux ! malheureux ! soupira le meurtrier en couvrant son visage de ses deux mains.

Il écouta de nouveau la cloche, dont les tintements lui semblaient les sanglots de la pauvre victime, puis il murmura tout bas :

—Oh ! la paresse !... Elle m'a conduit au cabaret, et le cabaret, voilà ce qu'il a produit : trois orphelins, une pauvre femme en terre, et moi !... moi, un monstre haï de tous, traqué comme une bête fauve, poursuivi sans repos ni trêve jusqu'à l'heure où ils m'auront acculé à l'échafaud. Horrible, horrible destinée !... et trop douce encore.

Il resta dans l'arbre jusqu'à la nuit close. Quand il vit les étoiles briller au ciel, quand il n'entendit plus, dans la vaste solitude, que ce souffle vague qui semble la respiration de la terre endormie, alors seulement il se hasarda à descendre pour se reposer.

Il s'étendit au pied de l'arbre et ferma les yeux ; mais la peur, qui ne le quittait pas, la faim, qui rongait ses entrailles, le tinrent constamment éveillé, et il se leva aux premières lueurs de l'aube, ac-

cablé, brisé à la fois par l'inquiétude, la fatigue et un jeûne de près de trois jours.

Au bout de quelques heures, la faim, aiguisée encore par l'air excitant des bois, finit par l'emporter sur toutes ses terreurs, et, sentant que sa raison commençait à vaciller dans son cerveau vide, il se décida à aller demander à manger au village.

Il secoua les herbes attachées à ses vêtements, renoua sa cravate, passa ses doigts dans ses cheveux emmêlés, puis il sortit du bois et s'engagea résolument dans la plaine.

Cinq minutes après, il entra dans le village, marchant lentement, la tête penchée vers la terre, comme un homme accablé de fatigue, mais jetant à droite et à gauche un regard furtif et défiant, et prêt à prendre la fuite à la première apparence de danger.

Non loin de l'église, c'est-à-dire au centre du pays, il aperçut un cabaret dont la mine patriarcale lui parut rassurante. Après s'être convaincu qu'il n'en sortait ni chants, ni cris, ni disputes, ce qui témoignait qu'il était désert ou à peu près, il se décida à y entrer.

—Qu'est-ce qu'il vous faut, mon brave homme ? lui demanda la cabaretière, solide paysanne aux larges épaules, à la mine fraîche et épanouie.

—Du pain, répondit le meurtrier.

Et il alla s'asseoir à une table, près d'une fenêtre qui ouvrait sur un jardin.

Il fut bientôt servi.

—Tenez, lui dit la cabaretière, voilà du pain, du vin et du fromage.

—Je n'ai demandé que du pain, répliqua brusquement le meurtrier en cachant son visage dans ses mains.

—Bah ! le fromage me regarde et le vin aussi, car, sans vous offenser, vous n'avez pas l'air riche, mon pauvre homme, et il me semble que vous avez grand besoin de reprendre des forces ; ainsi, buvez et mangez sans vous inquiéter du reste.

—Merci, merci.

En ce moment, on entendit sonner à grande volée.

—Qu'est-ce que ça ? demanda le meurtrier. Pourquoi sonne-t-on ainsi ?

—Pardi ! c'est la fin de la messe.

—La messe ! quel jour est-ce donc aujourd'hui ?

—Dimanche. Ah ça ! vous n'êtes donc pas chrétien ? Oh ! vous allez avoir des compagnons tout à l'heure, allez.

Le meurtrier se sentit défaillir. Il fut tenté de s'élançer dehors, mais une minute de réflexion le

convainquit que ce serait courir au devant de sa perte et que la prudence même voulait qu'il restât.

A peine avait-il pris ce parti, que les buveurs affluaient au cabaret, qui se trouva bientôt plein. Le meurtrier se mit à boire et à manger, en ayant soin de se tourner du côté de la fenêtre, de manière à dissimuler ses traits autant que possible.

Un quart d'heure s'écoula, un siècle de tortures et d'anxiétés pour le pauvre fugitif, que la parole la plus insignifiante faisait pâlir et frissonner. Enfin, il allait se lever et sortir, quand un buveur s'écria ; —Tiens, v'là le père Faucheux, le baillif.

Le meurtrier bondit sur lui-même, et porta la main à son front ; le sang lui avait jailli au cœur, puis du cœur à la tête, comme s'il eût été frappé d'apoplexie.

Il se remit peu à peu, mais sans pouvoir recouvrer ses forces ; il lui restait de cette ébranlement une faiblesse et un tremblement nerveux qui le rendaient incapable du moindre effort.

En voyant entrer l'huissier, il posa sa main sur la table et feignit de dormir.

L'accueil qui fut fait au nouveau venu attestait l'estime dont il jouissait dans le pays : ce fut à qui lui offrirait une place à sa table.

—Merci, mes braves, répondit le père Faucheux, un verre de vin sur le pouce, volontiers, c'est pas de refus ; mais quant à m'asseoir et à flâner par ici, pas moyen, le service s'y oppose.

Le service ! allons donc, c'est aujourd'hui dimanche, les voleurs doivent se reposer comme nous autres.

—Les voleurs, possibles ; mais les assassins, c'est différent.

—Un assassin ! Qu'est-ce que vous dites là, père Faucheux ?

—Vous ne connaissez pas l'affaire de.....

—Mais non, contez-nous donc ça, père Faucheux.

—D'autant plus volontiers que je ne suis entré ici que pour vous faire connaître à tous le signalement du gredin que nous poursuivons.

Le cœur du meurtrier battit en ce moment à lui rompre la poitrine.

C'est un maçon, et il se nomme Pierre Picard, reprit le brigadier.

—Et qui a-t-il assassiné ?

—Sa femme.

Le gueux ! qu'est-ce qu'elle lui avait donc fait

—Elle pleurait sans se plaindre quand il la battait ; seulement, elle allait quelque fois au cabaret lui demander de quoi donner à manger à ses pauvres petits enfants, qu'elle ne pouvait pas voir mou

rir d
re !
di à
aura
Elle
enfan
que
donn
v'là
d'alle
son s
dit le
envir
Il
Le
effort
et tro
l'huiss
cou o
gros,
signe
Pu
n'est
tromp
je vo
Le
sier
peine
yait
Il
de l'
tout à
Il
paît,
Po
sang
de to
sait d
qui a
Et
suis
face.
Pic
pressi

rir de faim. Voilà tout son crime, la pauvre créature ! C'est pour ça qu'il l'a tuée dans la nuit de jeudi à coups de couteau ; elle avait vingt-cinq ans. Il aurait dû baiser la trace de ses pas, le misérable ! Elle passa sa vie à travailler, à le soigner, lui et ses enfants, et elle n'a jamais eu d'autres récompenses que les coups et la misère.

—Satanée canaille ! s'écria un jeune homme en donnant un violent coup de poing sur la table, en voilà un que je me ferai une vraie partie de plaisir d'aller lui voir couper le cou.

—C'est pourquoi il faut que vous connaissiez tous son signalement pour pouvoir l'arrêter au besoin, dit le l'huissier, car nous savons qu'il rôde dans les environs.

Il se fit un profond silence.

Le meurtrier, lui aussi, écoutait, dominant par un effort surhumain la fièvre qui enflammait son sang et troublait son cerveau.

—Voilà le signalement de Pierre Picard, dit l'huissier en dépliant un papier : Taille moyenne, cou court, épaules larges, pommettes saillantes, nez gros, yeux noirs, barbe rousse, lèvres minces, un signe brun à l'extrémité supérieur du nez.

Puis, repliant son papier :

—Vous le reconnaîtrez bien si vous le rencontrez, n'est-ce pas ?

—Avec un pareil signalement, impossible de s'y tromper.

—Alors comme dit la chanson, bonsoir les amis ; je vous quitte pour aller chasser mon gibier.

Le meurtrier ne respirait plus, entendant l'huissier s'éloigner, il calculait que quelques heures à peine le séparaient de la frontière, et déjà il se voyait sauvé.

Il allait relever la tête, quand les grosses bottes de l'huissier, changeant de direction, résonnèrent tout à coup à ses oreilles.

Il s'était arrêté à deux pas de la table qu'il occupait, et le meurtrier sentait son regard peser sur lui.

Pour nous servir d'une locution populaire, son sang ne fit qu'un tour. Une sueur froide lui jaillit de tous les pores, et il lui sembla que son cœur cessait de battre.

—Ah ! ça, s'écria l'huissier, voilà un paroissien qui a le sommeil bien dur.

Et lui frappant sur l'épaule.

—Holà ! l'ami, montrez-vous donc un peu ; je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien vous voir en face.

Pierre Picard releva brusquement la tête ; l'expression en était effrayante. Ses traits livides étaient

affleusement contractés, ses yeux sanglants lançaient des éclairs, et un tremblement nerveux agitait ses lèvres minces et serrées.

—C'est lui ! s'écrièrent dix voix à la fois.

L'huissier étendit la main pour le saisir au collet ; mais avant qu'il ne l'eut touché, le meurtrier lui asséna dans les yeux deux coups de poing qui l'aveuglèrent ; puis, bondissant par la fenêtre, il disparut à travers le jardin.

Revenus de la surprise qui d'abord les avait paralysés, vingt jeunes gens s'élançèrent à sa poursuite. Mais il avait sur eux une demi-minute d'avance, et pour un homme vigoureux et dont l'énergie était centuplée par l'instinct de la conservation, c'était un immense avantage.

Ranimé par le repas qu'il venait de prendre, Picard avait des jarrets d'acier. Il franchit d'un seul bond la haie du jardin, gagna les champs, et en moins de dix minutes, il se trouvait à une demi-lieu du village.

Après s'être assuré que les accidents de terrain le mettaient hors de portée de la vue de ses ennemis il s'arrêta un instant pour respirer, car il était hors d'haleine, et serait tombé inanimé si cette course furieuse eût duré une minute de plus.

Mais il venait de s'asseoir à peine, quand des cris confus vinrent frapper son oreille. Il se leva et écouta.

C'étaient eux.

Que faire ? Brisé, haletant, il ne pouvait plus courir, et ils étaient là, sur ses pas.

Il promena autour de lui un regard désespéré. Partout la plaine unie, sans une roche, sans un ravin, sans un bouquet d'arbres qui put le cacher.

Tout à coup, son regard, arrêté sur une mare bordée de quelques roseaux, s'illumina, et il murmura :

—Essayons.

Il se traîna jusqu'à la mare, s'enfonça dans l'eau jusqu'au cou, ramassa sur sa tête des roseaux et des plantes aquatiques, puis resta là aussi immobile que s'il eût pris racine dans la vase.

L'eau était redevenue calme et unie comme un miroir au moment où les vingt paysans arrivèrent au bord de la mare, précédés du brigadier, qui, grâce aux soins de la cabaretière, était promptement revenu de son étourdissement.

—Ah ! ça s'écria le père Fauchoux qui, du haut de son cheval, embrassait d'un coup d'œil tous les points de l'horizon, où diable est-il passé, le gueusard ?

—C'est drôle tout de même, dit un jeune paysan, je l'ai aperçu il y a cinq minutes, et plus personne.

Cependant, le terrain est découvert à trois lieues à la ronde, et pas une motte de terre, pas un trou de taupe où il puisse cacher seulement le bout de son nez.

Il ne peut pas être loin, dit le l'huissier ; divisons-nous, et parcourons la plaine en visitant jusqu'au moindre sillon. Nous rabattons tous ici.

Pierre Picard entendit toute la bande se disperser en proférant des menaces contre lui.

Toujours immobile dans cette eau glaciale, il tremblait de tous ses membres, et il n'osait changer de position dans la crainte de trahir sa présence en agitant l'eau autour de lui ou en dérangeant les joncs et les plantes humides qu'il avait amassés sur sa tête.

Il passa une heure dans cette position, étudiant le bruit des pas qui se croisaient dans la plaine et dont son oreille, avidement tendue, saisissait les plus imperceptibles échos.

Au bout de ce temps, toute la troupe se trouva de nouveau réunie autour de la mare.

—Tonnerre et tempête ! s'écria l'huissier avec fureur, le brigand nous a échappé ; mais comment ! où diable a-t-il pu passer ?

—Faut qu'il soit sorcier, dit un paysan.

—Sorcier ou non, je n'y renonce pourtant pas, reprit le père Fauchoux ; le temps de laisser Sapajou se désaltérer un brin à cette mare et nous filons tous deux du côté de la frontière où le gueux a dû prendre sa course.

Et, dirigeant son cheval vers la mare, il l'arrêta juste à la touffe de joncs qui cachait le fugitif.

L'animal allongea le cou, aspira l'air, renifla avec force puis porta vivement la tête en arrière et refusa d'avancer.

Pierre Picard avait senti sur sa joue la chaleur de son haleine.

Le brigadier cingla légèrement les oreilles de Sapajou pour le forcer à entrer dans la mare, mais l'animal recula de deux pas, et son maître eut beau faire, ni coups, ni caresses ne purent le résoudre à obéir.

—Oh ! oh ! nous avons des caprices, s'écria le gendarme, furieux d'une résistance à laquelle il n'était pas accoutumé, nous allons bien voir qui de nous deux va céder à l'autre.

Et il se préparait à corriger énergiquement le pauvre Sapajou, quand celui-ci, comme s'il eût compris le danger, tourna tout à coup à gauche et entra dans la mare quelques pas plus loin.

—Cen'est pas malheureux ! dit l'huissier

Puis, tandis que son cheval buvait :

—Maintenant, mes braves, dit-il aux paysans, vous pouvez regagner le village : Sapajou et moi, nous nous chargeons du reste.

Les paysans partirent en lui souhaitant bonne chance, puis le cheval, suffisamment désaltéré, sortit de l'eau et s'élança à travers champs, stimulé par la voix de son maître.

Le meurtrier restait seul.

Cependant, quoique engourdi par le froid, il s'écoula encore plus d'un quart d'heure avant qu'il se hasardât à quitter sa retraite.

Il sortit enfin de la mare, ruisselant d'eau, la tête et les épaules couvertes d'herbes aquatiques qui se collaient à sa peau et à ses vêtements, le corps grelottant, le visage cadavéreux. Il jeta sur la plaine déserte un long regard et voulut murmurer quelques paroles, mais ses dents claquaient si violemment l'une contre l'autre qu'il fut quelques instants sans pouvoir proférer une parole.

—Sauvé ! balbutia-t-il enfin.

Puis il reprit avec l'expression d'un profond abattement.

—Oui, sauvé ! pour une heure ! ... la police m'attend à la frontière, car elle est prévenue, toute la population est sur pied, la chasse va recommencer contre l'ennemi commun, contre la bête enragée. La lutte ! toujours la lutte, sans relâche et sans pitié ! tous les hommes contre moi, et Dieu aussi, Dieu qui m'a condamné ! c'est trop, je ne suis pas de force.

Tout en parlant, il enlevait machinalement les herbes gluantes dont il était couvert.

Il embrassa la solitude qui l'entourait et il en parut épouvanté.

Il sentait dans son cœur la même solitude froide, morne et désolée.

Puis il prit sa tête dans ses deux mains et resta cinq minutes plongé dans ses réflexions.

—Allons ! dit-il enfin d'un ton résolu.

Et il se mit en marche dans la direction du village qu'il venait de fuir

Une heure après, il entra dans le cabaret où le brigadier avait failli s'emparer de lui.

Tous les paysans qui s'étaient mis à sa poursuite s'y trouvaient réunis.

—L'assassin ! s'écrièrent-ils stupéfaits.

—Eh bien, oui ! répondit tranquillement le meurtrier ; c'est Pierre Picard, l'assassin, qui vient se livrer lui-même.

Et il vint s'asseoir au milieu du cabaret, calme et impassible.

Deux gendarmes arrivèrent bientôt.

Pierre Picard les reconnut pour ceux qui avaient passé la veille près de l'orme où il s'était réfugié.

Il tendit les mains en silence.

Ils lui mirent les poucettes et l'emmenèrent dans une pièce qui devint son cachot provisoire en attendant qu'il soit transféré à la ville voisine.

Quand il se vit seul, bien enfermé dans cette prison, dont la porte était gardée par deux gendarmes, le meurtrier se laissa tomber sur son lit de camp en s'écriant avec une volupté sauvage :

— Enfin ! je puis me reposer !

LES DEUILS DE LA VIE.

Voici une histoire touchante, chères lectrices ; vous la lirez avec émotion, car vous saurez comprendre, avec votre bon petit cœur de femme, les profondes angoisses de cette noble épouse, qui a si généreusement sacrifiée sa vie pour sauver son mari :

Maxime d'A... avait épousé Sybelle de L... un an avant la guerre. Mariage selon la formule. Pour lui, c'était une fin ; pour elle, un commencement.

Si bien que, aussitôt après un voyage de noces officiel, banal, écourté, chacun avait tiré de son côté. La nouvelle de nos premiers désastres trouva le mari sur un turf du Midi, la femme sur une plage de Normandie.

Trésor des fèves et Fleurs des pois étaient au fond deux bonnes bêtes de patriotes. Lui demanda et obtint une compagnie dans la mobile de son département. Elle écrivit à son mari pour le complimenter de sa résolution et le prier de lui indiquer ce qu'elle avait à faire.

Il fut convenu qu'on se rejoindrait à Paris pour de là se rendre, Maxime à l'armée, et Sybelle dans leur château du Perche transformé en ambulance.

Le 5 septembre, elle franchissait les fortifications déjà percées d'embrasure et en train de faire leur toilette de guerre. Quand elle se vit seule dans ce Paris, tout chaud de la révolution de la veille et encore gris de sa triste victoire, elle eut peur, et, pour la première fois, s'aperçut que son mari lui manquait.

A son arrivée, elle courut au-devant de lui et se jeta en pleurant dans ses bras. La première émotion passée, elle trouva que Maximus n'était pas reconnaissable sous son uniforme de campagne et sa barbe taillée militairement.

Dès le lendemain, ils se séparèrent, et elle restait

seule dans l'immense château, la tête et le cou tournés du côté où il se débattait.

Un soir, on lui apporta Maxime étendu sur un matelas ensanglanté. Ce fut à la fois une angoisse et une joie poignantes. Elle le retrouvait blessé, mais elle le savait, le tenait vivant !

L'angoisse fut courte, le blessé entra bientôt en convalescence et put descendre au parc, dans ce parc où s'étaient écoulés les premiers mois de leur union si vides qu'ils ne leur avaient pas laissé un souvenir au cœur.

Elle était toute entière à son amour et ne voyait rien au-delà de ce bras glorieusement mis un échappe.

Lui, un peu distrait, impatient de ce loisir forcé, avides de nouvelles. Elles arrivaient de plus en plus mauvaises.

En janvier, au milieu de la nuit, on apprit tout d'un coup que nous avions perdu une grande bataille près du Mans et que l'ennemi était proche. Maxime ne pouvait se faire à l'idée de tomber sans résistance entre les mains des Allemands. Il fallut fuir. Toutes les voitures de la maison avaient été mises en réquisitions et employées aux ambulances. On dut placer le convalescent sur une petite carriole à moitié close. On chemina ainsi toute la nuit, par un temps horrible. Sous l'émotion, la fatigue, le froid, les blessures de Maxime se rouvrirent : il fit une partie de la route évanoui. Sa femme se dépouilla de son manteau fourré et en emmaillota le blessé, et elle resta près de dix heures sous la bise et la neige, immobile, mal enveloppée dans un tartan.

A peine arrivée en lieu sûr elle tomba ; une fluxion de poitrine se déclara et la mit à toute extrémité. Maxime fut admirable ; mal guéri lui-même, il ne quitta pas le chevet de sa femme.

Au mois de mai, le soleil, le sentiment de son

bonheur conjugal reconquis, la nouvelle de la croix donnée à son mari, et un suprême effort de volonté où devait s'épuiser cette frêle et généreuse nature, amenèrent un répit, un rétablissement apparent.

Elle traîna tout une année, avec des alternatives de mieux et de pis.

Enfin, elle est morte au printemps, la tête sur

l'épaule de celui à qui elle avait donné son cœur et sa vie.

Maxime a mis sa croix sur le cercueil de la pauvre morte, et depuis on a jamais vu trace de ruban à sa boutonnière.

Voilà tout le drame intime, touchant et vrai, que l'on pouvait lire entre les lignes banales d'un billet de faire part que nous avons reçu.

SCIENCES SOCIALES.

LES PROPHEITIES.

OCTOBRE.

Notez qu'à la Saint-Denis, qui est le 9 Octobre, le soleil entre au 16^e degré de Libra, la Baleine commence à se lever chroniquement par la queue, la moitié du Poisson austral apparaît à vêpres.

On disait anciennement du 22 Octobre, jour de saint Vallier :

A la Saint-Vallier, la charrue sous le poirier.

Maintenant il faut dire :

La Toussaint venue, quitte la charrue.

Ce jour le Soleil entre au 8^e degré du Scorpion, auquel l'Hydre monte le matin, le Taureau se couche au soir, la Baleine commence à se cacher au crépuscule ; la racine de la queue du Mouton se lève au soir.

ADJONCTIONS PAR CHARLES MAGINU.

2 Octobre.—Saint Léger.

3 Octobre.—Saint François d'Assise.

Ne sème point au jour de saint Léger.

Si tu ne veux avoir du blé léger ;

Mais sème au jour de saint François,

Pour avoir grain qui ait du poids.

Ce dicton n'a de remarque que le jeu de mots qu'il contient et ne mérite pas qu'on y fasse grande attention.

9 Octobre.—Saint-Denis.

S'il pleut le jour de Saint-Denis,
Tout l'hiver aurez de la pluie,

18 Octobre.—Saint-Luc.

A la Saint-Luc, qui n'a pas semé, sème dru.

22 Octobre.—Saint-Vallier.

25 Octobre.—Saint-Crépin.

Saint-Crépin, la mort aux mouches,

28 Octobre.—Saint-Simon.

(PROV. espagnol.)

A la Saint-Simon, une mouche vaut un pigeon.

Cela veut dire qu'à la fin d'Octobre, les mouches ont à peu près disparu ou sont au moins très-rare.

PROVERBES MÉTÉROLOGIQUES ET AGRONOMIQUES

S'APPLIQUANT A TOUTE L'ANNÉE.

L'hiver nous fait plus de mal que l'été ne nous fait de bien.

L'hiver mange le printemps, l'été et l'automne.

Ces deux proverbes ont le même sens et indiquent que la température de l'hiver exerce la plus grande influence sur le reste de l'année. Le dernier peut exprimer aussi que l'hiver recueille et consomme tous les produits des autres saisons.

Soleil d'hiver, tard levé bientôt couché.

Comme le Soleil, en hiver, ne reste que fort peu de temps sur l'horizon, son influence alors est à peu près nulle.

Pauvre laboureur, tu ne vois
Jamais ton blé beau, l'an deux fois
Car si tu le vois beau en herbe,
Tu ne l'y verras pas en gerbe.

Ce dicton n'est peut-être pas rigoureusement exact, il est vrai de dire cependant que, lorsque le blé sort trop tôt de terre et offre, avant l'époque des grands froids, un très-bel aspect, on peut craindre qu'il ne souffre davantage des rigueurs de la saison.

Les Italiens disent :

Sèche année, jamais affamée. (Prov. italien.)

Ce dicton peut être vrai, dans certaines parties de l'Italie, et dans les contrées où l'humidité naturelle du sol compense les ardeurs de la température; mais dans le centre de la France, une trop grande sécheresse est défavorable aux céréales. Les années 1811 et 1846 offrent deux grands exemples de l'influence désastreuse de la sécheresse. Dans ces deux années, le vin fut excellent, mais la France fut sur le point de manquer absolument de blé.

An de champignons, an de mauvais renom. (Prov. italien.)

Il y a, je crois, dans ce proverbe plus de rime que de raison.

Année de glands, mauvaise année. (Prov. ital.)

Année neigeuse, année fructueuse. do

Ceci est vrai partout. La neige, qui tombe en temps opportun, protège les blés contre les très-fortes gelées, et, en fondant à l'époque du dégel, communique à la terre quelques principes très-favorables à la végétation. Voici encore un dicton analogue :

Sous la pluie, famine; sous la neige, pain. (Prov. italien.)

Quand les jours augmentent, le froid augmente aussi. (Prov. italien.)

Les jours, en effet, recommencent à croître vers la fin de Décembre, et c'est à cette époque aussi que le froid de l'hiver vient plus vif et plus intense.

L'hiver ne prend jamais racine dans le ciel. (Prov. anglais.)

Il n'y a qu'un temps, et dans nos climats tempérés, sa rigueur n'est pas de très-longue durée.

Année venteuse, année pommeuse.
Labour d'été vaut fumier.

Ce proverbe ne peut recevoir son application que dans les pays où les terres restent encore en jachères. Dans les contrées de culture perfectionnée, il n'existe point de terres libres ou vides pendant l'été.

Arbre moult (beaucoup) ramé fait à peine bon [fruit.

Dans un arbre qui a trop de branches (*ramus*), la sève se divise à l'infini et perd ainsi de sa force; l'habileté d'un bon jardinier consiste à tailler ses arbres fruitiers de manière à ménager et à utiliser la vigueur de la sève.

Bruyne est bonne à vigne, et à blé la ruine.

Ce proverbe a besoin d'explication. La bruine ou brouillard est favorable à la vigne vers l'époque de la vendange; elle lui serait fort nuisible à l'époque de sa floraison; c'est à cette dernière époque qu'elle est dangereuse pour le blé.

Il n'est point de mauvais temps,
Quand il ne fait point de vent. (Prov. anglais.)

Quel que soit l'aspect du ciel, le temps ne saurait être considéré comme mauvais, si l'air est tout à fait calme.

Faites la vigne pauvre, elle vous fera riche. (Prov. anglais.)

C'est-à-dire : taillez la vigne hardiment; c'est le seul moyen d'en obtenir des produits abondants.

Arc-en-ciel du soir annonce le beau temps;
Arc-en-ciel du matin augmente la marée.

Ciel teint en rouge, pluie ou vent
Point de pluie sans vent; point de vent sans pluie.

Terre noire donne bon; terre blanche est bientôt lasse.

Un champ exige trois choses; beau temps bonne semence et bon laboureur. (Prov. italiens.)

Quand il pleut de la bise, il en pleut à sa guise.

Les pluies qui sont accompagnées du vent du Nord, sont ordinairement assez prolongées.

RÈGLES GÉNÉRALES DES MOIS ET JOURS DE L'ANNÉE.

On tient vulgairement que, si un malade est agité aux 4, 5, 6, 8 et 20 jours de la Lune, la maladie sera dangereuse, et on dit :

La Lune est périlleuse au cinq,
Aux quatre, six, huit et vingt.

Idem. On juge selon le premier mardi de la Lune quel sera le temps le reste de sa course jusqu'à son renouvellement.

Prends du temps la règle commune,
Au premier mardi de la Lune.

Idem. La nuit est chaude en pleine Lune,

Jusqu'en la vieille ou en la jeune.

Toutefois Pline tient le contraire, et dit que la Lune étant en conjonction, c'est-à-dire, nouvelle, elle est fort chaude en Été et en Hiver très-froide.

Idem. Les anciens disaient :

Pallina luna pluit rubicunda.
Sint alba senera.

La Lune pâle fait la pluie et la tourmente.
L'argentine temps clair et la rougeâtre vente.

On a remarqué que s'il pleut le Dimanche au matin pendant la grand'messe, qu'il pleut bien souvent tout le long de la semaine, dont on a fait ces vers :

Du Dimanche au matin la pluie
Bien souvent la semaine ennuie.
Du Vendredi l'on dit communément :
Du Vendredi la semaine est.
Le plus beau jour ou le plus laid.

Du Samedi, j'ai ouï assura à plusieurs gens dignes de foi, que jamais ne l'avaient vu passer sans voir luire clairement le Soleil, tant peu fut-il de ma part je n'y ai pas regardé de si près, mais je puis assurer que je l'ai vu luire quelquefois le soir, lorsqu'il n'y avait plus d'espérance de le voir, et que je pensais bien que le proverbe mentirait, pour quoi l'on dit :

Le Soleil par excellence.
Au samedi fait la révérence.

Les voyageurs et Pèlerins ont coutume de remarquer pour signe de beau temps :

Rouge le soir, blanc au matin,
Rend joie au cœur du Pèlerin.

Toutefois, messire Elpard, l'interprète du vin, dit qu'il s'en trouve bien, et que son cheval n'en va que mieux.

Des bruines aussi on a fait cette observation :
Bruine obscure, trois jours dure ;
Si elle poursuit, en dure huit.
lem. Quand il pleut de la bise,
Il en pleut à sa guise.

C'est-à-dire, que la pluie qui se prend avec le vent Septentrional, dure fort longtemps ; et, quand il a gelé, si le vent du midi souffle, le laboureur dit :

L'Austral, qu'on dit le droit vente.
Dégèle comme eau bouillante.

Auquel vers tu remarqueras qu'on dit Aural par corruption du mot Austral.

Du vent qu'il se fait le premier jour du Carême, on dit :

Le plus fort vent du jour des bordes,
Le plus souvent tout l'an déborde.

PROVERBE ANCIEN DE L'ESPÉRANCE DU BLÉ

Pauvre Laboureur tu te vois
Jamais ton blé beau l'an deux fois ;
Car si tu le vois en herbe,
Tu ne l'y verras en gerbe.

SIGNE D'UNE ABONDANCE.

Janvier le frileux, Février grésilleux,
Mars le poudreux, Avril le pluvieux,
Mai clair et venteux, font l'an plantureux (1).

Non-seulement les laboureurs l'ont observé, mais aussi plusieurs doctes personnages en ont fait l'expérience, comme Joachim de Rhingerber, le Danois, du pronostic suivant, que pour sa rareté et beauté, j'ai mis ainsi en vers :

OBSERVATIONS NOTABLES, LIBRES ET
EXPÉRIMENTÉES.

Si tu regardes dans la pomme
D'un chêne, tu trouveras comme
Sera l'un de ces trois divers :
Une mouche, une araignée, un ver :
Si c'est une mouche, attends la guerre ;
Si c'est un ver, force bien sur terre,
Et s'il se trouve un araignée,
Mortalité toute l'année,

J'en ai souvent fait l'expérience, et je puis assurer que c'est un beau miracle de la nature. Je dois noter que la dite pomme n'est pas prise pour le gland, mais pour une petite surcroissance, en forme de petite pomme vermeille, au dedans de laquelle tu trouveras infailliblement l'un des trois.

Les anciens aussi avaient remarqué, suivant une curieuse observation de Beda, qu'il y avait trois jours en l'an où ceux qui naissent n'avaient les corps sujets à pourriture après leur mort, ce que je ne veux pas assurer pour être vrai ; mais je dirai avec vérité avoir vu à Toulouse des corps déterrés tout entiers, exposés le Vendredi-Saint, à la vue d'un chacun, au cloître des Cordeliers, sans aucun, artifice. Dans la même ville on voit sur une table ou buffet des Marguilliers de l'église de saint Ocordy, et sur une des portes de l'Archevêché de St. Estephe ou Estienne, des corps entiers. J'ai aussi souvent ouï dire à plusieurs architectes ou maçons, qu'en détruisant de vieux bâtiments, ils avaient trouvé parmi les entrailles des chats et des rats tout entiers sans putréfaction, sinon des entrailles, et du poil tout tombé, dont on m'en a montré en des cabinets de parades de beaucoup plus sains que ceux qu'avec grande curiosité on avait préparés, dont je ne voudrais pas entreprendre de rendre raison ; je me contenterai de rapporter les jours des Anciens, avec la conférence de ceux d'aujourd'hui. On disait anciennement :

Les Animaux que tu verras
Le trentième de Janvier naître,
Jours d'Hippolyte et Mathias,
Leurs corps demeureront entiers,
Sans se corrompre nullement
Jusqu'au jours du jugement.

Qui se rapportaient au 10 Janvier, 24 Février et 13 Août, qui se rapportent à présent aux 9 Février, 7 Mars et 25 Août. Et maintenant il faut dire :

Au
l'épau
flanc
le Sol
de la
l'œil c
le sec
Le
virgo,
Dauph
L'œil
S'er
au der
labour

Un
Aubry
les ch
A pat
Sel
Roche
Lacen
presse
vise l
bons s
Il dit
chien
impré
place
qu'il a

Les Animaux que tu verras
Naître le jour de sainte Appoline,
Ou la veille de Bertholomine,
Ou le propre jour de saint Thomas,
Leurs corps, dit-on vulgairement,
Ne pourront aucunement,

Au 9 Février le Soleil entre au signe d'Aquarius,
l'épaule senestre d'Aquarius se perd au soir. Le
flanc dextre de Perseus se lève au matin ; le 6 Mars,
le Soleil entre au 14^e degré des Poissons ; la grève
de la jambe senestre d'Hercule, se perd au matin,
l'œil du Poisson méridional se perd à l'aube du jour,
le second entourtillement de l'Hiver s'élève au soir.

Le 13 août, le Soleil entre au premier degré de
virgo, les narines du Lion se perdent au soir et le
Dauphin, au matin, se plonge du tout en l'Océan.
L'œil dextre de la poule se cache le matin.

S'ensuit quelques préceptes généraux qui étaient
au dernier de la pronostication et manuscrit des
laboureurs.

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, et coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante-neuf.

VIANDE PROPRE A MANGER.

Un œuf qu'une heure seulement,
Pain d'un jour, oiseaux petits,
Chair d'un an, poisson de dix,
Cela fait vivre longuement.

SIGNES DE VIEILLESSE.

Quand on a les yeux en son sein,
Qu'on porte les pieds en sa main.

Quand on a ses dents à la ceinture,
Il faut dire adieu à la voiture.

AUTREMENT LE SIEUR THOMAS ARBEAU A DIT D'UN VIEILLARD AMOUREUX

Quand d'un cœur poursuivant vous verrez.
Porter des brodequins fourrés,
Des chausses à la martingale,
Le devant de son pantalon sale.
Le manteau poudreux et crotté,
Deux bonnets en saison d'Été,
Sur l'estomac un linge chaud,
Demander combien le b-é vaut,
Et qui a le bout du nez froid,
Croyez qu'il n'a pas bon droit.

GENS INUTILES EN CE MONDE.

Qui a bon lit, dedans ne dort,
Qui a bon pain, dedans ne mord,
Qui a du bien, n'en prend confort,
Autant vaudrait-il qu'il fut mort.

REMEDE ASSURÉ CONTRE LA PESTE.

Fais tant que tu sois plus debout qu'assis,
Egaie-toi et chasse tous soucis,
Hante rarement, vieille qui toujours dors,
Si tu es à juin ne sors das dehors,
Garde-toi du serein et du temps humide,
Sois plus chaud que froid,
Et plus plein que vide ;
Si le mal est près, cherche un autre lieu,
Recommande-toi au surplus à Dieu.

FIN DES PRÉCEPTES.

A PROPOS DE CHATS.

Une étrange hérésie a été imprimée par Xavier
Aubryet. Au profit des chiens, il a osé malmener
les chats par toutes les jolies griffes de son style.
A pattes de chien, pattes de chat.

Selon M. Xavier Aubryet, le chat est Caïn,
Rochelieu et Lacenaire. Pourquoi pas Satan ?
Lacenaire est de trop ; il ne faut plus "Gémir la
presse," sur cette odieux nom. Xavier Aubryet dé-
vise l'humanité du chiens en chats : selon lui, les
bons sont des chiens et les méchants sont des chats.
Il dit que le chien est l'ami de la maison, quand le
chien n'en est que l'esclave. Le chats est fier et
imprévu, il ne reconnaît pas de maître, il prend sa
place au foyer sans la demander, parce qu'il sait
qu'il a droit d'y être.

L'homme, en battant le chien, apprend à mépriser
ses semblables ; s'il veut battre le chat, il apprend à
les respecter. Les abolitionistes auront beau tonner
contre l'esclavage, tant qu'ils auront un chien, l'es-
clavage ne pourra être aboli. Le chien est l'ami de
l'homme, dites-vous ;—mais le chien, léchant les
pieds de son maître qui le bat, n'est pas le symbole
de l'amitié, c'est le symbole de la servitude.

J'aime les chats,—si M. Xavier Aubryet veut me
permettre de m'exprimer ainsi :—J'en ai une douzaine
qui sont tous frères, et je n'ai pas encore trouvé un
Caïn. Ils vivent gaiement sous le même toit. Les
uns sont blancs, les autres tigrés ; tous sont mouffus,
car j'aime les chats bien habillés. C'est une belle
famille qui joue au soleil ou devant l'âtre. Je joue

souvent avec eux ; si j'en porte les marques, c'est que j'y mets du mien sans prendre de gants. Et tout en jouant avec eux, je ne songe pas à jouer au Richelieu, ni eux non plus.

Parler de l'ingratitude des chats, c'est trop ré-implimer une phrase toute faite. Pourquoi sont-ils ingrats ? En quoi pourraient-ils montrer leur reconnaissance ? Et d'ailleurs, on parle toujours des ingrats, où sont donc ceux qui font du bien ? Veut-on que les chats gardent des troupeaux ou qu'ils sauvent des hommes qui se noient ? Après tout, s'il y a le chien du régiment, n'y a-t-il pas le chat du zouave,—un brave celui-là, qui a nourri son maître, et qui a été mis à l'ordre du jour ?—Que font donc, s'il vous plaît, tous ces petits chiens frisés qui jappent dans les salons ? Quand je suis mordu par l'un de mes douze chats, je n'ai pas peur. En pouvez-vous dire autant de votre chien ? Vous dites que le chien seul à toutes les caresses de l'amitié : mais quand je rentre mes chats viennent à moi et me font fête comme des chiens. L'un saute sur mes genoux, l'autre sur mes épaules, celui-ci sur ma table ; maître Historiographe, le plus familier de tous, me prend la plume des mains et m'empêche souvent d'écrire ; c'est un ami intelligent. Pour l'esprit mes chats en revendraient à vos chiens. Si cœur, dites-vous. Ecoutez cette histoire :—Mme....., une femme célèbre, avait trop d'amis pour qu'il restât place à un chien ou à un chat ; cependant, de temps en temps, les jours d'hiver, quand elle s'enfermait dans son petit salon pour peindre, elle trouvait un chat de gouttière, ou chat plébéin, un chat sans feu ni

lieu, qui venait se blottir entre les chenets et le paravent. Elle le voulait chasser, mais il la regardait avec de grands yeux verts, si intelligents qu'elle lui accordait l'hospitalité. L'été, dès qu'elle se promenait dans son jardin, sous de beaux marronniers qu'une hache impie a abattu l'an dernier, le chat descendait des hauteurs de son toit pour la suivre sur le sable et sur l'herbe. Mme....., quelques années avant sa mort, croyait, elle aussi, que le monde est gouverné par des esprits invisibles. Aussi, s'imaginait-elle que ce chat d'aventure était un esprit perdu. Elle finit par le caresser et en faire son ami aux heures oisives. Elle tomba malade ; le chat qui ne s'était jamais hasardé jusque dans la chambre à coucher, y vint tous les jours. A ses premières visites, il ne faisait que passer. Peu à peu, il demeura toute une heure ; enfin, il ne voulait plus s'en aller. La dernière nuit, li la passa toute entière sous le lit de la mourante. Dès qu'elle expira, il s'enfuit en pleurant. Et le lendemain matin on le vit se pendre à une branche fourchu d'un marronnier !

Vous n'en croyez peut-être rien, ni moi non plus, mais qu'on ne vienne plus me parler du chien de Montargis.

LORD PILGRIM.

Ruspio Théophile Gauthier trouve que ce qu'il faut le plus admirer dans l'homme, c'est le chien ; pourquoi ne dirions nous pas à notre tour, que ce qu'il y a de plus beau dans la vieille fille, c'est le chat. Cela fera tant de plaisir..... au chat.

LA POESIE POPULAIRE.

Chaque contrée à sa poésie populaire, expression fidèle du caractère de ses habitants, de leurs mœurs, de leurs préjugés et du degré de culture auquel ils sont parvenus. Elle s'attire plus vite, et s'efface chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que les lumières se répandent à travers la société ; à mesure que d'un idiome d'abord informe et confus, on voit se dégager les premiers éléments d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue arrivent les règles grammaticales ; avec la syntaxe, où avec la proxodie.

Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'âme, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Il n'y avait autrefois qu'une seule et unique poésie ; dès ce moment il en a deux : la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on a dans les salons, que l'on couronne dans les académies, et la poésie populaire qui devient le partage de la foule ignorante, et qui, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degrés en degrés les échelons de la société jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouve

bien
resp
la d
U
mon
pays
se v
que
pied
égli
chap
lée m
sur s
com
pauv
que
cueil
chan
chan
press
saint
Jolis
avait
Joue
cœur
mom
souli
arrê
voleu
au su
la pe
Ste.
tel, i
chant
peup
dain,
nouv
cond
ramè

En
surpr
nos à
enfant
pour
tions.
incon
en ex
ment
A
qui l
j'aim

bien exprimé l'état d'abandon de cette poésie, et le respect que le peuple lui conserve encore, tout en la délaissant.

Un joueur de vieille qui a longtemps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre que ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle, il aperçoit une statue de Ste. Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur sa tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme Ste. Cécile est la patronne des musiciens, le pauvre joueur de vieille ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme comme il les chantait dans sa jeunesse, au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout-à-coup, la statue de la sainte, s'anime, elle s'incline, et prenant un de ses jolis souliers d'argent dont la piété des fidèles lui avait fait hommage, elle le donna à l'artiste. Le bon joueur de vieille le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse Ste. Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison et condamné à mort comme voleur et sacrilège. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grâce la permission de s'agenouiller encore aux pieds de Ste. Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son âme, car il y allait de sa vie; le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier et le donne au condamné. Alors, on le délivre de ses fers et on le ramène dans la ville en triomphe.

* * *

En lisant dans Marmier les lignes ci-dessus, je me surpris à rêver. Quelle trace ils ont laissée dans nos âmes ces chants populaires, qui ont bercé notre enfance, qu'il suffit d'une circonstance toute fortuite pour en réveiller l'écho, et remplir nos cœurs d'émotions. Comme je ne signe pas, et que je vous suis inconnu, il n'y a aucun inconvénient à ce que je cite en exemple, ce qui m'est arrivé à moi personnellement.

Au village où je suis né, j'avais une vieille tante qui possédait une voix claire et bien timbrée, que j'aimais à entendre, dans nos fêtes de famille. Son

répertoire n'était ni varié, ni brillant, mais on y retrouvait de bonnes vieilles chansons françaises apportées par nos pères aux forêts de la Nouvelle-France. Je dis qu'on y retrouvait, mais à coup sûr c'était à d'autres qu'à moi à se charger de la besogne, car je vous parle là d'une époque où j'avais tout au plus sept ou huit ans. On sait qu'à cet âge heureux de la vie, l'esprit d'observation et de critique n'a pas jeté en nous d'assez profonde racines pour qu'il nous vienne à l'idée de rechercher les origines des choses et des chansons.

Toujours est il que quelques uns des couplets de la bonne tante avaient le don de m'émouvoir assez pour que j'en aie gardé une souvenance, à mes trente ans. Et je m'en suis bien aperçu, en retrouvant l'autre jour dans un roman de Balzac, cette touchante légende de Bretagne qui était l'un des morceaux favoris de la *diva* de notre village :

Nous v'nons vous souhaiter bonheur en mariage;
A M'sieur votre époux,
Aussi bien comme à vous.

On vient de vous lier Madame la mariée;
Avec un lien d'or,
Qui n'déli qu'à la mort.

Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée;
Vous garderez la maison,
Tandis que nous irons.

Avez-vous bien compris comme il vous fallait être?
Fidèle à votre époux,
Faut l'aimer comme vous.

Recevez ce bouquet que ma main vous présente;
Hélas! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs!

Vous ne sauriez croire avec quelle émotion j'ai retrouvé les mots de ce petit poème si mélancolique en sa naïveté. Je n'avais pas oublié l'air, qui me trottait par l'imagination une couple de fois l'an. Depuis que Balzac m'a remis les paroles en mémoire, il ne se passe pas de jour que je ne me surprenne à fredonner :

Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée, &c.

Cela pourrait sembler comique, car enfin les jeunes mariées ne font pas la sottise de se cloîtrer comme on leur enseigne à le faire en cette légende. Elles vont au bal, tout comme vous et moi, qui sommes célibataires jusque dans les moëlls, et elles valsent, et elles polkent, et elles cotillonnent tout comme le commun des sœurs encore exilées du pays d'hymen.

Mais c'est peut-être à cause même de ce contraste que cette légende fait rêver. Quoi! il fût donc un temps où tout, jusqu'aux chansons, apprenait aux femmes que leur royaume n'est ni la rue, ni le salon, mais bien l'intérieur domestique. Ah! que de chemin nous avons fait depuis ce temps-là!

LA PÊCHE.

(Suite.)

Lorsque le pêcheur a découvert un endroit favorable, il doit le sonder avant de s'y fixer. Lorsqu'il se sera assuré de la profondeur de l'eau, il pourra commencer sa pêche. Elle se fait de deux manières différentes. Si l'eau tournoie sans qu'il y ait un courant déterminé, je conseille de charger faiblement la ligne en plomb ; de fixer le plomb à une distance de l'hameçon, telle que le premier hameçon traîne un peu sur le sable, et que l'autre soit suspendu. On choisit des vers rouges entiers et bien vivans. On les pince entre le pouce et l'index de la main gauche, et tenant l'hameçon de l'autre main, on le fait entrer dans le ver par le milieu de la tête, qui se reconnaît facilement à sa grosseur et à sa rondeur, la queue étant aplatie. Le fer doit pénétrer dans le ver, et doit en être entièrement recouvert ; on force même un peu, pour que la palette et le nœud en soient recouverts.

Les vers mis, le pêcheur jettera sa ligne à l'eau ; c'est le moment du bonheur et des illusions. Il fera le moins de bruit possible et n'imitera pas l'exemple de ces pêcheurs maladroits qui frappent l'eau avec la gaule en lançant la ligne. Mais il vient de recevoir une secousse : est-ce un poisson ? est-ce le fond qu'il a touché ? Attendons, ce n'était pas le fond ; les secousses continuent et deviennent plus fréquentes ; faut-il tirer ? Gardez-vous-en bien ; un poisson tient votre ver par le bout, il le promène, il le lâcherait..... La ligne gagne le large...allongez le bras... Il baisse du devant..... attendez... Il disparaît sous l'eau...piquez vite, il est pris. Il se débat, il fait de la résistance...

Piquer un poisson est une chose très-facile, et cependant peu de personnes savent bien la faire. Il ne s'agit pas de donner une secousse qui amène le poisson tout d'un coup ; pour bien piquer, le mouvement doit être fait en deux temps. La main tenant la gaule les doigts en dessus, un seul mouvement du poignet donné obliquement en ramenant vivement la main à gauche, et en faisant

décrire un crochet fait entrer l'hameçon dans les lèvres ou la langue du poisson : un mouvement du bras l'amène hors de l'eau. On saura dorénavant ce que voudra dire *piquer*.

En été lorsque le temps est couvert, que l'air est chaud et humide, on peut pêcher toute la journée ; hors ces cas la pêche n'est bonne que le matin et le soir. Le pêcheur doit redoubler de ruse et d'adresse pendant cette saison. Le poisson n'est plus affamé, il dort une partie de la journée, il fuit la rive pour aller s'enfoncer dans les endroits profonds, et abrités des rayons du soleil. Les eaux sont basses et limpides, et le fil de la ligne s'aperçoit de fort loin quelle que soit sa finesse. Le grillon, les cerises, les groseilles, les mouches, le sang coagulé les appâts composés, les appâts vivans sont la ressource de cette saison ; nous parlerons de chacun d'eux.

LA PÊCHE A LA VOLÉE.

Les hannetons sont finis, même ces petits qu'on nomme *hametons* des blés, et que les pêcheurs recherchent avec soin, et les cerises ne sont pas encore mûres. Le pêcheur restera-t-il inactif en attendant qu'elles paraissent ? non, il aura recours aux sauterelles, mais elles sont encore bien petites et difficiles à saisir ; et cependant l'eau est belle, le temps favorable, sera-t-il réduit à rester immobile, sur le bord de l'eau, tandis que sous ses pieds s'agite peut-être le plus fameux, le meilleur, le plus agréable, le plus universel des appâts, le vif et gentil grillon, bon dans toute saison pour toute sorte de pêche, pour presque toute espèce de poissons : le grillon dont l'aspect fait revivre l'espoir dans le cœur du pêcheur désespéré et qui ramène le sourire sur sa bouche amèrement contractée par le dépit ? Mais cet appât par excellence, il n'est pas commun, c'est le rameau d'or ; il faut le gagner, l'argent ne peut le procurer, il n'appartient qu'aux élus, qu'à ceux qui savent se l'approprier par l'adresse, la patience et le savoir. Nous allons donner à nos lecteurs quelques données premières que l'expérience devra rendre plus complètes

Le grillon habite son terrier jusqu'à ce que les blés soient assez grands pour lui offrir une retraite tranquille et ombragée; il ne le quitte guère avant la fin de juin ou la mi-juillet; il prend alors son essor, fait entendre son tic tic joyeux, mais n'est plus facile à prendre; il se tait, se tapit à l'approche du danger, ou fuit rapidement entre les tiges des blés. A cette époque le pêcheur ne doit pas se flatter d'en pouvoir recueillir assez pour les besoins de la pêche; c'est donc pendant qu'il habite encore sa demeure souterraine qu'on doit les chasser.

Il faut chercher ces demeures aux endroits où se plaît l'insecte qui les construit. Le pêcheur armé d'une arme bien frêle, mais indispensable, d'un chalumeau de paille, long comme l'avant-bras, et pris à l'endroit le plus fin et le plus flexible, près de l'épis, se promène dans les près hauts non sujets aux inondations, sur la pente des collines tapissées de gazon, et sur les revers, exposé au midi, des levées; des berges et des talus de fossés, il regarde s'il n'apercevra pas des trous d'une capacité à pouvoir donner entrée à l'index d'un homme ordinaire, dont l'orifice est tourné assez ordinairement et même presque toujours vers l'ouest. S'il en découvre et qu'en regardant de près, il remarque à l'entrée de l'herbe broyée et coupée, il peut en conclure que le trou est habité, et si le grillon est chez lui, il peut l'avoir. Je dis s'il est chez lui, parce que le grillon sort souvent pour aller faire un tour dans les environs de sa demeure. Pour s'en assurer il fourre dans le terrier son brin de paille qu'il tient de la main gauche; la droite reste suspendue au-dessus du trou pour saisir le grillon aussitôt qu'il se présente. Il arrive souvent que le grillon se fait prier pour sortir; on tourne alors le chalumeau entre les doigts, et on le chatouille doucement; il sort alors, et s'arrête sur le bord de son trou avec un air courroucé: il faut le saisir sur le champ; car, s'il rentre, il ne sortira plus, et se fera tuer au fond de son trou plutôt que de le quitter. Quand on tient le grillon, il faut le mettre dans une boîte semblable à celles dans lesquelles on enferme le thé et qui n'ont qu'une étroite ouverture. Cette précaution est nécessaire parce que le grillon qui est très-vif, s'échappe facilement lorsqu'on ouvre le couvercle d'une boîte ordinaire, pour enfermer un nouveau venu. Lorsqu'on en a un certain nombre, il faut avoir soin de leur mettre de l'herbe dans la boîte; car sans cela ils se mangeraient tous les uns et les autres, et, au bout de quelques jours, on n'en trouverait plus qu'un.

Quand le pêcheur a sa provision de grillons, il peut aller tenter hardiment la fortune; sa gaule à la volée ou sa ligne à soutenir ne seront pas inactives.

Commençons par lui parler de la pêche à la volée, qui est celle qui appartient le plus spécialement à l'été.

Dans cette saison, le poisson se tient loin des bords où l'eau n'a que peu de profondeur; il se plaît, il séjourne dans les aïs ou remous, dans les culs-de-grève, dans les trous qui se trouvent au défaut des rochers: c'est dans ces lieux que la ligne doit l'aller atteindre; mais on doit éviter de l'y jeter. Il faut mieux s'y prendre; lancer la ligne plus haut dans le courant et l'y laisser descendre en suivant le fil de l'eau. La pêche à la volée réussit particulièrement dans les fleuves et les grandes rivières, le long des chemins de hallage. C'est de dessus une levée ou de dessus un parapet que le pêcheur lance le plus facilement cette longue ligne. Il faut, cependant, qu'il s'habitue aussi à pouvoir la lancer en rase campagne, sur le rivage le plus plan et le moins commode.

Après qu'il aura empilé son grillon, c'est-à-dire lorsqu'il l'aura mis après l'hameçon, ce qui s'exécute en le piquant au milieu de la tête, en faisant passer le fer au milieu du corps et faisant sortir quelque peu le petit bout de la pointe par l'anus: le pêcheur fait décrire à la gaule un cercle au dessus de sa tête et par suite de ce mouvement lance sa ligne au loin. Les commençants étendent la ligne directement derrière eux, posant l'amorce dans un lieu plat et uni, où elle ne puisse s'accrocher, et reviennent à la gaule qu'ils lancent ensuite en avant: cette méthode est vicieuse; il vaut mieux s'habituer de suite à faire tourner la ligne. Quand une volée est bien lancée, la ligne se déploie dans toute sa longueur, c'est l'appât qui touche le premier à l'eau, et la gaule n'y touche en aucune façon. Après l'avoir lancé le pêcheur tenant la gaule à deux mains, les bras écartés et dans une position horizontale, se met en marche, faisant le moins de bruit possible et suivant le cours de l'eau assez vite pour que la gaule forme toujours un angle droit avec la rive; ainsi l'accélération de sa marche sera réglée sur la vitesse du courant.

Lorsque les flottes s'arrêteront, il s'arrêtera, puis retirant doucement la gaule en arrière, il s'assurera que ce n'est pas un poisson qui la retient: l'œil toujours fixé sur son bouchon, il marchera jusqu'à ce qu'il arrive à un remou ou un cul de grève, ce qu'il reconnaîtra facilement à la cessation du courant, au petit flottement de l'eau, et à sa couleur plus verte: il s'arrêtera là parce qu'il y a du poisson. Il fera descendre plusieurs fois son appât dans cet endroit il maniera doucement sa ligne, sans secousses ni saccades, laissant flotter le grillon sur l'eau lorsqu'il lui fait remonter le courant. Dès qu'un poisson mord sérieusement, le pêcheur qui voit filer les

flottes raidit ses bras, c'est ce qu'on nomme *tenir coup*, puis il pique en tirant à lui. Comme à cette pêche on ne prend que des poissons *raisonnables*, et qu'il arrive souvent qu'on en arrête de très-gros, la ligne emportée par le poisson fait entendre un sifflement aigu; c'est le moment du bonheur. A la résistance qu'il éprouve le pêcheur devine qu'il tient une belle pièce; mais il sait aussi que s'il veut l'amener de suite il ne faut qu'un coup de queue pour rompre la gaule ou la ligne: c'est dans ce moment décisif qu'il doit employer tout son savoir et s'armer de sang-froid, la précipitation peut alors lui causer beaucoup de mal.

Le poisson arrêté a gagné le fond; il reste un instant tranquille: le pêcheur doit le laisser aussi, en tenant toutefois le raide, qu'il ne doit plus abandonner: il se tourne de manière à ce que la gaule ne forme pas une ligne droite avec le cordonnet qui retient le poisson; si une fois cette ligne droite a lieu, il perd la ligne ou le poisson, l'élasticité de la gaule ne remplissant alors aucun office; il faut pour que la position soit bonne, que la ligne forme un angle très-prononcé avec la gaule, afin que chaque secousse fasse plier le scion ou la seconde: sûr alors de son fait, le pêcheur lève les bras, promène, ballotte, lasse le poisson, qui s'abandonne bientôt, et se laisse amener à la surface de l'eau: le pêcheur l'y tient un instant, pour le faire *boire*, et lorsqu'il y est parvenu, il songe à l'amener à terre.

Pour y parvenir sûrement, il ne doit point perdre sa position; mais bien, si le terrain le permet, marcher à reculons, en évitant toujours la ligne droite; il doit marcher ainsi jusqu'à ce qu'il ait traîné le poisson sur la grève, assez loin du bord, il pose alors sa gaule et court à sa proie.

La pêche avec la cerise se fait de la même manière; on ôte la queue et l'on fait entrer l'hameçon à la place, en ayant soin de le faire tourner autour du noyau et en faisant bien attention à ne pas crever la cerise, et à ce qu'elle se conserve dure et entière. La pointe de l'hameçon ne doit point paraître, et sa tige doit figurer la queue qu'on a ôtée. Quelques pêcheurs laissent cette queue et se contentent de la couper très-courte: en agissant ainsi ils ont pour but d'empêcher la cerise de se déformer aussi promptement.

La pêche à la balle, aux jeux, à soutenir.

La pêche à la volée est sans-doute très-fructueuse: mais elle est aussi très-fatigante, c'est sans doute la pêche par excellence, par le plaisir et l'exercice qu'elle procure; mais il faut être doué d'une cer-

taine force musculaire pour s'y livrer avec succès; cette longue gaule tenue en arrêt ou manœuvrée avec souplesse, cette marche continue sur des pentes souvent rapides, sur des cailloux, sur un terrain inégal, et sous les rayons d'un soleil ardent, tout cela entre pour quelque chose dans la balance des plaisirs et des peines, et beaucoup de pêcheurs préfèrent, ou sont contraints de s'en tenir à la pêche à la balle. Voici comme elle se pratique:

Le pêcheur cherche longtemps sa place: elle doit être située au-dessus d'un courant qui ne soit pas trop rapide, l'eau blonde et profonde, le fond sablé ou mieux caillouteux. Lorsqu'il l'a rencontré, il appâte avec des *pelottes*: on nomme ainsi des boules de cette terre grasse et argileuse qu'on trouve au bord des rivières; on les pétrit entre les mains, en ayant soin d'y mêler des vers blancs, dits *asticots*, des vers rouges, du blé germé et autres choses dont le poisson est friand. L'eau courante délaie la terre de la pelotte, et à fur et à mesure détache un ver, un grain de blé, une fève, qui, entraînés par le courant, sont rencontrés par les poissons qui remontent en foule, curieux de reconnaître la source d'où s'écoulent de si bonnes choses. Cependant le pêcheur s'apprête. Après s'être assuré que la balle glisse bien librement sur la ligne, il cache son hameçon dans le corps d'un grillon, et renferme le tout dans une pelotte semblable à celle qu'il a lâchée pour appât, il fait descendre son plomb que le courant pousse en avant et sans laisser sa ligne se déraider, il la ramène un peu à lui pour s'assurer qu'elle touche à terre, et pour que les appâts, poussés par le courant, prennent facilement leur position en avant du plomb: il se tient calme dans cet état. Il peut s'abandonner au plaisir de la lecture. Son œil ici, c'est la main qui tient tendu le manche de la gaule, c'est dans cette main que se fait sentir le moindre choc, le moindre attouchement: c'est avec le seul sens du tact qu'il sait que les petits poissons sont après son appât, et qu'ils le détruisent en le rongant, il remue doucement, il tire un peu à lui pour les écarter. Il faut de la persévérance pour la pêche à soutenir: les petits se présentent d'abord, les gros suivront. Laissez tomber une pelotte nouvelle de temps en temps, de vingt en vingt minutes à peu près, réappâtez vos hameçons, les petits abondent, les gros vont venir, et leur présence chassera la blanchaille qui vous ennuie. Après un certain intervalle, pendant lequel vous n'avez rien senti, un coup fort et prononcé vous annonce la présence du gros poisson que vous attendez; lâchez un peu la main, afin que la balle n'amortisse pas votre coup lorsqu'il vous faudra *piquer*; trois ou quatre coups violents et

succé
votre
bouch
donne
mord
Air
à bie
situat
point
moind
de pic
Je
à mes
se pro
souven
guille.
soleil
bleuir
on les
trouve
la bou
ceaux,
font p

Elle
que les
fraichi
où le s
terre,
se lève
séchée.
sent au
ne lui
sables
onde b
son lit
sur la g
oat dis
sang, e
poir.
Voy
eaux re
marinic
tonnelle
traverse
jusqu'a
assurez
nature
profond
soyez a
an sang
des ray
l'ombre

successifs vous annoncent que le poisson a *engammé* votre grillon ; piquez ferme, c'est un barbillon. Sa bouche grasse et charnue, sa langue épaisse lui donne peu de chances de salut, *l'hameçon trouve à mordre* ; le barbillon vous appartient.

Ainsi se fait la pêche à la balle ; l'art consiste à bien placer la ligne, à la mettre dans une situation telle, que la pesanteur de la balle ne forme point d'obstacle à ce que le pêcheur puisse sentir le moindre coup de dent ; à ce qu'elle n'empêche pas de piquer convenablement.

Je profite de cette occasion pour faire connaître à mes lecteurs un appât qu'il est toujours facile de se procurer, qui se garde long-temps et dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité pour la pêche de l'anguille. On prend des ablettes et on les expose au soleil du midi sur la grève, on les y laisse sécher et bleuir. Quand on veut les mettre aux hameçons, on les trempe dans de la bouse de vache, s'il s'en trouve à proximité, ou bien, à son défaut, dans de la boue. Ces ablettes, mises entières ou par morceaux, plaisent singulièrement aux anguilles et en font prendre beaucoup.

LA PÊCHE AU SANG.

Elle est l'ancre de miséricorde des pêcheurs. Lorsque les cieux sont fermés, qu'aucune rosée ne rafraîchit la terre, que le vent ne quitte pas les lieux où le soleil se lève, quand la verdure expire sur la terre, que le vent ne quitte pas les lieux où le soleil se lève, quand la verdure expire sur la pleine deséchée, que des îles nouvelles, de vaste grèves paraissent au milieu du fleuve, et que les fontaines tariées ne lui amènent plus leurs tributs qu'à travers les sables brûlans de la plage, au milieu desquels leur onde bouillonne et s'évapore avant de parvenir à son lit resserré ; le pêcheur se promène tristement sur la grève ; le poisson ne mord plus, les grillons ont disparu ; c'est alors qu'il pense à la pêche au sang, et bien rarement cette pêche a déçu son espoir.

Voyez ces longues files de bateaux que les basses eaux retiennent stationnaires, ils sont inhabités ; les marinières sont dans le village voisin à boire sous la tonnelle en attendant la crue. Montez sur le bord, traversez, passez de bateau en bateau ; parvenez jusqu'au milieu du courant, soudez la place, assurez-vous de la profondeur de l'eau et de la nature du gravier sur lequel elle coule. Si elle est profonde, si elle coule doucement et sans vagues, soyez assuré que la place est bonne pour la pêche au sang ; le poisson est venu se mettre à l'abri des rayons perpendiculaires du soleil de juillet, sous l'ombre des bateaux dont il suce les fonds : l'en-

droit est sûr. Voici ce qui vous reste à faire. Si vous habitez une petite ville retenez au boucher le sang du bœuf qui tombe sous sa main ; si vous habitez la campagne vous vous contenterez du sang des volailles que la cuisine engloutit ; mais celui du bœuf ou du mouton est préférable. Exposez ce sang à la chaleur, et lorsqu'il sera caillé, laissez-le égoutter pour n'en conserver que le *caillot*, et gardez ce caillot dans de l'eau fraîche.

Avant de partir pour la pêche, coupez-le par morceaux de la grosseur d'une cerise, et même un peu plus gros, remettez-le dans un pot rempli d'eau fraîche. L'appât est préparé, prenez une gaule robuste et cependant flexible, longue de huit à dix pieds, et partez ; venez vous établir, debout sur le nez du bateau, votre pot au sang placé à l'ombre. Prenez en un morceau, mettez-le après votre hameçon et laissez tomber la ligne à l'eau ; le plomb fait de suite disparaître l'appât, le courant l'entraîne ; allongez le bras, et lorsqu'il ne peut plus s'étendre tirez fortement à vous : l'hameçon revient nu, il a quitté le sang qui a suivi le courant. Remettez un nouveau morceau et faites encore la même chose. Ces morceaux qui vous semblent perdus ne le seront pas toujours. Coulant entre deux eaux, leur couleur rouge, éclairée par les rayons du soleil, a attiré de loin les poissons, qui n'ont pas laissé s'échapper une occasion pareille. Six fois de suite ils ont vu passer ces morceaux de sang ; ils s'en sont repus ; ils se sont rassemblés sur la route pour saisir ceux qui pourront venir encore. Après un repos de quelques instants recommencez votre manège ; le poisson remonte, il arrive bientôt à l'endroit où parvient votre hameçon ; mais de long-temps encore vous ne le sentirez attaquer l'appât : il attend pour le saisir qu'il flotte, libre du fer qui le retenait ; ne vous laissez pas ; après un court intervalle recommencez. la foule augmente, les plus hardis attrapent le plus de morceaux, chacun veut en avoir ; on se presse, on se hasarde, vous venez de sentir un coup... Du courage, c'est l'instant de la moisson, vous allez recueillir après avoir semé. Le sang enivre le poisson et les rend courageux. Suivez de l'œil votre long chalumeau : il baisse du nez, laissez-le aller, allongez le bras... piquez. Oh ! cette fois, j'entends un bruit terrible qui vous fait battre le cœur ; tirez à vous sans marchander, votre ligne est forte, point de ménagements ; ils effraieraient les autres gourmands qu'un sort pareil attend. Amenez, malgré la résistance, au bord du bateau, enlevez promptement cet énorme poisson ; il est gorgé de sang. Reprenez votre place, votre attitude, reprenez votre pêche, vos succès sont désormais assurés, vous rentrerez chez vous chargé de butin.

(A continuer.)

LE CIRQUE A LA MAISON.

Suite.

Lolô n'est pas satisfait. Quand il tombe sur le dos ou autrement, par derrière, il n'y a pas grand mal parce qu'il est gras et gros, monsieur Lolo, parce qu'il a de quoi s'asseoir, et même tomber.— Mais sur le nez ou sur l'œil, cela n'est pas amusant du tout...

Mlle Thérèse le console et lui dit que c'est bien dommage qu'un si beau spectacle ne puisse pas continuer.

« Ce n'est pas fini, s'écrie M. Lolo, à qui l'amour de l'art fait oublier tous ses maux,—tu vas voir ! »
 Cette fois, c'est pour la danse de corde, M. Lolo

est
par
qu'
d'a
ton

LE CIRQUE A LA MAISON.



est obligé de se contenter de faire semblant : d'abord parce qu'il n'y a pas de corde tendue, ensuite parce qu'il dansera aussi bien par terre ; voyez comme d'abord il a peine à se tenir.—Ah ! mon Dieu, il va tomber en avant, non c'est du côté du dos qu'il

penche maintenant.—Patatras, le voici comme on dit les quatre fers en l'air,—heureusement que c'est sur l'herbe qu'il est tombé ; Mlle Thérèse ne peut pas s'empêcher de rire.—C'est très-drôle, la Comédie comme au cirque.

PHYSIOGNOMONIE.

CONJECTURES TOUCHANT LE NEZ.

Il y a dans la figure humaine des traits mobiles et toujours changeants suivant l'état de l'âme, et des traits qui restent invariables quelques soient les émotions du cœur ; le nez est de cette dernière espèce. Que les lèvres expriment la gaieté par le sourire, la moquerie par une tension équivoque, ou le dédain par le froncement, le nez reste le même, toujours immobile. Spectateur muet et impassible, il se tient au milieu d'une scène passionnée sans lui-même s'émouvoir. Entouré d'acteurs expressifs, il leur prête sa froide assistance quant à l'effet qu'ils projettent ; son énergie pour l'accomplir ou sa complaisance à le permettre ; mais de rôle actif il n'en a jamais. Que la pièce soit tragique, comme dans la colère, ou comique comme dans l'explosion de la joie, il ne varie pour cela ni son jeu ni sa contenance. Il conserve la pose du commencement, toujours l'immobilité de l'insouciance, de l'incurie ou de la fermeté.

En faut-il conclure que le nez soit un trait insignifiant pour juger à la première vue du caractère des hommes ? Bien loin de là ! c'est précisément parce qu'il ne participe point de ces émotions fugaces qui font de la figure humaine un tableau si diversifié et si mobile, qu'il faut attacher plus d'importance aux renseignements qu'il fournit.

Le nez indique beaucoup moins les émotions actuelles que la pente naturelle de l'esprit, que l'énergie de la structure et le genre de tempérament. C'est par lui qu'on découvre la faiblesse ou l'énergie, la noblesse ou l'abjection, une sensualité excessive ou l'assujettissement des passions à une volonté plus forte qu'elles. Mais il divulgue encore mieux les penchants énergiques qui résultent de l'organisation première que les goûts versatiles qui naissent, après coup, de l'éducation ou de l'exemple. Enfin il ne révèle presque aucune des faiblesses acquises ou des vertus de convention ; mais il dénote avec quelque certitude quelle est l'essence même du caractère individuel. Je vais en dire la cause.

Vers l'âge de treize à quatorze ans, époque de la puberté, le nez prend le développement et la forme

qu'il conservera désormais sans variations. Il n'est à vrai dire que le prolongement et comme le dernier résultat du front, achevé plutôt que lui ; et il offre, ainsi que le front une sorte d'effigie de l'esprit et comme un programme du caractère. Le nez et le front sont presque toujours dans un accord parfait ; ce que l'un d'eux annonce, l'autre le confirme ; unanimes sont leurs décisions. Il est rare qu'un nez ignoble soit uni à un beau front intellectuel. Tel nez, tel front, tel esprit : cette règle a peu d'exceptions.

A quinze ans aussi, la poitrine s'évase, la voix change et les sexes se caractérisent. Jusque-là il eût été impossible de prévoir quelle serait la forme du nez, ni quel en serait le volume. L'époque où il achève est donc celle où le tempérament se forme, celle où le corps prend de la force ou bien reste faible pour toute la vie, de sorte que le nez se trouve contemporain des penchants, des passions, du tempérament, ainsi que de cette énergie corporelle qui, selon son degré, conserve toujours un si grand ascendant sur la conduite des hommes. Pourquoi donc s'étonnerait-on des précieuses indications que le nez fournit à certaines personnes qui déchiffrent une figure humaine beaucoup mieux qu'une chronique du moyen-âge ?

Voici, au reste, quelques-unes des formes qu'affecte le nez, et, à ce sujet, quelques conjectures que chacun pourra modifier à sa guise.

Les organisations les plus heureuses se font souvent remarquer par ces grands nez, aquilins ou non, formant environ le tiers de la face en hauteur et le quart de la totalité de la tête. Le beau ciel d'Athènes et de Rome, les mœurs républicaines, la vie des champs, du gymnase et de l'arène, rendaient ce caractère assez familier dans les physionomies grecques et romaines ; et même ces grands peuples, que nous choisissons pour modèles tant que nous conservâmes la fière espérance de les surpasser, regardaient le nez dont il s'agit comme le seul compatible avec la majesté des dieux et des héros.

To
mode
tes gr
et cel
heur,
teur
bon,
des in
des e
Où v
une e
au n
cour
tère
Le
racté
levé,
roi u
des e
xer l
O
form
cette
serve
lies,
pouv
vie s
sonn
rare
nisa
men
U
min
indi
fern
véra
circ
con
esp
I
avec
ble,
I
san
pre
exo
bas
rés
con
ter

Toutefois il est rare de rencontrer, dans nos temps modernes, de ces nez perpendiculaires que les artistes grecs avaient coutume de donner à leurs statues, et cela même serait un perfectionnement et un bonheur, s'il en fallait croire Lavater ; car cet auteur prétend qu'un nez n'est physionomiquement bon, grand ou spirituel, qu'autant qu'il présente des inflexions douces, des ondulations légères ou des entailles plus ou moins marquées. Il ajoute : Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur.

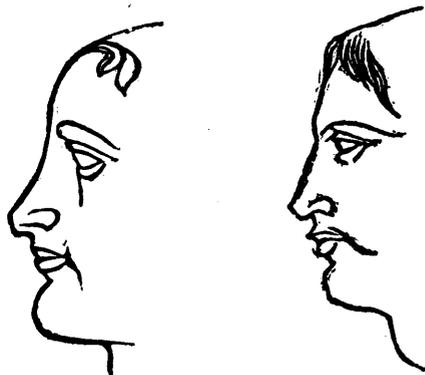
Les Perses attachaient tant d'importance au caractère dont nous parlons, au nez aquilin ou très élevé, qu'ils n'auraient pas volontiers reconnu pour roi un prince qui en eût été privé. Voilà pourquoi des ennuques étaient spécialement chargés de malaxer le nez des jeunes altesses persanes.

On a remarqué des familles dont de pareils nez formaient le caractère distinctif et héréditaire ; et cette transmission d'une génération à l'autre s'observe principalement parmi les classes oisives et polies, à qui un état de constante prospérité donne le pouvoir de choisir leurs alliances et de jouir d'une vie sans entraves ni vicissitudes. Justement ces personnes pourvues d'un nez aquilin s'adonnent bien rarement aux travaux corporels, par lesquels l'organisation est presque modifiée ; elles sont ordinairement entreprenantes, ambitieuses à l'excès.

Un grand nez, surmonté d'un frond large et préminent dont il est séparé par une légère échancrure, indique une vive convoitise pour la puissance, la ferme volonté de surmonter les obstacles, et la persévérance nécessaire pour les combattre, mais non la circonspection qui les élude, ni la prévision qui les conjure : celui de Napoléon était de cette dernière espèce.

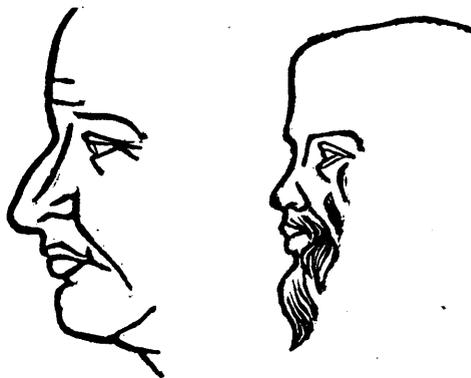
Lorsque les yeux se trouvent presque de niveau avec le nez, il est très probable que l'esprit est faible, la volonté chancelante, le bon sens nul.

Le nez se trouvant directement continu au front, sans enfoncement ni dépression intermédiaires, est presque toujours l'indice de caprices puérils, d'une excessive vanité, et quelquefois des vices et de la bassesse. Rien ne rend bas et rampant comme l'irrésistible besoin d'une puissance qu'on ne saurait conquérir soi-même. Ce sont les ambitions subalternes qui encourage au despotisme et à la tyrannie.



Un nez aquilin annonce en général de la hauteur et de l'ambition ; c'est celui des bilieux et des mélancoliques. Avec de grands nez la barbe est ordinairement épaisse, les yeux sont noirs ou bruns, les cheveux noirs et rudes. La plupart des grands politiques, des plus célèbres ambitieux, et beaucoup de grands poètes et d'illustres prosateurs, se sont fait remarquer par des nez d'une grande dimension : Cyrus, Constantin, Machiavel, Louis XI, Catilina, Rabelais, la plupart des écrivains du siècle de Louis XIV, Schiller, Cuvier, etc., etc.

Un nez médiocre et effilé est l'indice d'une vive sensibilité, de l'imagination et de l'enthousiasme, quelquefois de la finesse, de l'habileté et de l'astuce ; tel est celui des gens nerveux. Cependant j'ai vu de gros nez se concilier avec une habileté si grande qu'elle semblait menacer les ramparts de la probité.



Louis XI.

Socrate.

Un nez court ramassé, épais vers ses ailes, pâle et boursoufflé (fig. 1), est la menace et souvent le signe d'un tempérament lymphatique, d'une constitution scrofuleuse. Presque toujours ces nez écourtés et épais s'associent à des yeux bleus, à de grosses lèvres et à des cheveux blonds : la barbe est alors ou nulle ou étiolée. Des nez semblables annoncent peu d'énergie, peu de constance, encore moins de jugement ; mais ils ne sont pas incompatibles avec un certain degré de mémoire et d'imagination ; et même, com-

me les individus ainsi conformés sont presque toujours souffrants, oisifs et sédentaires, ils acquièrent parfois une expérience domestique assez précoce pour se faire considérer des leurs, comme de petits phénomènes.

Le nez est souvent incliné à droite, mais cela n'est d'aucune importance quant au caractère ; c'est le simple résultat de la préférence que nous donnons presque tous, pour l'action, au bras du côté droit : les gauchers ont le nez incliné à gauche.



Les grandes passions, aussi bien que les maladies, amaigrissent la figure et rendent ainsi le nez plus saillant ; aussi dit-on de celui dont les projets ont échoué, dont l'ambition se trouve déçue : " il en aura un pied de nez ! " Un pied, c'est beaucoup ; mais, véritablement, le nez alors paraît plus long.

Les nez que leur cloison mitoyenne dépasse ostensiblement (*fig. 2*), tout en se prolongeant vers la bouche, indiquent presque toujours un égoïsme ou une sensualité tellement avide qu'on n'a nul besoin du signe dont je parle pour les remarquer et les maudire.

Un nez dont la racine est enfoncée et le bout gros et retroussé (*fig. 3*) annonce peu de sagacité, peu de grandeur, mais en revanche beaucoup d'opiniâtreté et une grande propension à la jalousie.

Si le nez penche vers la bouche (*fig. 4*) et s'incline vers la tombe, comme dirait M. de Châteaubriand, cela dénote, non pas de la résignation, comme le croit l'auteur d'Atala, mais des pensées essentiellement terrestres.

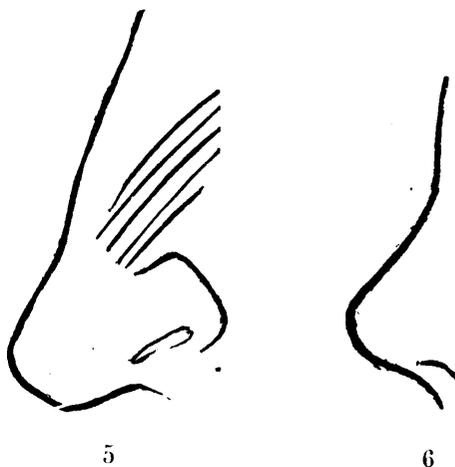
Des plis parallèles, qui serpentent sur les côtés du nez (*fig. 5*), désignent presque toujours de l'hypochondrie, de l'opiniâtreté ou de la misanthropie, et souvent une malice timide qui, n'osant parler, s'en venge par des grimaces.

Les gens timides, les maniaques, ou les hommes que préoccupent de vives sollicitudes ou des méditations profondes contractent quelquefois l'habitude de



froncer le bout du nez d'une manière insolite ; d'autres relèvent en même temps la tête et la lèvre du même côté ; d'autres font entendre machinalement un petit cri, sans signification ni conséquence.

Beaucoup de femmes ont souvent les deux ailes du nez excessivement mobiles. Dans les rôles de Phèdre et d'Hermione, la célèbre actrice, Mlle. Duchesnois, tirait un grand parti de cette remarque ; elle ajoute même un autre caractère vrai à l'effervescente passion qu'elle exprime, en respirant alors uniquement par le nez, comme dans les sanglots.



Les hommes colères ont la plupart le nez court et subitement arrondi, ou un peu retroussé, avec des sourcils épais et désordonnés.

Un nez retroussé (*fig. 6*), qui n'est en désaccord ni avec la bouche ni avec les yeux, est l'indice rarement trompeur d'un caractère passionné. Socrate avait un nez retroussé, notre célèbre Gall aussi et ; ces philosophes, trop bien traités par la nature pour se plaindre de ses dons, ne démentaient point le présage que l'on tirait d'un de leurs défauts.

Un petit nez retroussé, de très petits yeux et des sourcils saillants, en voilà assez pour caractériser un homme hostile, processif et gratuitement méchant. Les gens de cette espèce vendraient leur bonheur pour un mot sanglant, leur famille pour une malice ; ils ont aussi des louanges fardées pour ceux qui les écoutent ; pour les absents sont les censures. J'en connais qui ont perdu, pour une épigramme, un poste important qu'ils devaient à un madrigal.

Les Tartares ont de même le nez excessivement court et l'humeur hostile. Peut-être est-ce à cause de cela que le fertile plateau qu'ils habitent a été tant de fois pris et repris par d'illustres capitaines, leurs tyrans.

Les nez aplatis, écrasés, annoncent des infirmités graves toutes les fois qu'ils ne résultent pas d'un accident ou d'une maladie. Cette conformation du nez, si vicieuse pour nous est considérée comme une beauté parmi les Hottentots ; ils emploient même des moyens artificiels pour produire cette difformité qui leur semble un ornement.

D'autres peuples ont pensé très différemment. Les Hébreux excluait du sacerdoce ceux d'entre eux qui avaient le nez contrefait, et les Egyptiens condamnaient les femmes adultères à avoir le nez coupé.

MODES ET ÉCONOMIES DOMESTIQUES.



Habillement de petit garçon, No. 3.



Corsage et Gilet, No. 4.

EXPLICATIONS.

PATRONS.

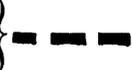
Dessin. 1er.—POLONAISE LOUIS XV.—(Voir la planche de patrons.

- | | |
|-------------------------------------|---------|
| Fig. 1. Devant | } — — |
| “ 2. Dos et, | |
| “ 2. bis petit côté tenant ensemble | |
| “ 3. Revers | |
| “ 4. Gilet | |
| “ 5. Manche | |

—Ce joli et élégant vêtement se fait en faille noire garni d'un grand revers en soie blanche, de volants de 3½ pouces de hauteur et de boutons de soie ; il est ajusté à la taille, le gilet qui fait partie du vêtement et n'en n'est pas séparé, est bordé d'un riche effilé en soie ; il s'adapte sur le devant au tracé indiqué sur notre patron ; le revers très-large dans le bas forme col rond derrière ; le dos et le petit côté tiennent ensemble, en les réunissant ils forment un pli creux à la taille : on relève gracieu-

sement la jupe, puis on retourne les côtés et on les fixe sous le pouf ; la manche est à coude, ornée d'un haut parement garni d'un biais de soie blanche, de boutons et d'un volant.

Dessin 2.—(Planche des patrons) **CORSAGE A GILET ET A BASQUE.**

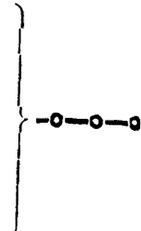
- Fig. 6. Devant
 - " 7. Dos et petit côté réunis
 - " 8. Manche
- 

La silhouette No. 2, que nous publions donne l'ensemble du modèle qui se compose de trois pièces. Le devant auquel le gilet est attaché. Le dos et petit côté réunis ; les lettres A indiquent le raccord de ces deux parties à leur sommet, les points B et C qui se trouvent à hauteur de taille, indiquent que ces deux parties doivent se réunir en se fronçant aux endroits indiqués.

On peut faire de ce modèle quelque chose de ravissant, supprimez les manches, faites le gilet en taffetas vert de mer ou vert d'eau, le reste en taffetas mauve ou gris pour l'été, violet ou gris de fer pour l'hiver, et en velours brodé ; le velours en sou-tache ou en passé et vous aurez une toilette char-mante au possible.

Si vous voulez simplifier exécuter le modèle en drap et rapportez un gilet en taffetas.

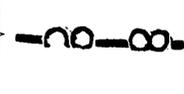
Dessin 3.—**HABILLEMENT POUR PETIT GARÇON** (1er.—Gravure No. 3, Corps de l'Album.)

- Fig. 9 Devant
 - " 10 Dos du corsage.
 - " 11 Manche
 - " 12 Devant de dessous.
 - " 13 Devant de dessus.
 - " 14 Petit côté
 - " 15 Dos
 - " 16 Col
 - " 17 Manche
- 

Ce ravissant petit costume se compose de la jupe plissée cousue au corsage et de la veste simulant un gilet par devant. La jupe a 1 3/4 verge d'ampleur sur 13 pes. de longueur ; le lé de devant 6 pes. de lar-

geur du bas sur 3 3/4 du haut ; les autres lés sont droit fil et disposés en plis réguliers. Le lé de devant est garni en forme d'une dent pointue ; la garniture se compose d'une bande brodée d'après un des dessins de broderie du présent numéro, d'un ruban de coton broché, d'un petit ornement de sou-tache et encore d'un ruban broché. Elle se répète plus haut sur la jupe en forme de basque fen-due. Le corsage de dessous, au bord inférieur du-quel on monte la jupe, se coupera sur les fig. 9 à 11 du patron ; il est garni à l'encolure d'un ruban broché. La petite veste se coupera sur les fig. 12 à 15 du présent numéro, la partie droite au bord du devant simule un petit gilet on la pourvoit de boutons et de boutonnières. La garniture de la manche simule un revers ; le petit col est également orné de garniture.

Dessin 4.—**CORSAGE ET GILET.**—(Voir 2ème Gravure No. 4, Corps de l'Album.)

- Fig. 18 Devant
 - " 19 Revers du devant.
 - " 20 Dos.
 - " 21 Manche.
 - " 22 Revers de la manche.
- 

La tunique, en forme de double jupe, se borde d'un étroit plissé et de deux rouleaux de satin bleu ; le corsage répète cette garniture, le gilet est en foulard bleu.

Fig. 18. donne le devant du gilet ; une ligne poin-tée indique les contours du devant de la veste. La fig. 14 est le patron du revers que l'on coud au bord devant de la veste. Le dos du gilet est représen-té par la fig. 20 ; on laisse fendu la couture du côté et on coupe une petite fente au milieu du dos, de-puis le bord inférieur. Deux pattes à boucler fixées dans les coutures de côté ajustent le dos. On fera le dos de la veste d'après aucun patron, ou on le coupera tout rond d'après le patron du dos du gilet. Dans ce cas on mettrait la tunique par dessus la petite basque du dos du gilet.



D
de d
l'aut
L
eu t
genr
vena
ajou
étaie
l'aut
bre
femm
vis p
adm
conf
leur
filles
derr
dem
lette
aller
Q
com
bans
brus
quet
visie
calor
tout
de f
de l
M
rez-v
nant
lum
adop
J
ques
dans
bille
elle
mie
se c
tyra

COURRIER DE LA MODE.

Dans cette saison de transition, il est bien difficile de définir la mode ; celle de l'été s'en va, celle de l'automne paraît encore incertaine et douteuse.

Les femmes commencent à reconnaître qu'elles ont eu tort d'adopter aussi exclusivement les modes genre Louis XV. Ces modes sont en effet peu convenables aux mœurs et aux habitudes d'aujourd'hui ; ajoutons que, telles qu'on nous les présentait, elles étaient peu propres à embellir la taille. Je faisais, l'autre jour, une promenade. J'y vis un grand nombre de toilettes élégantes, mais je remarquai que les femmes paraissaient toutes grosses de taille ; je ne vis pas une seule taille fine, élancée, telle qu'on les admirait autrefois. Ce sont les paletots droits, les confections demi-ajustées qui ont fait ainsi négliger leur taille aux femmes et même aux toutes jeunes filles. Ce sont les jupes retroussées en paquet par derrière qui ont compromis la grâce de nos dames et demoiselles. Tout en étant plus luxueuses, les toilettes ont, de nos jours, beaucoup plus de *laisser-aller* que du temps de nos mères.

Que dire des chapeaux actuels ? N'est-ce pas le comble de l'absurde et de l'exagération ? Des turbans empanachés, de petites passes toutes cabossées, brusquement retroussées derrière avec un gros bouquet de fleurs et d'épis qui menace le ciel, de petites visières abaissées sur les yeux, tenant à un quart de calotte coupée à angles droits et laissant voir dans toute leur abondance les tresses, boucles et rouleaux de faux cheveux qui garnissent la partie postérieure de la tête.

Mais voilà bien assez de critiques sévères, me direz-vous, chère lectrice, dites-nous un peu maintenant ce qu'il faudrait porter. N'y a-t-il rien, absolument rien dans la mode actuelle que l'on ne puisse adopter sans se défigurer la taille ou s'enlaidir ?

Je suis loin d'être aussi absolue dans mes critiques. Il y a toujours quelque chose de joli à glaner dans la mode, et du reste une femme de goût s'habillera toujours bien ; atténuant ceci, changeant cela, elle saura adapter la mode à sa taille, à sa physionomie, de manière à rester gracieuse et simple tout en se conformant, en une certaine mesure, à ce pouvoir tyrannique de la fashion.

Remarquez, du reste, que tout ce qui nous frappe comme particulièrement laid ou disgracieux dans les modes, c'est leur exagération. Par exemple, qu'une robe soit sans plis devant, rien de mieux ; mais qu'elle soit tendue et rattachée de manière à brider, c'est à la fois choquant et ridicule. Puis encore, une jupe légèrement relevée sur une autre peut être gracieuse, mais l'énorme pouf formé par un amas d'étoffe froncée et plissée est loin d'ajouter la moindre grâce à la tournure.

On portera beaucoup de tissus gris cet automne, on les ornera de velours noir, marron, nacarat, grenat ou violet foncé.

Les nuances lies de vin et violacées sont aussi toujours fort en faveur. La mode permet aujourd'hui le mélange de couleur, mais le bon goût impose sur ce point une grande réserve. Si l'on choisit deux couleurs différentes, il est plus sûr de mettre toujours une nuance douce un peu effacée avec une nuance vive. Je vous ai déjà souvent donné des conseils à ce sujet, je n'y insiste donc point aujourd'hui. Je dirai seulement que le gris et le fauve s'allient aux couleurs franches telles que le rouge-cerise ou nacarat, le bleu pur, le vert d'outremer et le violet améthyste. Ensuite, n'oublions pas que la mode nous accorde aussi le choix de deux ou plusieurs nuances d'une même couleur, ce qui est toujours joli, distingué et comme il faut.

Cependant si dans une toilette grise ou brune, le fond du chapeau est de même teinte, il ne déplaît pas d'y ajouter quelque accessoire de couleur plus vive, un nœud gros bleu, une fleur rose ou rouge, une plume aux tons dorés ou cramoisis.

On va voir revenir les confections noires se portant avec toutes les robes. Le velours de Saint-Etienne se portera beaucoup. On garnira les vêtements de velours de dentelle ou de guipure noires.

Le bleu fera aussi fureur cette saison. Un peu délaissé depuis quelques années, cette nuance est, de toutes les couleurs franches, la seule qui soit portée par nos grandes élégantes. Non-seulement, nous avons pu constater personnellement la faveur de cette teinte céleste, mais encore nos renseignements nous signalent une foule de costumes bleus.

En dehors du bleu, les femmes du monde élégant ne renoncent pas aux fausses couleurs édictées ce printemps. Elles ont des noms bien singulier, ces teintes nouvelles, et cependant nous devons les remettre en mémoire à nos lectrices, malgré leurs bizarreries.

La nuance blonde est connue depuis quelques années, mais il y a le bleu serpent, le blé mûr, le vert grenouille et la teinte Rabagas, etc. Quant aux toilettes de deux tons, elles se composent d'un mélange plus ou moins heureux de bleu faux et de jaune éteint, de mastic et de vert-de-gris, d'ocre et de purée de pois, de marron et d'écru, de clair de lune, et de couleur chair : bref, d'un assemblage audacieux de teintes.

Les couleurs fraîches et vives ne se portent plus en teintes unies.

* *

Nous sommes trop avancées dans la saison pour espérer découvrir quelques modèles de confection, encore inconnus à nos lectrices.

Aussi, est-ce moins leur nouveauté que nous cherchons aujourd'hui que la manière plus ou moins gracieuse dont on les exécute.

Nous voulons, surtout, empêcher que, parmi l'innombrable variété de ces modèles, il ne s'en égare quelques uns, qui pourraient plus particulièrement convenir à telle ou telle de nos abonnées.

Pour arriver à ce but, essayons d'abord de dresser une liste à peu près complète de leurs milles et une formes.

Nous avons, d'abord, le dolman et le mantelet-écharpe, qui sont les nouveautés du moment, et que l'on varie de tant de manières, qu'ils perdent souvent leur type original pour tomber dans le domaine de la fantaisie.

Viennent ensuite, comme formes moins nouvelles, mais toujours beaucoup portés :

Le patelot droit, demi-ajusté ou ajusté tout à fait.

Le paletot droit à pèlerine, dit double collet.

Le paletot Watteau avec un pli crevé, simple ou double, au milieu du dos.

Le paletot dolman, à grandes manches.

La petite casaque ajustée, ornée de revers et de hauts parements.

Les tuniques ajustées et demi-ajustées, drapées de cent façons différentes.

Le paletot et la grande rotonde.

Les pèlerines, burnous, pardessus de voyage, etc.

Nos lectrices savent toutes que ces différentes formes, à l'exception des burnous et rotondes, se

font en faille ou en reps bordé, soutaché orné de passementerie et de dentelle.

* *

Presque tous les mantelets nouveaux que j'ai vus sont fendus derrière jusqu'à la taille ou à peu près et garnis de dentelle noire sur tout leur contour. La dentelle remonte souvent en spirale jusqu'à l'encolure.

Tous les vêtements, comme les robes, se garnissent beaucoup trop même, dans le dos. Une toilette qui paraît relativement simple par devant change d'aspect quand on se retourne et montre une surcharge de volants, ruches, bouillons, nœuds et dentelles. C'est là encore une exagération qu'il serait bon d'éviter. Une femme mince pourra mettre la polonaise très ajustée, en velours ou en drap, mais une taille un peu forte devra plutôt se dissimuler sous le mantelet-châle ou la rotonte.

* *

Les coiffures, assure-t-on, reviennent au Louis XV pur : boucles à marteaux et racines droites, c'est-à-dire que l'on apercevra la racine des cheveux presque tout autour de la tête, et celle-ci, par derrière, sera toute petite et toute ronde.

Ce ne sera pas sans peine, nous le croyons, du moins, que l'on abandonnera tout à fait ces belles boucles si gracieuses sur le cou, lorsqu'on en exagère ni la longueur ni la quantité.

Aussi, pour le moment, conseillons-nous à nos abonnées la coiffure Renaissance, que nous avons vue à une dame aussi distinguée par la beauté que par le rang.

Cette coiffure consiste en deux bandeaux ondulés, s'élevant assez haut sur le sommet de la tête et mourant sur le haut du front en quelques boucles extrêmement légères. Le chignon, très-moderé, accompagne le haut des bandeaux et se termine en quelques boucles, qui retombent derrière les oreilles, ne dépassant guère le bas du cou.

Les aigrettes de plumes et de brillants ou simplement de fleurs, sont aussi une des coiffures les plus en vogue.

Les plus riches confections de la saison sont garnies de dentelle ou d'une haute et belle frange. On les couvre encore de broderies en fin cordonnet ou en grosses soutaches de soie. Ce genre de broderie est indispensable sur le dolman qui reste, pour l'été,

la plu
les pl

Po

que l

ter la

se fai

en bl

panta

de so

d'allu

panta

sons

tre q

il fau

l'angl

Bart

les m

No

tissu

fait u

a bea

pour

lonais

tuero

tie.

de br

les b

tomb

derri

les m

Ce

c'est

frang

en ce

cette

Le

été e

forma

No

ceintr

velou

l'autr

s'y no

dinain

plus d

Cet

la plus élégante des confections. Comme garnitures, les plumes frisées produisent fort bon effet.

* *

Pour garçons et fillettes, rien n'a plus de genre que le costume marin en toile bleue. On peut adopter la même forme quant à la chemise flottante qui se fait avec grand col renversé et une ancre brodée en blanc à chaque pointe; il suffit de remplacer le pantalon par une jupe plissée. Ces costumes ornés de soutaches blanches, laissent une grande liberté d'allure à tous les mouvements des enfants. Le pantalon des petits garçons est boutonné de côté sous le genou. Pour compléter ce costume champêtre que l'on fait en drap léger pour les temps froids, il faut des bottes en cuir jaune lacées en dessus à l'anglaise et un chapeau à larges bords, (le Jean-Bart). La même forme se fait en cuir verni pour les mauvais temps.

* *

Nous devons signaler à nos lectrices un nouveau tissu pour costume de voyage, le *tissu éponge* qui se fait uni ou à larges rayures du même ton. Ce tissu a beaucoup de distinction et fera florès cet automne pour les costumes de demi-saison. Les longues polonaises que l'on porte depuis le printemps constitueront cet hiver les plus élégantes toilettes de sortie. Quand elles seront noires, on les surchargera de broderies de couleur; quand elles sont de couleurs les broderies seront ton sur ton. Ces polonaises tombant droites devant devront être très-peu relevées derrière. Cette même forme se fera en velours, avec les mêmes broderies dont nous venons de parler.

* *

Ce que nous pouvons assurer comme certain, c'est le retour de la moire antique et de la moire française. Les rubans moirés que l'on porte cet été en ceinture et sur les chapeaux faisaient ressentir cette réapparition.

* *

Les ceintures ne se nouent plus derrière, mais de côté en un seul gros nœud; j'en ai vu quelques-uns formant nœud de chaque côté, ce n'était pas beau.

Nous conseillons plutôt pour toilette élégante la ceinture moyen âge; c'est un très large ruban, en velours, fixé de côté, au tour de taille et ramené de l'autre côté, un peu en dessous de la hanche, pour s'y nouer en relevant la jupe. Cette ceinture à ordinaire de longs bouts frangés, qui jouent parmi les plis de la jupe.

Cette fantaisie est assez gracieuse.

* *

Dans les grands ateliers de confection, chez nos tailleuses les plus en renom et chez les couturières les plus célèbres, on s'occupe déjà, avec mystère, des changements qu'il y aura lieu d'apporter aux modes de l'hiver prochain. Les esprits travaillent, c'est incontestable, mais l'aréopage ne s'est pas encore réuni, et l'on paraît vouloir attendre, avant de prendre une décision, qu'on en ait tout à fait fini avec certains costumes. Dans notre prochain courrier, nous espérons satisfaire votre curiosité sur ce point; mais en attendant, nous pouvons toujours vous annoncer qu'il est question de rétablir la mode des robes fermant par derrière. C'est là un grand événement; il y avait si longtemps qu'on avait renoncé à cette forme de corsage. A vrai dire, j'ai tout lieu de croire que cette mode sera peu employée pour les costumes de ville, car elle est assez incommode. N'est-il pas, en effet, mille fois plus agréable de pour voir s'habiller soi-même, sans attendre le secours d'une aide, ce qui est indispensable avec les robes ouvertes dans le dos? Ces dernières seront donc réservées aux toilettes de soirée et de bal, et se prêteront sans doute à de nouvelles dispositions que nous ferons connaître en temps utile.

Je reçois un certain nombre de lettres d'abonnées qui me demandent des renseignements divers; je préfère et les prie toutes de bien vouloir me permettre de répondre par mon courrier de mode; de cette façon, tout le monde profitera du conseil donné et la personne intéressée n'y perdra rien. Ce dit, et pour plus de clarté, voici les questions à traiter aujourd'hui:

Une jeune fille de dix-sept ans doit-elle porter une robe courte ou une robe longue à une noce? — Mon avis est d'abord qu'une jeune fille de cet âge, n'étant plus une enfant, ne peut en aucune façon porter une robe courte. Par robe longue on entend probablement la robe à traîne, qui convient plutôt à une dame; pourtant, il y a un juste milieu qu'une jeune fille pourra adopter. Voici les deux dispositions que je lui donne à choisir: Le costume proprement dit qui comprend aujourd'hui une première jupe *rasant terre* et une tunique montante, décolletée en carré, ouverte en châle, selon le goût. Ou bien la robe à demi-traîne, forme princesse, à postillon au corsage par derrière. Il y a encore une combinaison assez avantageuse pour ce genre de robe, c'est que l'on peut disposer la longueur de la jupe par derrière, de façon à pouvoir la relever en pouf sous lequel on passe une ceinture en ruban, partant de chaque côté de la ceinture du dessous des bras, et qui se noue au milieu de la jupe pour retomber en longs bouts

En relevant la jupe ainsi, il faut s'arranger de façon qu'elle soit bien ronde dans le bas et rasant terre. Un fichu Lamballe ou Mario-Antoinette en tulle noir, un peu bouillonné, garni de velours et de blonde noire, fera un complément suffisant à ce genre de robe pour la sortie.

On me demande aussi quelques conseils pour des toilettes de jeunes filles de cinq à quatorze ans et pour petits garçons de quatre ans.— On évitera pour les petites filles du premier âge d'employer des garnitures trop volumineuses, les robes étant très-courtes; on prendra de préférence les ruches et les festons bordés. En revanche, on a le droit de choisir les étoffes aux nuances les plus claires et les plus voyantes: le bleu, le rose, le lilas, le blanc surtout. Une robe d'alpaga blanc, ornée de ruches en taffetas rose découpé encadrant le corsage décolleté; les manches courtes, marquant le tablier en tournant ensuite autour du bas de la jupe, conviendrait à une petite fille de cinq ans. On mettrait des coques de ruban rose sur le milieu du tablier et sur le dessus des épaules. Les doubles jupes ne vont pas bien aux tout petits enfants; en général, la forme de leurs vêtements doit être simple. De douze à quinze ans, une jeune fille est habillée, à peu de chose près, comme sa mère, si ce n'est que les garnitures de sa toilette seront plus simples.

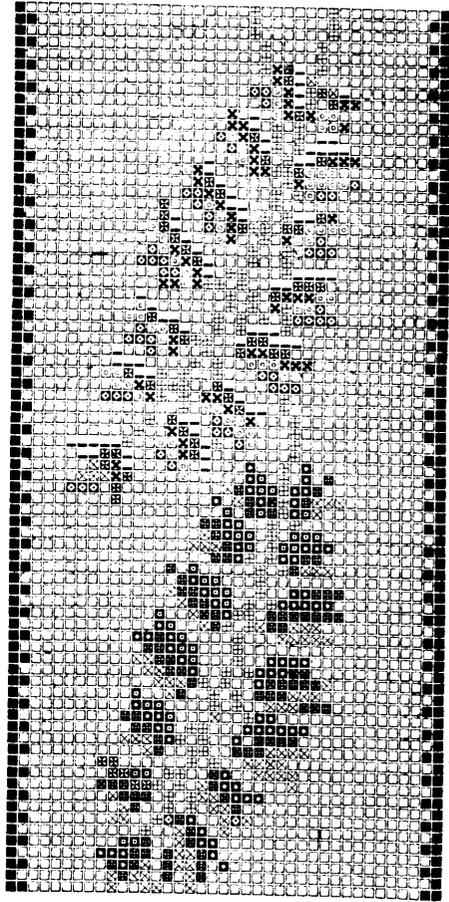
Pour douze ans voici le costume habillé que l'on pourrait faire: première jupe, arrivant à mi-jambe comme longueur, en chaly gris-perle, entourée de cinq rangs de velours étroit bleu; tunique en chaly, décolletée en carré devant et derrière, dentelée, encadrée sur tous ces bords de velours bleu avec un effilé gris dépassant, ainsi que les manches duchesse assez courtes; des nœuds de velours relèvent le pouf assez légèrement. La tunique doit être assez courte pour ne pas cacher la garniture du jupon.

Une jeune fille de quinze ans porte les robes plus longues, le jupon arrive presque au bord de la bottine; leur toilette ne doit jamais viser à l'effet, elles sont dans ce qu'on appelle l'âge ingrat: plus une enfant, pas encore femme.

A la personne qui me demande si l'on porte encore des colliers, je répondrai: oui. On n'a, pour s'en persuader, qu'à envisager les femmes, à peu d'exceptions près elles en portent toutes; puis les

vitaines de nos bijoutiers sont là pour témoigner de la faveur croissante de la mode pour cette parure qui brille partout d'un nouvel éclat, soit en jais, en cannes, ou en bijoux anciens.

JEANNINE.



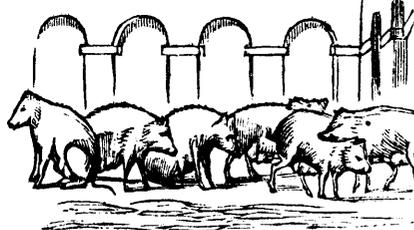
- Rouge foncé.
- Gris 2e nuance.
- Soie blanche.
- Vert 3e nuance (soie)
- Jaune (soie).
- Gris 3e nuance.
- Vert foncé.
- Gris foncé.
- Laine blanche.
- Vert 2e nuance (soie)
- Soie rouge soierino

Ouvrage au crochet.—Bande pour meuble.

RÉBUS :



DEPOT DE MENDICITÉ



VOUE-LE

